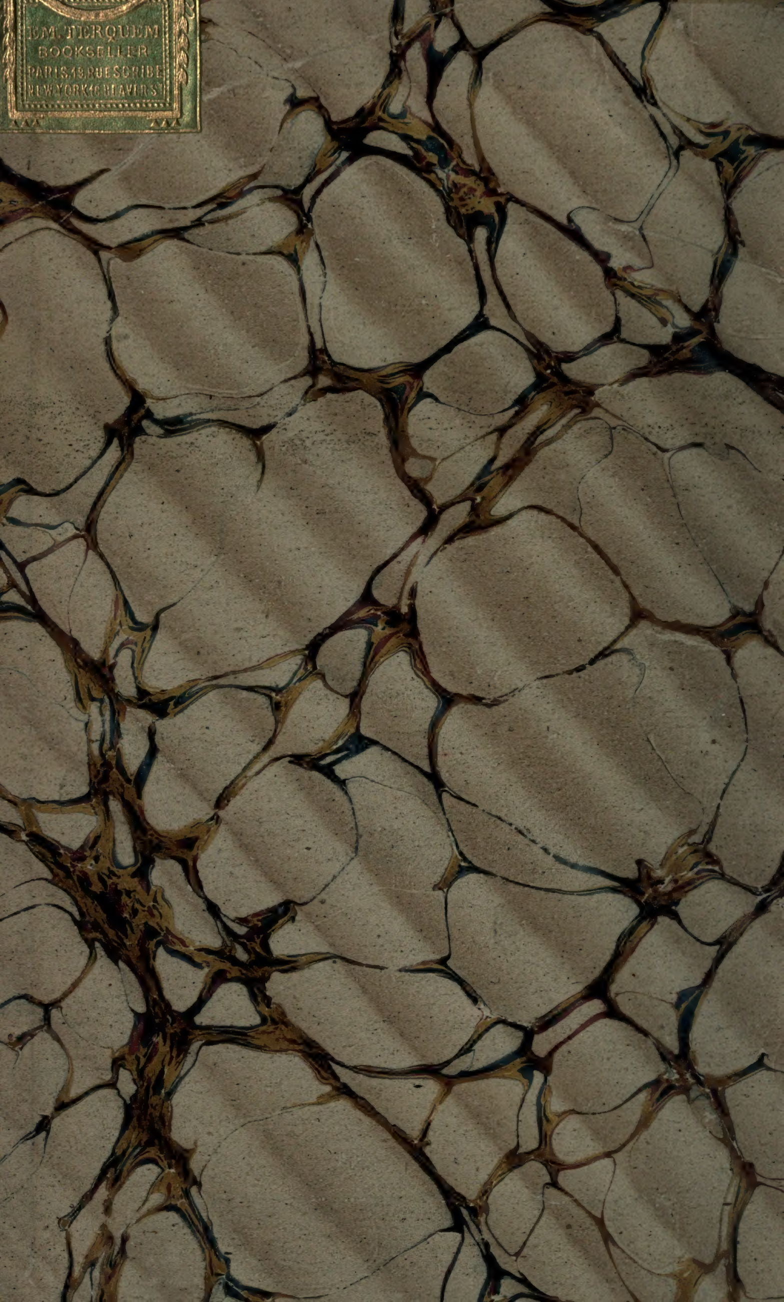

3 1761 06234565 7


EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS.19.RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST





ÉDITIONS DE LA VIE PARISIENNE
20, Boulevard des Capucines
PARIS
9e édition

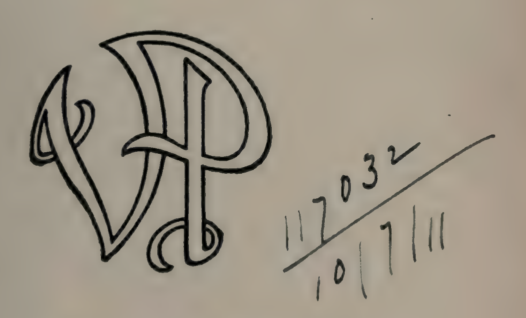
LE
PREMIER PAS

ABEL HERMANT

LE PREMIER PAS

NOUVELLES

illustrées par LEONCE BURRET



ÉDITIONS DE *"La Vie Parisienne"*

20, Boulevard des Capucines, Paris.

1910



I

Il n'y a plus de printemps.

Jean, 18 ans, jeune homme très intelligent.
Guillaume, 18 ans, jeune politicien.
Raymond, 18 ans, jeune sportsman.
Christine, 17 ans, jeune fille.

Château, en Normandie, chez les parents de Jean. Raymond et Guillaume sont ses invités, Christine est sa cousine. Semaine de Pâques. Le petit salon : cretonnes françaises, boiseries grises, portes-fenêtres, vue sur la cour normande. Ils viennent de faire un bridge. Ils se reposent.

Christine. — Et il pleut encore !

Jean (*à ses camarades*). — Me pardonnerez-vous de vous avoir déplacés par ce temps de canard?

Guillaume. — Laisse-donc, est-ce qu'on s'ennuie?

Christine. — On joue.

RAYMOND. — On se détend.

GUILLAUME. — Mais on n'agit pas.

JEAN. — Oh! toi... Tu ne peux pourtant pas toujours manifester!... Je crois que ton père n'est pas autrement fâché de te savoir ici... Il a beau dire, chaque fois que tu passes en correctionnelle : « J'approuve hautement la conduite de mon fils et je revendique toutes les responsabilités d'un père, morales ou civiles, » j'ai idée qu'il en a soupé de payer tes amendes et de te conduire quatre fois par mois en automobile à la Santé. (*Guillaume tire de sa poche une toute petite revue.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

GUILLAUME. — Notre nouvel organe : *Le Cri du peuple des morts.*

RAYMOND. — La pluie redouble. S'il fait le même temps à Pau, mon oncle ne prendra pas encore sa leçon d'aviation aujourd'hui. Zut!... Il m'a promis de me piloter à la première occasion. J'ai hâte. Mais je ne lui confierai pas mes os tant que je ne serai pas absolument sûr de lui.

CHRISTINE. — Jean... c'est le cas de nous jouer ce joli morceau de piano que tu as composé... qui a un titre...

JEAN (*avec un grand contentement de soi*). — « *Écoute, s'il pleut* ».

GUILLAUME. — C'est de circonstance.

JEAN (*pour se faire prier*). — Je vous l'ai déjà joué cinquante fois.

CHRISTINE. — C'est si vite fini qu'on ne peut pas se lasser de l'entendre.

JEAN. — Dame ! c'est une toute petite chose.

RAYMOND. — Vas-y.

Il y va, tandis que GUILLAUME se plonge dans la lecture du *Cri du peuple des morts*, et RAYMOND dans le nirvâna de ses pensées. Il pose ses doigts sur le clavier avec d'infinies précautions, comme on marche sur des œufs. D'abord, de la main gauche, il fait une douzaine de neuvièmes consécutives, puis, de la main droite, il touche cinq fois de suite la même note dans le médium ; il fait encore quatre neuvièmes de la main gauche et effleure trois fois, de la droite, une note très haute. Il recommence quatorze fois cet exercice. Et voilà.

Soupir d'aise.

RAYMOND (*reprenant conscience*). — C'est ravissant.

GUILLAUME. — Tu m'épates. Tu sais tout, tu as tout lu, tu remportes tous les prix. Et avec ça, tu es artiste.

CHRISTINE (*après réflexion*). — On dirait du Debussy.

JEAN (*fâché*). — Je l'attendais. Je ne sais pas où tu trouves du Debussy là-dedans. C'est une toute petite machine, mais elle est bien de moi.

GUILLAUME. — Mon verre n'est pas grand.

JEAN. — Il y a très peu de temps que je prends des leçons d'harmonie. Je n'ai pas encore de talent à proprement parler. J'en aurai peut-être un jour. Mais ce qu'on ne peut pas me refuser, c'est l'originalité.

CHRISTINE. — Je ne croyais pas te froisser : tu raffoles de *Pelléas*.

JEAN. — Naturellement. J'en raffole. C'est pourquoi je ne l'imite pas. Je suis d'ailleurs bien décidé à n'imiter rien ni personne. Nietzsche a dit, ou à peu près : « Pour me suivre, ne me suis pas. »

GUILLAUME. — Alors !

RAYMOND. — Tiens ! il ne pleut plus.

JEAN. — Ne te frappe pas : ça n'avait cessé qu'un instant, ça repique.

GUILLAUME. — On reprend le bridge ?

RAYMOND. — Non ! Causons.

JEAN. — De quoi ?

RAYMOND. — De tout, de rien.

CHRISTINE. — Disons des banalités.

GUILLAUME. — Comme les grandes personnes.

CHRISTINE. — Une idée ! Je vais dire un cliché de grandes personnes en jetant mon mouchoir à l'un de vous, qui en dira un autre en le jetant à un troisième, et ainsi de suite.

JEAN. — Joli jeu.

CHRISTINE. — Je commence. Quel sale printemps ! (*Elle jette son mouchoir à Raymond.*)

RAYMOND. — Il n'y a plus de printemps ! (*Il jette le mouchoir à Jean.*)

JEAN. — Il n'y a plus de jeunesse.

GUILLAUME. — En voilà une bêtise ! Moi, je me flatte d'être jeune. J'ai mon âge !

JEAN. — Et moi donc! Je ne parlais pas en mon nom personnel, je répétais un propos favori de nos aînés. Hier encore, j'entendais mon oncle Louis... Je n'ai pas pris la peine de lui répondre, je me suis contenté de hausser les épaules... Je l'entendais citer cette chose en italien : jeunesse, printemps de la vie, printemps, jeunesse de l'année ; et il disait que, par le temps qui court, ces deux sortes de printemps sont également abolies.

GUILLAUME. — Pourquoi ne lui as-tu pas répondu?

JEAN. — Parce qu'il ne m'aurait pas compris. Je n'aime pas dépenser mon éloquence en pure perte. Mais, si je lui avais répondu, à cet homme, je lui aurais ainsi parlé : « Cher oncle, depuis que le monde est monde, les gens de votre âge vont disant à ceux du nôtre : Il n'y a plus de jeunesse. Et ils en sont encore à remarquer que ça signifie uniquement : les jeunes du jour n'ont pas la même façon d'être jeunes que les jeunes d'hier. De votre temps « il n'y a plus de jeunesse », ça voulait dire : « Il n'y a plus de bohème et de quartier latin. » De ce temps-ci, ça veut dire : « Il n'y a plus d'amour. »

RAYMOND. — Comment?

JEAN. — Mais oui ! Nous les scandalisons par notre indifférence à l'égard de la bagatelle. Nous ne

pensons pas qu'à ça, et nous n'en parlons jamais.

GUILLAUME. — C'est vrai.

RAYMOND. — Nous y touchons pour l'instant, mais justement à seule fin de spécifier que ça ne nous arrive pas d'ordinaire.

JEAN. — Nos prédécesseurs dans la vie ont l'idée fixe de cette affaire-là, et nous les inquiétons parce que nous n'avons pas hérité de leur manie. Ils s'imaginaient que, dès l'âge le plus tendre, nous n'aurions, comme eux, pas d'autre préoccupation ni d'autre curiosité. Je me rappelle qu'à huit ans, — j'ai une excellente mémoire — quand je posais une de ces questions parfois naïves que l'on pose à cet âge-là, papa s'effarait et prenait des airs d'inquisiteur. Il me surveillait. Inutile de vous dire que je m'en apercevais bien, car, déjà, je n'avais pas mes yeux dans ma poche. Parole ! il m'aurait donné des idées. Lorsque j'atteignis ma quinzième année, il se mit à épier mes pas et mes démarches ; et, tout récemment encore, je l'ai entendu qui disait à maman : « Vraiment, vous croyez que Jean... pas encore? — Je te demande pardon, Christine, cette conversation est peut-être un peu leste.

CHRISTINE. — Non, non. Tu sais, je ne suis pas bégueule. Et puis, tout ça m'est si indifférent !

GUILLAUME. — Poursuis, tu nous intéresses.

JEAN. — Bon.. Et maman lui a répondu : « Mais

oui, je crois. A dix-huit ans! C'est prodigieux! »

Guillaume. — Comment prodigieux? C'est eux qui le sont, prodigieux. Moi aussi, j'ai dix-huit ans. Et j'ai à peine besoin de vous dire...

Raymond. — Moi de même. L'avenir est aux chastes. Moi, d'abord, je ne rêve que de conquérir l'espace. Eh bien, les oiseaux...

Guillaume. — Oh! ça tu sais, il ne faudrait pas prendre modèle sur les moineaux...

Jean. — Moi, quand je pense qu'un jour peut-être j'aimerai, comme on fait depuis si longtemps, je ne peux pas m'empêcher de me dire : « A quoi bon? » C'est comme quand je vois un nouveau volume de vers, d'un inconnu, je me dis : « Encore un! »

Guillaume. — Je ne digère pas les gens qui ne voient rien ici-bas que l'amour. Alors, la race humaine serait donc une race inférieure, uniquement vouée à la reproduction? Au tournant de l'histoire où nous sommes, un jeune homme a mieux à faire. Je suis capable d'enthousiasme, mais il me suffit d'engueuler les sergents de ville. C'est un plaisir positivement sensuel, et qui me satisfait.

Jean. — Nous sommes d'accord, mais voilà ce que nos aînés ne comprennent pas. C'est tout ça qu'ils appellent « plus de printemps »... Tenez, cet hiver, on m'a emmené voir une pièce... On me traîne au

théâtre une fois par semaine : je m'en passerais volontiers. Ça me dérange de mes études, ça me fait coucher tard, et je ne suis plus moi-même le lendemain... Entre nous, je crois qu'on veut m'ouvrir l'esprit ; car, sous prétexte qu'un garçon de dix-huit ans peut tout voir et tout lire, on me glisse des bouquins, on me conduit à des spectacles...

Guillaume. — Comme le roi-martyr.

Jean (*surpris*). — Le roi-martyr ? Qu'est-ce que tu chantes ?

Guillaume. — Louis XVI. Quand il s'est marié, il n'était pas très au courant. Alors, on lui a montré des images... Oh !... Oh ! je vous demande pardon, Mademoiselle.

Christine (*naïve*). — De quoi ?

Jean. — Je reviens à la pièce que j'ai vue. Elle était intitulée, précisément, *l'Éveil du printemps*. Non, cette puérilité ! L'œuvre d'un adulte, quoi ! Si mes confrères savaient peindre ! Ou si les directeurs de théâtre osaient monter les comédies ou drames que nous serions parfaitement capables d'écrire sur nous-mêmes ! C'est alors que le public apprendrait à connaître la véritable sensibilité de la jeunesse. Mais... Figurez-vous que tous les personnages de cet *Éveil du printemps* ne pensent, comme nous disions tout à l'heure, qu'à... ça, et ne parlent pas d'autre chose. Les parents sont tout le temps à se

consulter au sujet de l'innocence de leurs mioches. Doit-on le dire ou ne doit-on pas? Les jeunes, garçons et filles, se consultent réciproquement, et il y a une petite qui ne cesse pas de demander à sa mère comment se fabriquent les enfants.

CHRISTINE (*avec simplicité*). — C'est idiot.

JEAN. — Pour finir, un des garçons et une des filles... celle qui demande des renseignements... se rencontrent dans une grange, dans le foin, un jour d'orage. Le tonnerre éclate et ils perdent la tête tous les deux.

GUILLAUME. — En voilà des insanités!... Dis donc, si ça ne te froisse pas, je vais remonter une heure ou deux dans ma chambre. J'ai des lettres à écrire à des amis qui sont sous les verrous, et je voudrais achever la lecture du *Cri du peuple des morts*.

RAYMOND. — Moi, je vais me recueillir, si tu permets.

JEAN. — Allez, allez. Liberté pleine et entière. Je ne vous ai pas invités à la campagne pour vous raser. (*Guillaume et Raymond se retirent. Christine reste. Un silence.*) Eh bien, Christine, qu'est-ce que tu fais?

CHRISTINE. — Moi? Rien.

JEAN. — Tu restes là?

CHRISTINE. — Où veux-tu que j'aille?

JEAN. — Alors... je te tiens compagnie?

CHRISTINE. — Si tu veux.

JEAN. — Tu as l'air fâchée.

CHRISTINE. — De quoi veux-tu que je sois fâchée? (*Jean fait un geste d'ignorance. Un silence. Puis, gentiment.*) Joue-le-moi encore.

JEAN. — Quoi?

CHRISTINE. — *Écoute s'il pleut.*

JEAN. — C'est vraiment bien inutile, puisque tu n'aimes pas ça.

CHRISTINE. — Je n'aime pas ça?

JEAN. — Dame! Tu m'as dit que c'était du Debussy. Ça m'a froissé.

CHRISTINE. — Je n'aurais pas cru.

JEAN. — Allons! J'ai un caractère d'or. (*Il se met au piano et recommence le petit exercice décrit ci-dessus.*) Eh bien?

CHRISTINE (*rêveuse*). — C'est joli. (*Un temps.*) Tu as la musique là?

JEAN. — Oui. Pourquoi faire?

CHRISTINE. — Je voudrais... je voudrais essayer de... le jouer... moi...

JEAN (*un peu inquiet*). — Oh!...

CHRISTINE. — Mon petit Jean... je t'en prie...

JEAN. — Si ça te fait tant plaisir...

CHRISTINE. — Je joue aussi très bien, tu sais...

Il pose son manuscrit sur le pupitre, et elle se met avec d'infinies précautions, avec une sorte de respect religieux, à glisser [illegible] les petites notes. Elle exécute correcte-

ment le morceau jusqu'à la quatrième redite exclusivement; mais au début de la cinquième, brusquement, elle se met à taper sur le clavier au hasard et à tour de bras.

JEAN (*jetant des cris douloureux*). — Ah!... Ah! mon Dieu!... Ah!...

CHRISTINE (*en larmes*). — C'est du Debussy! Absolument! Je te dis que c'est du Debussy!

JEAN (*très digne, fermant le piano*). — C'est de la musique trop nerveuse pour toi, voilà tout. Tu feras mieux de t'en tenir au Beethoven... Mais tu m'étonnes : qu'est-ce qui te prend?

CHRISTINE (*sanglotant*). — Je ne sais pas... C'est... cette conversation... que vous avez eue tout à l'heure. tes amis et toi... je n'y comprenais pas grand'chose, mais... il m'a semblé... que tout était fini... qu'il n'y avait plus rien, rien, rien!...

JEAN (*paternel*). — Voyons, ma petite Christine, tu n'as pas le sens commun. Toi, si... pondérée, si...

CHRISTINE. — Oui...

JEAN. — Viens faire un petit tour, ça te remettra, il ne pleut plus...

CHRISTINE. — Il ne pleut plus, mais... le ciel... est encore plus menaçant que quand il pleuvait... Il y a... de l'orage dans l'air.

JEAN. — Oui, il y a de l'orage dans l'air, et c'est pour ça...

Un éclair sillonne la nue, le tonnerre éclate, comme dans la pièce allemande; et, comme dans la pièce allemande, CHRISTINE

après avoir poussé un cri d'effroi, tombe dans les bras de son cousin. JEAN, ému, l'enlace pour la rassurer, et comme il sied un jour d'orage, après l'alerte d'un coup de tonnerre, leurs lèvres s'effleurent.

Mais l'orage est bref, le baiser aussi... Ils s'écartent l'un de l'autre, ils se regardent, étonnés.

JEAN (*se passant la main sur le front*). — C'est bête...

CHRISTINE. — Oui... c'est bête...

Et chacun de leur côté, ils se sauvent.





II

Les inséparables.

ANDRÉ, 17 ans, à peine.
LUCIEN, 17 ans, sonnés.
GERMAINE, de l'*Américain*.

Samedi soir. Le valet de pied introduit ANDRÉ dans la chambre de jeune fille de LUCIEN. Il est en habit, gilet blanc, le pardessus à taille, déboutonné. Il a gardé sa canne et son chapeau. LUCIEN est en habit, gilet blanc. Il a déjà enfilé son pardessus à taille. Dès que la porte s'ouvre, il saisit son chapeau et sa canne déposés sur le lit.

LUCIEN. — Bonjour.

ANDRÉ. — Bonjour. (*La main.*)

LUCIEN. — On part?

ANDRÉ. — S'il te plaît.

LUCIEN. — Où va-t-on ce soir? Théâtre?

ANDRÉ. — Non. Je te dirai, en route. (*Ils partent. L'escalier. En bas.*) Quelques pas, à pied?

LUCIEN. — Soit. (*Ils vont.*) Alors?

ANDRÉ. — J'ai pris une décision.

LUCIEN. — Grave?

ANDRÉ. — Selon.

LUCIEN. — Communique.

ANDRÉ. — Ce soir, sur le coup d'onze heures, je sauterai le pas.

LUCIEN. — Quel pas?

ANDRÉ. — Je franchirai le...

LUCIEN. — Suffit. J'entends à demi-mot.

ANDRÉ. — Qu'en dis-tu?

LUCIEN. — Rien. C'est ton affaire. (*Silence. Pensées.*) Ça te chante, comme ça, tout d'un coup, ce soir?

ANDRÉ. — Non.

LUCIEN. — ?

ANDRÉ. — C'est comme la première cigarette. Peut-on désirer ce qu'on ignore? Mais un beau jour, on se dit : je fume, il faut. Et on achète le paquet rose.

LUCIEN. — Où... comptes-tu... acheter le paquet?

ANDRÉ. — Où il se débite.

LUCIEN (*avec un rire*). — Au... bureau?

ANDRÉ. — Dame!

LUCIEN (*légèrement effaré*). — Alors, tu m'emmènes...

ANDRÉ (*le rassurant d'un geste*). — A l'*Américain*. J'y ai déjà poussé une pointe hier, pour reconnaître. La famille dînait en ville, je me suis échappé une heure, bien que je ne sois autorisé à sortir que le samedi. J'ai fait la connaissance d'une très jolie personne.

LUCIEN. — Qui t'a présenté?

ANDRÉ. — Le garçon. Elle s'appelle Germaine. Je lui ai plu sur-le-champ, elle m'a donné rendez-vous pour ce soir, dix heures. C'est tout profit, parce que, à dix heures, il est trop tôt pour souper. Juste la tasse de chocolat; et puis on va chez elle, passer une petite heure. Je ne me fais aucune illusion : dès que j'aurai le dos tourné, elle s'en retournera à l'*Américain*. Après moi le déluge.

LUCIEN. — Eh bien, et moi?

ANDRÉ. — Elle a des amies, si tu...

LUCIEN (*détaché*). — Non.

ANDRÉ. — Alors, tu prends le chocolat avec nous. Tu nous fais la conduite. Tu t'éclipses discrètement. Et tu vas m'attendre chez Pousset, où je te rejoins fidèlement. Là, on remange un morceau. Encore quelques pas à pied. Et on va faire couche-couche, chacun chez soi. C'est une façon comme une autre d'employer notre soirée du samedi.

LUCIEN. — Oui. (*Silence.*) Je me demande...

ANDRÉ. — Quoi?

Lucien. — Je me demande… quel besoin tu as… de m'avoir à tes côtés?

André. — Idée comme ça. (*Silence. Ils cheminent. Soudain saisissant le bras de Lucien.*) Tu comprends, vieux… on se connaît depuis le premier jour du collège… On a fait ensemble… toutes les premières choses.. première communion, etc… Alors… toi, tu ne.. tu ne veux pas marcher, c'est ton affaire… Mais… si tu n'étais pas au moins là… ça me… chiffonnerait… J'aurais de la peine… J'aurais du remords…

Lucien (*avec enthousiasme*). — Ça, on peut dire que tu es un ami, toi!… Tu as de ces délicatesses… que d'autres ne saisiraient pas… ou même qu'ils auraient la stupidité de trouver ridicules… Mais moi, j'entre dans ta pensée… Je suis digne… Ça me fait plaisir, tu sais, ce que tu viens de me dire là… Je n'exprime pas très bien… mais… ça me fait plaisir… profondément… Ah! nous ne sommes pas… enfin nous sommes chics… Il n'y a que nous… (*Courte effusion.*)

André (*après un temps*). — J'ajoute quelques autres considérations : tu peux m'être fort utile.

Lucien. — Use de moi, ne te gêne pas.

André. — Que lui raconterais-je à cette femme… tant que nous n'en serons pas arrivés… au point… où il paraît tout naturel que les mots manquent? Tu m'aideras à soutenir la conversation… Ou plutôt

on causera ensemble tous les deux... en se mettant, bien entendu, à sa portée.

LUCIEN. — Et en lui fournissant, de temps à autre, l'occasion d'une réplique.

ANDRÉ. — Oui... Et puis... je ne sais pas, mais... il me semble que c'est... plus sûr... non, pas plus sûr : plus imposant... d'être deux en face de... l'adversaire... C'est plus homme.

LUCIEN. — Tu ne te sens pas intimidé?

ANDRÉ. — Pas du tout... Cependant... je serai... sans doute... plus... brillant... moins... sujet à... à l'émotion inséparable... si j'ai une galerie... si je pense : Lucien me voit, pas de faiblesse!

LUCIEN. — Tu es pour la publicité des exécutions.

ANDRÉ. — Oui... Sois tranquille, ton rôle de témoin ne t'exposera pas à... une avanie. Tu n'auras pas à rougir de moi.

LUCIEN. — Tu te tiendras comme il sied, sur le terrain.

ANDRÉ. — Oh! sur le terrain... Parbleu!... D'ailleurs... au moment du terrain, tu ne seras plus là... C'est avant d'aller sur le terrain qu'il s'agit de faire bonne contenance... Ça ne t'embête pas au moins?

LUCIEN. — Au contraire... Ça ne m'est pas inutile non plus. C'est une école... Moi, je ne suis pas encore disposé, mais ça viendra bien un jour ou l'autre.

Peut-être même que ça ne tardera pas. Quand je marcherai pour mon propre compte, il se peut que je ne jouisse pas de toute ma liberté d'esprit. Au lieu que ce soir... je suis désintéressé, j'observe. J'étudie. Je te remercie de me fournir l'occasion... Et puis... je te répète... comme ami... je suis touché... touché profondément.

André. — Ne nous attendrissons pas.

Ce n'est pas, en effet, le moment : ils arrivent à l'*Américain*. Ils entrent, ils montent, vestiaire. Ils prennent place. Germaine, qui a l'œil, a tout de suite vu André. Elle s'approche. Poignée de main molle. Elle ne semble tenir aucun compte de Lucien, bien qu'elle ne regarde que lui tout en parlant à André. Elle le regarde fixement, et l'on ne saurait dire si c'est de la distraction ou de la fascination.

Germaine. — Vous n'êtes pas en retard.

André. — Je suis toujours à la minute. Qu'est-ce que vous prenez?

Germaine. — Mon petit déjeuner, si vous voulez bien.

André. — Comment?

Germaine. — Il est à peine dix heures.

André. — Du soir.

Germaine. — A quelle heure crois-tu que je me lève?

André. — Excusez-moi, je ne suis pas encore au fait de vos habitudes. Ainsi que je vous le disais hier, je suis tout neuf, et je ne m'en cache pas. Je pose

des questions, c'est pour m'instruire... Chocolat?... Garçon!... Un chocolat, deux chocolats. (*Il interroge des yeux Lucien, qui répond affirmativement d'un signe.*) — Trois chocolats. (*A Germaine.*) Voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami? J'ai amené un ami.

GERMAINE. — Je ne suis pas aveugle... Monsieur n'est pas habitué non plus...

LUCIEN. — Non, Madame. Je n'ai aucune habitude.

GERMAINE. — Vous ne connaissez personne?

LUCIEN. — Personne.

Le garçon apporte les tasses et les brioches. Le verseur verse.

GERMAINE (*à André*). — Il est très bien, ton ami. (*Lucien et André s'inclinent. A Lucien.*) Ça ne vous ferait pas plaisir de connaître quelqu'un? (*Lucien fait un geste de dénégation.*) Parce que j'ai justement une amie qui est là... Une amie, je veux dire : mon amie... enfin, celle qui est pour moi comme vous pour... Chose!

ANDRÉ. — André.

GERMAINE. — Merci. Comme vous pour André, et comme André pour vous. Comment t'appelles-tu? Oh! pardon!..

LUCIEN. — Il n'y a pas d'offense. Je m'appelle Lucien.

GERMAINE. — Ah! ça, c'est un joli nom. (*Lucien

s'incline.) André aussi. Mais j'aime mieux Lucien. Parce qu'André, c'est banal, c'est vulgaire. Tout le monde s'appelle André.

ANDRÉ. — Vous exagérez.

GERMAINE. — Mais non, mais non. J'en connais des tas, je te dis. Ici même. Il y a un chasseur qui s'appelle André... Et puis, quelqu'un qui s'appelle Lucien, on peut l'appeler Lulu. Tandis que quelqu'un qui s'appelle André, comment veux-tu qu'on l'appelle? Comment?

ANDRÉ. — André.

GERMAINE. — Gros malin! Je m'en doutais. Je ne suis pas une tourte.

ANDRÉ. — Quand j'étais gosse, on m'a toujours appelé Dédé. Mais je n'y tiens pas, tu sais. Et même, je déteste ça.

GERMAINE. — Bon, bon. Mais je t'avertis que je n'ai que la mémoire de ces noms-là. Les autres, je les brouille, je les confonds; alors, j'y renonce. (*Très gracieusement.*) Monsieur Lulu?

LUCIEN. — Madame?

GERMAINE. — Vrai? Vous ne voulez pas que je vous présente mon amie?

ANDRÉ. — Qui se nomme?

GERMAINE. — Mercédès.

ANDRÉ. — Tu te souviens de Mercédès, et tu n'es pas fichue de retenir André!

GERMAINE (*haussant les épaules*). — Les noms de femmes, ce n'est pas la même chose : ça ne se confond pas, ça ne s'oublie pas... Si tu me laissais parler à ton ami? Ce n'est pas poli d'interrompre. (*A Lucien.*) Monsieur Lulu, vous ne voulez vraiment pas faire connaissance avec Mercédès?

LUCIEN (*simplement*). — Non.

ANDRÉ. — Ce n'est pas son idée.

GERMAINE. — Dites un peu quelle serait votre idée.

ANDRÉ. — Son idée, c'est qu'il n'a pas d'idées ce soir.

GERMAINE. — Est-ce que tu es chargé de répondre pour lui?... Monsieur Lulu... peut-être que vous jugez que nous ne sommes pas encore assez intimes pour que je me permette de vous poser des questions...

LUCIEN. — Faites donc, faites donc.

GERMAINE. — Eh bien... si j'ai compris... vous êtes comme... Chose.

LUCIEN. — ?...

GERMAINE (*avec pudeur*). — Tout neuf...

LUCIEN — Oui.

GERMAINE. — Vrai ! (*Elle rêve.*)

ANDRÉ. — A quoi pensez-vous?

GERMAINE. — A des choses.

ANDRÉ. — Moi aussi.

GERMAINE. — Alors, paie. (*Il fait signe au garçon.*

Pendant qu'il paie les trois chocolats.) Jules, dites à André de me faire avancer un fiacre.

ANDRÉ. — André ?

GERMAINE (*avec impatience*). — Je te répète que c'est le chasseur ! (*Elle se lève. André ramasse sa monnaie. A Lucien.*) Monsieur Lulu, vous nous accompagnez ?

LUCIEN. — Avec plaisir.

ANDRÉ (*goguenard*). — C'est une façon de parler.

Vestiaire. L'escalier. Le fiacre.

GERMAINE. — Monsieur Lulu, vous vous mettez en lapin ? C'est tout près. (*Au cocher.*) Mon vieux, rue La Bruyère.

ANDRÉ. — Ce n'est pas pour dire, mais notre omnibus, il est complet. J'ai des fourmis.

GERMAINE. — Oh ! toi, d'abord, tu n'es jamais content de rien : tu me fais l'effet d'avoir un sale caractère.

ANDRÉ. — Attends un peu, tu vas juger.

Arrêt. On se tire du fiacre.

GERMAINE. — Monsieur Lulu, vous montez ?

LUCIEN. — Je suis confus...

ANDRÉ. — Tu ne vas pas lui faire monter tes étages pour rien, à ce garçon !

GERMAINE. — Mon cher, je ne sais pas où vous avez été élevé ; mais, moi, je n'ai pas l'habitude de dire adieu aux gens dans la rue. (*On monte les étages. Il y en a cinq. Le gaz est éteint. Germaine, qui connaît son esca-*

lier, conduit Lucien par la main. André suit, tenant le pan du paletot de Lucien. Germaine ouvre sa porte. Le gaz est en veilleuse. Elle tourne la clef : incandescence. Elle fait faire aux deux amis le tour du propriétaire — petit salon, chambre à coucher, cabinet de toilette, cuisine. — Elle les ramène dans l'antichambre. — (A Lucien). Maintenant que vous connaissez le chemin...

LUCIEN (*par politesse.*) — Certainement... (*Elle rouvre la porte de l'escalier.*)

GERMAINE. — Allons bon!

ANDRÉ. — Quoi?

GERMAINE. — C'est éteint! C'est tout noir!

ANDRÉ (*impatienté.*) — Tu le sais bien que c'est éteint et que c'est tout noir, puisque nous venons de monter dans l'obscurité!

GERMAINE. — Il va se casser le cou, ce garçon!

ANDRÉ. — Nous n'allons pourtant pas redescendre cinq étages pour l'accompagner jusqu'en bas!

GERMAINE. — Tu es d'un joli égoïsme, toi, je te fais mon compliment! (*Haussant les épaules.*) Naturellement, nous n'allons pas redescendre cinq étages! Mais tu vas aller dans ma chambre, tu ouvriras l'armoire à glace, et sous la pile des chemises de nuit, deuxième planche à droite en commençant par en haut, tu trouveras ma petite lampe électrique de poche. (*A Lucien.*) Vous la déposerez sur le rebord de la lucarne du concierge, je la prendrai en ressortant. (*A André.*) Va donc. (*Il y va. Elle reste seule, deux minutes,*

avec Lucien.) Lulu, c'est toi qui me plais, je ne peux pas sentir ton ami. Fais semblant de descendre, mais ne descends que jusqu'au palier d'en dessous. Compte cinq minutes juste à ta montre, et regrimpe. Voici ma clef. Tu entreras dans la cuisine en faisant beaucoup de potin. Je me charge du reste.

LUCIEN. — C'est que...

GERMAINE. — Quoi? Tu ne veux pas?

LUCIEN. — Si, mais... c'est que... c'est lui qui a l'argent.

GERMAINE (*avec âme*). — Ah! tu es délicat, toi, tu es chic! Merci de m'avoir avertie. J'agirai en conséquence.

ANDRÉ (*revenant*). — Voici la lampe.

Adieux rapides. André et Germaine passent dans la chambre, et aussitôt...

GERMAINE (*l'arrêtant d'un geste impérieux*). — Minute. Il ne faut pas mettre la charrue devant les bœufs. Les bons comptes font les bons amis. Tu m'entends. Ne m'oblige pas à dire des choses... toujours gênantes pour une femme... qui fait ce qu'il faut, mais qui n'est pas la dernière des dernières.

ANDRÉ. — Crois que j'apprécie. Je te répondrai avec la même franchise. J'ai deux louis, plus sept ou huit francs de monnaie.

GERMAINE. — Donne les deux louis. Je n'accepterai

pas un centime de plus. Je n'ai pas l'intention de t'estamper.

André. — Je te remercie.

Germaine. — Mais non, c'est moi. (*Elle met en sûreté les deux louis. Bruit d'une porte qui s'ouvre et se ferme. Meubles renversés.*) Mon amant!... Chut! nous sommes perdus. Toi du moins. Il ne te raterait pas.

André. — Quelle veine que je n'aie pas eu le temps de me...

Germaine. — Tu peux le dire.

Elle le reconduit à l'antichambre par une voie détournée. Il descend, dans le noir. En bas, il trouve moyen de dégringoler quatre marches à la fois. Enfin il est dehors, il respire. Il file, pas gymnastique... Il fait halte.

Monologue :

André. — Si j'arrive trop tôt chez Pousset, il faudra expliquer à Lucien...

Et il poursuit, lentement, lentement. Il fait de grands détours. Il tue une heure.

Quand il arrive chez Pousset, Lucien, qui, en sortant de chez Germaine, a sauté dans un auto-taxi, est déjà là, attablé. Sourire réciproque. Poignée de main. Silence.

Lucien. — Eh bien??

André (*fat*). — Eh bien, c'est... très... très agréable.

Lucien. — Bah?





III

Énigmes.

Claire, 17 ans.
Roger, 25 ans.
Oncle Jean, 45 ans.

Chez les parents de Claire. Le petit salon — comme partout. La jeune personne est seule. Agitée. Elle se livre successivement, en l'espace de cinq minutes, à toutes les occupations diverses auxquelles peut se livrer une personne de ce sexe et de cet âge : musique, lecture, tricot pour pauvres, etc.

Puis le valet de chambre, correct, souriant, protecteur, introduit Roger.

Claire. — Enfin !

Roger. — Suis-je en retard ?

Claire. — Oh ! non. Vous êtes, comme d'habitude, ridiculement exact.

ROGER. — C'est du parti pris! Vous trouvez toujours à redire à tout ce que je fais!

CLAIRE. — Mettons.

ROGER. — Passez-moi ce petit mouvement d'humeur : je ne recommencerai pas.

CLAIRE. — Que de temps perdu!

ROGER. — Nous avons toute la journée devant nous.

CLAIRE. — Non.

ROGER. — Madame votre mère est sortie, et elle a bien voulu me faire savoir qu'elle ne rentrerait qu'à l'heure du dîner. Elle a envoyé Mrs Holmes, votre institutrice, faire des courses à l'autre bout de Paris. Elle désire que nous nous expliquions posément, vous et moi, et que nous épuisions le sujet.

CLAIRE. — Maman a pris les dispositions qu'il lui a plu de prendre : moi, j'en ai pris d'autres. Épuisez le sujet si vous voulez, mais épuisez-le en un quart d'heure. C'est tout ce que je peux vous accorder, et c'est plus que suffisant.

ROGER. — Vous attendez quelqu'un?

CLAIRE. — Probablement.

ROGER. — Je ne vous demande pas qui.

CLAIRE. — Je ne vous le dirai pas.

ROGER. — Comme vous me répondez!

CLAIRE. — Vous faites exprès de m'irriter! Vous voyez bien que je suis nerveuse!

Roger. — Oui, je le vois ! Et c'est encore ce qui m'inquiète : qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce qui vous prend ? Pourquoi démentez-vous votre caractère ? Vous êtes la jeune fille la mieux élevée, la moins capricieuse, la plus douce, et vous voilà, du jour au lendemain, devenue... fantasque...

Claire. — Insupportable, dites : insupportable !

Roger. — Je le dis.

Claire. — Bien !

Roger. — Ma petite Claire...

Claire. — Quoi ?

Roger. — Je vais vous poser une question stupide.

Claire. — Ça m'étonnera, parce que vous êtes très intelligent.

Roger. — Merci... M'aimez-vous ?

Claire. — Certainement, je vous aime !

Roger. — Ah !... Ah ! ça me fait tout de même du bien de vous l'entendre dire ; mais, franchement... franchement on ne le croirait pas.

Claire. — Allons bon !

Roger. — Dame ! Récapitulons...

Claire (*résignée*). — Soit !

Roger. — Je vous ai rencontrée dans le monde, il y a six mois... Je n'ai aucune fatuité, je ne prétends pas... que vous m'ayez... distingué... avant que moi-même, je vous aie...

Claire. — Distinguée.

ROGER. — Oui... Mais... Je le dis, parce que... c'est plutôt gentil... nous nous sommes... distingués réciproquement... simultanément.

CLAIRE. — Je ne dis pas non.

ROGER. — A peine si nous avons flirté. Le.. sentiment... qui nous unissait déjà... nous paraissait trop... sérieux pour le flirt... Nous avons tout de suite pensé à... autre chose.

CLAIRE. — C'est vrai.

ROGER. — Les... convenances... entre nous... étaient si parfaites... que nous n'avons même pas jugé à propos d'en parler... C'est tout au plus si j'ai cru devoir vous dire que j'étais auditeur au Conseil d'État... De sorte que... si nous nous marions... comme je l'espère bien et comme, d'ailleurs, il est convenu... ce sera ce qu'on appelle vulgairement un mariage d'inclination.

CLAIRE. — Je n'en ferai jamais d'autre !

ROGER. — Tout s'est passé, jusqu'aujourd'hui, de la façon la plus convenable, la plus banale. Il n'y a rien là qui vous puisse agacer les nerfs. Enfin, vous m'aimez, ce n'est pas moi qui vous l'ai fait dire.

CLAIRE. — Si, c'est vous ; mais je l'ai dit.

ROGER. — Alors, sacrebleu ! pourquoi, depuis que nous sommes fiancés officiellement... depuis que les journaux l'ont annoncé, en particulier le *Gaulois*... depuis que je vous vois tous les jours et

que je dîne avec vous, ici ou ailleurs, trois ou quatre fois par semaine... Claire, pourquoi, pourquoi êtes-vous devenue... Ah ! ce n'est pas moi qui vous l'ai fait dire, c'est bien vous qui l'avez dit toute seule !... pourquoi êtes-vous devenue in-sup-por-table ??... Si bien que je crois toujours que vous allez reprendre votre parole, me rendre la vôtre... et parfois...

Claire. — Parfois ?

Roger. — Eh bien, parfois je me demande si ça ne vaudrait pas mieux... Et puis, quand cette idée-là me vient, je suis comme fou... Claire, vous me faites beaucoup, beaucoup de peine. Je suis horriblement malheureux. Voilà.

Claire. — Et moi ? Et moi ? Vous n'imaginez pas que je suis heureuse, hein ?

Roger. — Mais vous n'avez aucune raison de ne pas l'être, vous ! Si encore vous aviez une raison ! On pourrait voir ! En avez-vous une ? Dites-la ! (*Elle fait un geste vague.*) Vous m'aimez ?

Claire. — Oui !

Roger. — Je ne vous déplais pas ?... Je vous demande ça, parce que... ce n'est pas la même chose.

Claire. — Vous ne me déplaisez pas.

Roger. — Alors ?... Nos fiançailles devraient être un temps de joie !... Et ce sont elles, ces maudites fiançailles, qui semblent avoir tout gâté. Pourquoi ?

CLAIRE. — Je ne sais pas !

ROGER. — Vous me mettez au désespoir !

CLAIRE. — Mais il ne faut pas me dire ça ! Dans l'état où je suis ! Vous allez me faire pleurer !

ROGER. — Si encore je savais !

CLAIRE. — Vous devriez savoir ! C'est votre rôle d'homme.

ROGER. — Ça, c'est magnifique !... Enfin, vous m'aimez ?

CLAIRE. — Pour la troisième fois.

ROGER. — Vous voulez toujours m'épouser ?

CLAIRE. — Mais je n'en sais rien ! C'est justement ça que je ne sais pas ! (*Changement brusque de ton*). Sauvez-vous...

ROGER. — Mais...

CLAIRE. — Vous rentrez ?

ROGER. — Oui.

CLAIRE. — Vous ne ressortirez pas avant dîner ?

ROGER. — Non.

CLAIRE. — Eh bien, attendez-moi.

ROGER. — Comment ?

CLAIRE. — Enfin, attendez ma réponse : je vous l'enverrai... ou... je viendrai... Allez, Allez...

Elle le pousse, il sort. Elle semble très inquiète, elle guette, elle tend l'oreille. Puis elle s'apaise. Elle prend un livre, le quitte, tricote, pianote... Le valet de chambre introduit ONCLE JEAN. Ce quadragénaire a une physionomie très jeune, avec une certaine expression de malice qui trahit qu'il n'est pas jeune sans le savoir, et qu'il y apporte tous ses soins.

Oncle Jean. — Bonjour, petite. (*Elle lui saute au cou.*) Qu'est-ce qu'on vient de me dire ? Ta maman n'est pas là ? Ton père non plus ?

Claire. — Ils se sont éclipsés discrètement pour nous laisser le terrain libre.

Oncle Jean. — Pour *nous* laisser le terrain libre ?

Claire. — Oh ! pas à nous deux !... Il paraît qu'une explication était nécessaire entre mon fiancé et moi.

Oncle Jean. — Ah ! Ah !... Eh bien, où est-il ?

Claire. — Mon fiancé ? Oh ! je l'ai réglé en dix minutes.

Oncle Jean. — Ah ?... Et... pourquoi m'as-tu écrit de venir ?

Claire. — Pour vous voir, donc ! On ne se voit jamais.

Oncle Jean. — Oh !...

Claire. — Oui, vous venez à peu près tous les jours et vous avez votre couvert mis. Mais, sous prétexte que vous êtes l'ami d'enfance de papa, c'est toujours à lui que vous faites attention. Ou à maman. A moi, jamais... Je vous appelle « Oncle Jean », parce que vous m'avez vue naître ; mais ce n'est qu'une façon de parler, il n'y a pas de lien de parenté entre nous, vous n'êtes même pas mon oncle !... Oh ! de temps en temps... quand vous êtes là et que nous allons au bal... comme je suis toujours

la première prête, je reviens vite au salon, pour me trouver seule avec vous... Alors vous me faites un compliment sur ma robe... Mais maman se dépêche vite d'arriver... Vous avez une si mauvaise réputation !

Oncle Jean. — Qu'est-ce que tu chantes ?

Claire. — Je sais, je sais, très mauvaise... Épouvantable !... La méritez-vous ? Ça c'est une autre question. Je ne suis pas sûre. Vous avez l'air si raisonnable, si sage !

Oncle Jean (*riant*). — Tu as trouvé ça toute seule ?

Claire. — Oui. Je ne parle guère. J'observe. Je réfléchis. Vous êtes un homme raisonnable et sage... rassis...enfin, un homme... Mais, c'est charmant, on a tant dit le contraire que vous... piquez la curiosité... tout en inspirant... une sorte de... sécurité.

Oncle Jean. — C'est effrayant.

Claire. — Qu'est-ce qui est effrayant.

Oncle Jean. — Toi.

Claire. — Oncle Jean..., je voudrais vous faire un compliment, mais je n'ose pas.

Oncle Jean. — Va toujours.

Claire. — Vous allez vous fâcher... Oh ! vous auriez tort.

Oncle Jean. — Alors, je ne me fâcherai pas.

Claire. — C'est un compliment à la chinoise.

Oncle Jean. — A la chinoise ?

Claire. — Oui... vous savez... les Chinois... ont la manie de complimenter les gens sur leur âge.

Oncle Jean. — Ah ?

Claire. — Comme nous, du reste... Seulement, nous... nous disons aux gens qui ont passé la soixantaine, pour leur faire plaisir : « Vous êtes unique, vous ne paraissez pas trente ans. » En Chine, quand on veut flatter un homme jeune, on l'appelle grand-père, et on lui demande s'il est de ce siècle-ci ou du précédent. Eh bien, mon cher oncle Jean, mon grand-oncle, mon arrière-grand-oncle Jean...

Oncle Jean. — Assez !

Claire. — Vous ne pouvez pas savoir comme vous me paraissez vieux.

Oncle Jean. — C'est un rien, je te remercie.

Claire. — Quand je vous écoute bavarder avec papa et raconter vos histoires d'enfance, ça me paraît si loin, si loin... que ça me fait rire... Quand je pense que vous avez été tous les deux, papa et vous... jadis... deux petits garçons en culotte avec des grands cols et des jambes nues... deux maigres collégiens en tunique... ah ! pour papa, ça ne me paraît que... drôle... pour vous... ça me paraît... pas naturel... mais si gentil !... Expliquez-moi un peu ça ?

Oncle Jean (*géné, sèchement*). — Rien du tout. Tu es folle.

Claire (*songeuse*). — Oncle Jean... Vous me semblez vieux, vieux... comme le serpent, vous vous rappelez, dans Kipling... le serpent qui sait tout, parce qu'il a toujours, toujours vécu.

Oncle Jean. — Très flatté.

Claire. — Vous aussi, vous savez tout... Oh ! vous êtes un homme !... Mais, ce qui est charmant... c'est que vous me semblez aussi jeune, jeune ! ... Oh ! Si vous saviez comme vous êtes plus jeune que mon fiancé !... comme votre regard, qui est plus sérieux que le sien, est pourtant plus... comment dire ?... plus neuf !... Si vous saviez comme vous pouvez encore plaire... comme vous... comme vous me plaisez !... Voilà... Voilà.

Oncle Jean. — Et c'est pour me dire que je... que je te plais... c'est pour me dire ça que tu m'as écrit de venir à une heure où ton papa et ta maman sont sortis ?

Claire (*prête à pleurer*). — Oui... Oh ! je vois bien que vous êtes fâché : vous ne me grondez même pas !

Oncle Jean. — Certainement non, je ne te gronderai pas... D'abord... de quoi ?... Et puis... comment ? en quels termes ?... Enfin...

Claire. — Oui, oui, vous voulez faire celui qui ne comprend pas. Ah ! je suis bien à plaindre ! Heureusement encore... dans tout ça... heureusement que j'aime mon fiancé !

Oncle Jean. — Voilà autre chose maintenant !

Claire. — Vous n'allez pas me reprocher d'aimer mon fiancé ?

Oncle Jean. — Non !

Claire. — Dites-moi tout de suite que j'ai tort de l'aimer !

Oncle Jean. — Je ne dis pas...

Claire. — Est-ce que vous savez ce que vous dites ?

Oncle Jean. — Eh ! parbleu ! non, tu me fais tourner en bourrique !

Claire (*frappant du pied*). — Oui, je l'aime ! je l'aime ! là !... Seulement, je sais à présent comment et pourquoi je l'aime.

Oncle Jean. — Je t'ai ouvert les yeux ?

Claire. — Oui.

Oncle Jean. — Je ne serais pas fâché de savoir ce que j'ai fait pour ça.

Claire. — Vous n'avez pas besoin de le savoir ! Vous pouvez vous en aller. Il n'est pas convenable que vous restiez ici, seul, tête à tête avec moi.

Oncle Jean. — Voilà la première chose sensée que tu dis depuis une demi-heure. Bonsoir.

Claire. — Vous ne m'embrassez pas ? Vous avez peur de m'embrasser !

Oncle Jean. — Non !! (*Il l'embrasse et sort précipitamment.*)

Claire. — Oh !!!... (*Elle sonne. Entre la femme de chambre.*) Vite ! donnez-moi mon chapeau, n'importe lequel.

La femme de chambre. — Mademoiselle ne va pas sortir ?

Claire. — Si ! puisque je vous demande mon chapeau ! Ce n'est pas pour me regarder dans la glace !

La femme de chambre. — Mais madame n'est pas là ! Mrs Holmes n'est pas là ! Mademoiselle ne va pas sortir seule ?

Claire. — Je ne vous demande pas votre avis. Je suis au-dessus des préjugés. D'ailleurs, je ne rentrerai probablement pas.

La femme de chambre. — !!!... (*Les bras au ciel.*)

Claire sort précipitamment. Elle court chez son fiancé — chez les parents de son fiancé. C'est à deux pas. Trois étages. Elle ne dit rien au valet de chambre qui lui ouvre la porte, et va droit à la bibliothèque où travaille le jeune auditeur au Conseil d'État. Il est très étonné de la voir, naturellement. Il se lève.

Roger. — Claire !

Claire. — Oui, c'est moi.

Roger. — Madame votre mère...

Claire. — Ne m'accompagne pas, ni mon institutrice, ni la femme de chambre, ni personne. Je suis venue toute seule. Je suis venue. Voilà. Je ne vous épouserai jamais.

Roger. — Hein ?... Mais pourquoi ? pourquoi ?

Claire. — Parce que je vous aime. Je n'ai pas l'âge du mariage, et vous n'êtes pas un mari.

Roger. — Qu'est-ce que vous me chantez ?

Claire. — Ah ça, vous ne comprenez donc rien, vous non plus ? Si je devais me marier, ce n'est pas vous que j'épouserais. Mais il ne veut pas de moi, il vient de me traiter comme une gosse, et il a raison ! Alors voilà.

Roger (*ahuri*). — Voilà quoi ?

Claire. — Je suis venue. Je vous aime. Je n'ai pas l'âge du mariage, j'ai l'âge de l'amour... des caprices... des expériences...

Roger. — Oh !!...

Claire. — C'est vous que j'aime, pour le moment. Alors voilà, je suis venue.

Roger (*très digne*). — Je ne peux pas croire que vous mesuriez la portée de vos paroles. Je n'ai peut-être pas l'étoffe d'un mari, mais je suis un honnête homme. Ma mère est là, elle va vous reconduire chez vos parents. (*Il sort et va chercher cette respectable dame.*)

Claire (*en larmes*). — Il ne me comprend pas ! Personne, personne ne me comprend !





IV

L'école du soldat.

ANDRÉ DE LA MINOTIÈRE DE PONT-SUZETTE, *bleu.*
BOUTELOUP, *ancien.*

Province. Petite ville, où le Nme cuirassiers tient garnison.

Dimanche. Au corps de garde. Pour la première fois, les bleus sont autorisés à sortir en ville. La plupart s'en vont comme un pensionnat, par vingt ou trente, sous la conduite d'un gradé. Ceux qui n'ont pas trop mauvaise tenue sortent individuellement, mais accompagnés d'un ancien. Et tour à tour ils se présentent au sous-officier de garde, qui les inspecte du haut en bas avec un prodigieux mépris et, découragé, les laisse aller, tous, tous!

ANDRÉ DE LA MINOTIÈRE DE PONT-SUZETTE et BOUTELOUP, son ancien, après avoir attendu patiemment leur tour un bon quart d'heure, font trois pas en avant, prennent une attitude militaire, saluent et disent, simultanément :

— Permission de sortir, mar'chal-logis?

André de la Minotière de Pont-Suzette est très grand, et mince à proportion. Le tour de ses épaules égale celui de sa taille. Sa tunique flotte. Sa culotte, qu'il n'a pas encore osé faire rétrécir, ressemble a une culotte de cycliste. Il a une très jolie figure, seulement un peu trop longue et trop étroite, le nez fin et busqué, de grands yeux clairs; et sous le casque à grands cheveux, agrémenté de son plumet rouge, il a l'air d'une vierge de primitif qui se serait déguisée en Bradamante.

Bouteloup est un paysan épais au point de sembler court, quoiqu'il soit aussi très grand. Il a les épaules en porte-manteau, la tête carrée, et deux petits yeux très vifs, très intelligents dans une figure stupide. La grande tenue de cuirassier est un peu trop romantique pour cette physionomie.

Le Maréchal des logis de garde (*avec résignation*). — Allez.

Ils saluent et franchissent la grille.

Bouteloup. — Tout de même qu'on respire. C'est bon.

André. — Je comprends! (*Inquiet, parce que Bouteloup le regarde drôlement.*) Est-ce que j'ai quelque chose sur moi qui n'est pas à l'ordonnance?

Bouteloup (*ironique*). — Ça, non. Jusqu'à tes bottes. Essaie pas de me faire accroire que c'est des fines, que t'aurais payées de tes deniers.

André. — Alors qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça?

Bouteloup. — J'suis ébahi. T'as une tunique qu'est aisée autour de toi, et remuante, comme l'étendard quand le vent souffle; une culotte qui fait

des ronds comme moi dans un puits quand j'y crache; ton casque est seulement pas nickelé, et il te danse sur le sommet comme si qu'il aurait un coup de trop ; tu tiens ton sabre, comme si que tu penserais épousseter avec ; bref, t'es foutu comme l'as de pique ; et avec ça tu as un air, je ne saurais dire, mais bref, on voit tout de suite que tu n'es pas un croquant.

André (*flatté*). — Ah?

Bouteloup. — Vu cette ribambelle de noms que tu portes tous à la fois, je présume que tu as de l'éducation?

André (*modeste*). — Oui.

Bouteloup. — Tu pouvais tomber plus mal comme ancien, mais je pouvais tomber plus mal comme bleu. Tu me fais honneur... Attention!

André (*terrifié*). — Quoi?

Bouteloup. — Rien, c'est le *Licol*. Vois un peu à saluer correctement, quoiqu'il s'en foute. (*Ils croisent le lieutenant-colonel. Saluts.*) Bien. Désormais, je suis tranquille : y aura pas de pet. T'en a salué un, t'en salueras cent un. Seulement, que je te dise, faut pas lever le coude si haut ni leur z-y montrer ainsi l'intérieur de ta paume, parce que c'est une honte de saluer comme un fantassin quand on a l'honneur d'être un cuirassier. Nom de Dieu ! j'aimerais

mieux attraper quatre jours de boîte que de saluer comme un fantassin... Attention !

André. — Quoi encore ?

Bouteloup. — C'est l'*Adjupète*, avec sa femme et ses gosses. Celui-là, il ne s'en fout point. Salue réglementaire. (*Ils croisent l'adjudant, la femme de l'adjudant et ses gosses. Saluts.*) Bien... J'te dis ça, tu comprends, mon bleu, c'est pas pour te commander. J'commande rien ici. Seulement j't'ai en consigne s'pas ? Alors je suis responsable de ta bonne et mauvaise tenue. Une supposition que tu fasses le Jacques : qui c'est-y qui sera foutu dedans ? Qui c'est-y ? C'est Bouteloup.

André. — Je serais désolé... je ferai tout mon possible...

Bouteloup. — Des fois que tu te soûlerais, qui c'est-y qui coucherait au trou ? C'est Bouteloup.

André. — Pour ça, tu n'as rien à craindre.

Bouteloup. — J'crains point. Je l'dis pour que tu n'te croies pas obligé de dire : « J'suis avec Bouteloup, alors j'vas lui payer des litres et des litres. » Non. Des litres et des litres, ça serait trop, mais un verre, ça n'serait pas d'refus.

André. — Volontiers.

Bouteloup. — Et comme ça se trouve ! Juste nous passons devant l'*Exactitude* !... On entre ?

André. — Si tu veux.

BOUTELOUP. — Rien qu'un verre!... C'est plutôt histoire de causer. Parce que, mon bleu, y faut s'entendre. S'agit pas d' perd' son après-midi. Où qu'on ira?... J'commande, hein ?

ANDRÉ. — Mais oui!

BOUTELOUP (*au garçon*). — Du blanc. Cacheté! (*Le garçon apporte un litre de vin blanc cacheté, qu'il débouche. Bouteloup emplit les verres et trinque discrètement.*) J'te répète : où qu'on ira?

ANDRÉ. — Dame! moi je ne peux pas savoir.

BOUTELOUP. — C'est pas les buts qui manquent. On n'est pas à Paris...

ANDRÉ (*mélancolique*). — Non.

BOUTELOUP. — Mais il y a des buts. D'abord, la gare.

ANDRÉ (*surpris*). — La gare?

BOUTELOUP. — Oh! c'est pas loin. On peut aller à pied, c't en face. Une jolie gare, et conséquente. Y a des huit, des dix trains par jour. Des fois qu'y vient du monde, des fois qu'il arrive personne. On se ballade devant la porte ou à l'intérieur. On se figure qu'on espère un ami. Seulement, faut veiller à la tenue, parce que le sous-off de planton aujourd'hui je le connais, il est vache!

ANDRÉ. — Ah?

BOUTELOUP. — Y a aussi l'train qui passe et qui n's'arrête pas. Le rapide, qu'on l'appelle. Pour celui-

là, le mieux est d'se t'nir su la passerelle là-bas là-haut. Il vous file entre les jambes, ça donne envie d'se fout' dessous, c'est rigolo. Mais il a déjà passé avant la soupe et y n'repassera plus que ce soir après l'extinction des feux.

André. — Alors il faut y renoncer.

Bouteloup. — Oui, c'est dommage... Y a aussi le musée.

André. — Ah! il y a un musée?

Bouteloup. — Gallo-romain. C'est divertissant. Mais le dimanche, je n't'engage pas, vu la foule : un populo! On n'sait plus c'qu'on voit. Et on entend des réflexions! Tu rigolerais.

André. — J'ai le temps de visiter le musée.

Bouteloup. — Deux ans jour pour jour.

André. — Eh bien! voyons, alors?

Bouteloup. — Dame! alors j'sais pus guère, moi... N'y a plus qu'la rue. Toujours devant soi. Ou la campagne. Si on va jusqu'au bout de la grand'rue, on trouve la campagne: des champs... Un peu plus loin, c'est le petit bois; et derrière le le petit bois (parce qu'il est en l'air), tout d'un coup v'là l'chemin qui dévale et qui fout l'camp, mon bleu, c'est rigolo!

André (*vague*). — Oui...

Bouteloup (*après un temps*). — P'têt' bien qu' ça n't'amuse pas d'aller comme ça avec ton ancien?...

J'ai pas d'conversation... Des fois qu'tu aimerais mieux t'promener tout seul ? Faudrait pas te gêner pour le dire. Maintenant qu'on a passé la grille du quartier... ni vu ni connu, fous l'camp. Moi, j'attendrais ici, et tu viendrais m'reprendre pour rentrer...

ANDRÉ (*cordial*). — Non, ça serait du propre si je te plaquais comme ça !... Mais, c'est peut-être bien toi qui aimerais mieux que je te débarrasse de ma compagnie ?

BOUTELOUP. — Eh bien! Eh bien! en voilà des idées! Qu'est-ce que j'foutrais tout seul, bon Dieu? C'que j'en disais, c'était pour toi. Moi, c'est mon plaisir d'aller avec toi, parce que... t'es pas un croquant... T'as d'belles manières... Enfin, j'sais pas dire, mais... j't'aime bien.

ANDRÉ. — Je t'aime bien aussi. Tu es un brave type. L'autre nuit... la nuit de mon arrivée... tu n'as pas fait semblant de m'entendre quand j'ai pleuré dans mon traversin.

BOUTELOUP. — C'est de règle. J'ai pleuré aussi l'année dernière. Je n'pleurerai pas l'année prochaine.

ANDRÉ. — D'ailleurs... je n'ai pas l'habitude de sortir seul.

BOUTELOUP (*étonné*). — Comment ça?

ANDRÉ. — Tu ne croirais pas... Même le jour où j'ai signé mon engagement par devancement d'appel... mon précepteur m'a conduit à la mairie.

BOUTELOUP. — Oh!

ANDRÉ. — Et le jour que je suis parti! Ce n'est pas seulement jusqu'à la gare qu'il m'a mené par la main : c'est jusqu'ici!

BOUTELOUP. — Vrai!... Dis-donc, mon bleu c'était-y un curé?

ANDRÉ. — Plutôt.

BOUTELOUP. — C'est rigolo... Je l'remplace.

ANDRÉ. — Juste.

BOUTELOUP. — Hier, c'était un curé, et aujourd'hui c'est Bouteloup! Ah! nom de Dieu! (*Ils rient tous les deux de bon cœur. Bouteloup remplit les verres. Ils trinquent.*) Tu sais, mon bleu, moi, faut m'apprendre, parce que je ne suis pas bien fort pour faire ce métier-là de pré... comment qu'tu dis?

ANDRÉ. — Précepteur.

BOUTELOUP. — Oui... Alors, dis-moi où qu'y te menait ton curé, pour que j'me conforme.

ANDRÉ (*souriant*). — Ah! non!

BOUTELOUP. — Eh?

ANDRÉ. — Ça ne serait vraiment pas la peine que tu ne sois pas un curé si c'était pour faire comme lui.

BOUTELOUP (*se frappant sur les cuisses*). — Ah! qu' t'es donc rigolo!

ANDRÉ (*enjôleur*). — Dis, mon Bouteloup, tu veux que ce soit moi, ton bleu, qui décide où on ira?

BOUTELOUP. — A ta fantaisie.

André. — Alors, prête l'oreille... Mais tu te foutras de moi...

Bouteloup (*avec indignation*). — Penses-tu ?

André. — Je vais tout te dire.

Bouteloup. — C'est ça, dis-lui tout.

André. — A qui ?

Bouteloup. — A ton ancien, à moi Bouteloup.

André. — Ah ! bon... Voilà... L'autre soir... quand je me suis amené ici... j'avais du chagrin, c'est naturel.

Bouteloup. — Tu parles !

André. — Mais j'avais du chagrin, sans en avoir... Au fond... après le premier petit moment... je n'étais pas fâché... Parce que... le service... c'est bien la privation de la liberté, si on veut... mais c'est aussi la liberté pour ceux qui n'en avaient pas.

Bouteloup. — C' que tu t'esprimes bien !

André. — Et tu penses, quand on a toujours un curé dans l'dos...

Bouteloup. — Ah ! là là ! Ah ! néant ! Néant !

André. — Il me conduisait où il voulait, ce prêtre. Et moi je ne pouvais pas le conduire où j'aurais voulu.

Bouteloup (*se tordant de rire*). — Ah ! Ah !... Ah ! Ah !... Vrai, c'est un plaisir de t'écouter, parce que... t'as un'façon à toi d'dire les choses... J'te

comprends d'emblée, et y m'semble que j'te comprends point.

ANDRÉ. — Alors... moi... depuis des semaines... j'ai mon idée...

BOUTELOUP. — Ah ?

ANDRÉ. — Je me suis juré que, dès mon arrivée au régiment... la première fois que je sortirais en ville... j'irais... j'irais... (*Il se trouble, il rougit et, très vite :*) j'irais faire ce que je n'ai pas encore fait et voir ce que je n'ai jamais vu.

BOUTELOUP. — Ça, mon bleu, j'saisis plus. Faut mettre de la clarté.

ANDRÉ. — Je veux dire...

BOUTELOUP (*subitement illuminé*. — Tu veux pas dire que tu n'as jamais fait ça et qu'tu n'en as jamais vu?

ANDRÉ (*baissant les yeux*). — Si, précisément.

BOUTELOUP. — Ah! qu'c'est rigolo!... Quel âge que t'as?

ANDRÉ. — Dix-huit et demi.

BOUTELOUP. — Moi, vingt-trois passés!... Et tu l'as jamais fait? Et tu n'en as jamais vu?

ANDRÉ. — Jamais.

BOUTELOUP. — C'est rigolo.

ANDRÉ. — Tu vois bien, tu te fous de moi.

BOUTELOUP. — Non!... Écoute, t'as des excuses: l'curé... Oh! non, j'me fous pas d'toi... Au contraire...

Ça me rend tout drôle... T'es un vrai bleu... (*Un silence.*)

ANDRÉ (*timidement*). — Et toi? T'en as eu, toi?... (*Plus bas*) des femmes?...

BOUTELOUP. — Hou-ou-ou-ou!...

ANDRÉ. — Plusieurs?

BOUTELOUP (*avec importance*). — Deusse!

ANDRÉ (*avec quelque désappointement*). — Ah!...

BOUTELOUP (*froissé*). — De quoi? De quoi? J'dis pas qu'c'est énorme, mais c'est plus que rien.

ANDRÉ (*confus*). — En effet. (*Après un temps.*) Et... tes deux femmes... tu les as eues... chacune... plusieurs fois?

BOUTELOUP. — Ça dépend.

ANDRÉ. — Comment?

BOUTELOUP. — Y en a une, la première, qu'était de chez nous. Je l'ai juste connue la veille du jour que le contingent a été incorporé. Ell' m'faisait droguer d'puis des temps. Quand elle m'a vu sur mon départ, ça lui a fait l'cœur gros, et... suffit... Mais un jour n'est qu'un jour, s'pas?... Et d'puis, quand j'ai été au pays en permission, ça n's'est pas r'trouvé.

ANDRÉ. — Et ton autre femme? Elle est d'ici?

BOUTELOUP. — Oui-da.

ANDRÉ. — Alors...

BOUTELOUP. — Quand ça s'trouve.

ANDRÉ. — Elle est... bien?

BOUTELOUP. — C'est mon goût.

ANDRÉ. — N'a pas une amie?

BOUTELOUP (*avec un gros rire*). — C'est pas ça qui manque. (*Ils se regardent. André sourit malicieusement, fait un signe au garçon, paie, en laissant un fort pourboire, et se lève.*) — (*A la porte*) : C'est pas à côté, tu sais, mon bleu. C'est au bout, à l'autre bout.

ANDRÉ. — Oh ! bien, il n'est pas si loin, l'autre bout de la ville ! Cinq minutes !

BOUTELOUP. — Sûr, c'est pas des distances comme à Paris... On pourrait même prendre par le tour.

ANDRÉ. — Si tu veux.

BOUTELOUP. — Parce que le tour, c'est la campagne. Elle n'est point trop verte à c't'époque ici, mais c'est toujours la campagne : des champs.

ANDRÉ. — Oui.

BOUTELOUP. — Et puis y a l'cimetière, avec des fleurs et des perles toute l'année... Parce que, j'vais t'dire, faut longer l'mur du cimetière : c'est dans une rue en face.

ANDRÉ. — Allons... (*Et ils vont, lentement, sans rien se dire, par les rues. Ils traversent un faubourg, où les maisons ouvrières sont toutes pareilles : chacune a son petit jardin, avec un seul arbre, où sèchent de pauvres linges. Bouteloup regarde son compagnon à la dérobée. Il semble ému, gêné, il sourit.*) Pourquoi ris-tu ?

BOUTELOUP. — De rien, mon bleu.

ANDRÉ. — Mais si !

Bouteloup. — C'est que j'pense... Vrai de vrai!... Tu n'l'as jamais fait! Tu n'en as point vu!

André. — Oui, oui, tu te fous de moi.

Bouteloup. — Non, que j'te dis! Mais l'idée, ça me rend tout drôle... Et ton curé? Qu'est-ce qu'il dirait, ton curé, si y voyait où qu'nous allons et où que j'te conduis?

Et voici le cimetière, la rue... Au tournant, Bouteloup hésite. Justement, une femme est là, — elle peut-être? — une grosse femme en jupon blanc, en camisole blanche... Bouteloup la regarde avec effarement, comme s'il n'en avait jamais vu de pareille. Puis il regarde son bleu, si distingué! Il n'en a jamais vu de pareil non plus...

André. — Viens donc!

Bouteloup (*brusquement.*) — C'est pas ça, faut rentrer.

André. — Quoi?

Bouteloup. — Faut rentrer que j'te dis!... C'est tantôt deux heures... l'abreuvoir du dimanche et la soupe du soir... Si je rentre passé la soupe, qui c'est-y qui m'nourrira? Hein? J'ai pas des mille et des cent pour m'offrir la cantine. Faut rentrer... Et puis, de quoi? C'est moi qui commande. J'suis ton ancien, t'es mon bleu. Faut rentrer. T'as pas cru qu' Bouteloup y ferait une chose comme ça, hein? tu l'as pas cru? Faut rentrer.





V

La provinciale

PIERRE HÉLOUIN, 45 ans, le romancier et auteur dramatique bien connu.

JEANNE CANTEL, 21 ans, jeune fille de province.

FÉLIX, valet de chambre, très correct.

Chez PIERRE HÉLOUIN (petit hôtel). Son cabinet de travail. Tout autour, bibliothèques de citronnier. Au milieu, le bureau de Colbert (copie).

HÉLOUIN écrit. Il est assis dans un fauteuil copié sur l'un des trônes de Napoléon.

Un coup de timbre.

HÉLOUIN se dresse. Il court à la porte qu'il entr'ouvre, et il crie au valet de chambre qui fait le ménage à l'étage au-dessous :

— Je n'y suis absolument pour personne ! Je suis en voyage.

Il se replace sur le trône de Napoléon et tente de renouer le fil.

— (*Après un instant, avec rage :*) Coupé ! Là ! Ça y est, je suis coupé.

Félix heurte légèrement à la porte et entre aussitôt sans attendre la réponse. Il sourit mystérieusement. Il tient à la main un plateau sur lequel est posée une carte de visite.

Hélouin (*furieux*). — Qu'est-ce que c'est ?

Félix. — Cette demoiselle m'a donné sa parole que Monsieur l'attendait.

Hélouin. — Je vous ai dit que je n'y suis pour personne !

Félix. — Justement. J'ai cru que Monsieur n'y était pour personne, parce que Monsieur attendait cette personne.

Hélouin. — Vous mourrez jeune. (*Il prend la carte.*) Jeanne Cantel... Qu'est-ce que c'est que ça, Jeanne Cantel ?... Une vieille raseuse...

Félix. — Pas vieille.

Hélouin. — Qu'est-ce qu'elle veut ? Un engagement ? Je parie que c'est une figurante du Moulin-Rouge qui veut jouer un rôle de pièce au Vaudeville ou aux Variétés !

Félix. — Je ne crois pas que ce soit une artiste dramatique.

Hélouin. — Est-elle bien ?

Félix. — Selon moi.

Hélouin. — Alors dites-lui que je consens à la recevoir, mais que je n'ai pas plus de cinq minutes à lui sacrifier.

Félix. — Elle a un petit sac.

Hélouin (*avec violence*). — Qu'elle me fasse le plaisir de laisser son petit sac dans l'antichambre! Je ne veux pas ici de petit sac, ni d'ombrelle ou de parapluie, rien de rien!... Par exemple, qu'elle ne s'avise pas de retirer son chapeau, hein?

Félix disparaît. Puis la porte se rouvre, et Jeanne Cantel apparaît tailleur bien coupé, grand paillasson). Elle demeure sur le seuil, souriante, à peine embarrassée. Hélouin s'est levé, car il est très poli; mais il est resté debout devant son trône. Il fait une légère inclination.

Hélouin. — Mademoiselle... (*Il lui indique, de la main, un fauteuil inhabitable placé de l'autre côté de son bureau.*)

Jeanne (*sans bouger*). — C'est moi.

Hélouin. — On vient de me montrer votre carte... (*Avec hésitation.*) Mademoiselle? (*Elle ne proteste pas, il reprend :*) Mademoiselle Jeanne Cantel... Je suis charmé, mais... je n'avais pas l'honneur...

Jeanne. — Comment? Vous ne m'attendiez pas? Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

Hélouin. — Non... Ou bien je ne l'ai pas lue, je ne me souviens pas... Je l'ai peut-être classée parmi les demandes de cartes postales... Excusez-moi, Mademoiselle, j'en reçois tant! Avec la meilleure volonté du monde, je ne peux guère y répondre qu'au bout de deux ou trois mois.

Jeanne (*agitée*). — Oh!...

HÉLOUIN. — Ce n'était pas pour un autographe?

JEANNE. — Mais non!

HÉLOUIN. — Ce n'est pas non plus pour un secours, il me suffit de vous regarder...

JEANNE. — Oh!... Monsieur...

HÉLOUIN. — Bravo! J'aurais eu le chagrin de vous refuser. Je me suis fait une règle de ne jamais me laisser taper par personne... Mais ça vous est bien égal, puisque ce n'est pas d'un secours qu'il s'agit...

JEANNE. — Oh!... Adieu, Monsieur!...

HÉLOUIN. — Comment?

JEANNE. — Mais, si vous n'avez pas reçu ma lettre... la démarche que je fais... déjà bien scabreuse, je m'en aperçois, hélas! trop tard... devient... ridicule! grotesque! Laissez-moi partir!

HÉLOUIN. — Je ne peux pas vous en empêcher... Cependant permettez-moi de vous faire observer que vous avez forcé ma porte... vous m'avez dérangé...

JEANNE. — Pardon...

HÉLOUIN. — Vous m'avez coupé au milieu d'une réplique... je l'avais sur le bout de la plume et je ne la retrouverai certainement pas. C'est peut-être toute une scène à recommencer. C'est au moins une journée perdue : vous me devez une compensation... Vous êtes très jolie, mon domestique a du goût... Voyons, restez...

JEANNE. — Mais, Monsieur, je vous assure que vous vous méprenez !...

HÉLOUIN. — C'est votre faute... Si vous me disiez pourquoi vous êtes venue, je ne me méprendrais pas... Asseyez-vous... Non, pas sur ce fauteuil, vous n'y tiendriez pas cinq minutes. Ce serait exactement la même chose que si je vous flanquais à la porte... Asseyez-vous sur ce canapé.

JEANNE. — Oh ! !...

HÉLOUIN. — Mais n'ayez donc pas peur ! Je ne m'y asseoirai pas... du moins pas tout de suite. (*Elle s'asseoit.*) Là !... Alors ?...

JEANNE. — Mais, Monsieur, je ne sais pas par où commencer !

HÉLOUIN. — Récitez-moi votre lettre, puisque je ne l'ai pas lue.

JEANNE. — Il y a des choses que l'on peut écrire, mais qu'on n'oserait jamais dire de vive voix !

HÉLOUIN. — Alors c'est différent : je devine, ne dites rien.

JEANNE. — Mais non, Monsieur ! Je suis une jeune fille !

HÉLOUIN. — J'en suis persuadé.

JEANNE. — Je vous le jure !

HÉLOUIN. — Puisque je vous dis que j'en suis persuadé ! Vous n'avez pas besoin de jurer. Si je vous

avais répondu : « Je n'en crois rien »... Voyons, voyons... préférez-vous que je vous interroge?

JEANNE. — Oui, ce sera plus facile.

HÉLOUIN. — Vous vous appelez Jeanne Cantel et vous êtes donc une jeune fille... De Paris ?

JEANNE. — Non ! C'est ce que je vous expliquais dans ma lettre.

HÉLOUIN. — Vous m'expliquiez peut-être ce que c'est qu'une jeune fille de province ? Parbleu ! je ne serais pas fâché de l'apprendre. Vous voyez, c'est vous qui allez me rendre service.

JEANNE. — Toutes les jeunes filles de province ne sont pas pareilles... Il n'y a pas... un seul type... Il n'y a pas *la* jeune fille de province...

HÉLOUIN. — Je n'y tiens pas, je n'ai jamais cru à *la* jeune fille de province...

JEANNE. — Mais si, mais si, vous y croyez : vous ne seriez pas Parisien !... Vous croyez à *la* jeune fille de province, comme vous croyez à l'Anglais de vaudeville, à l'Américain qui est toujours milliardaire et au Portugais qui est toujours gai ! C'est aussi bête.

HÉLOUIN. — Merci... D'ailleurs, vous avez raison. Je croyais à *la* jeune fille de province. Et savez-vous quel était, selon moi, le trait le plus essentiel de son caractère ? Je me la figurais « provinciale ». Je n'y entendais rien, puisque vous êtes de province

et que vous n'êtes pas provinciale pour deux sous.

Jeanne. — Merci... Car c'est un compliment ? Vous ne savez pas précisément ce que « provinciale » veut dire, mais le sens vague que vous attribuez à cette épithète ne peut être qu'injurieux.

Hélouin. — Voulez-vous me faire la grâce de m'enseigner... C'est convenu, je ne croirai plus que toutes les jeunes filles de province sont taillées sur le même patron... Mais elles doivent avoir... en commun... certains traits... distinctifs ?

Jeanne. — Oui.

Hélouin. — Voulez-vous me faire la grâce de m'en indiquer un... un seul ? Choisissez bien.

Jeanne. — Sans la moindre hésitation. Notre caractère le plus distinctif est l'originalité.

Hélouin (*sceptique*). — Bah ?

Jeanne. — Ça vous étonne, parce que vous préjugiez le contraire.

Hélouin. — Non.

Jeanne. — Si. Une provinciale, pour vous, c'est un être effacé, fruste... étroit... abêti par les curiosités mesquines et par la peur d'un espionnage incessant... un pauvre être... à qui les traditions les superstitions, les convenances... la bégueulerie.. interdisent tout effort de pensée... toute lecture. toute culture.

Hélouin. — Vous croyez que je préjugeais... ça ?

Jeanne. — J'en suis certaine.

Hélouin. — Alors, mettons.

Jeanne. — Vous démêlez assez bien les influences que nous subissons ; mais, ce que vous ne soupçonnez pas, c'est notre façon de subir... ou de réagir ! Quand on est surveillé à toute heure du jour et de nuit, on peut devenir hypocrite, dissimulé : on peut aussi... se réserver... se renfermer... vivre pour soi seul et secrètement... Vivre ainsi, n'est-ce pas, par définition... vivre libre ? Celles d'entre nous qui valent quelque chose, atteignent à cette liberté supérieure... philosophique... à cette liberté... paradoxale, puisqu'elle feint l'esclavage et qu'elle naît de la tyrannie.

Hélouin. — Pas mal, pas mal.

Jeanne. — Nous avons souffert d'être espionnées : dès que nous n'en souffrons plus, croyez-vous que nous perdions encore notre temps à espionner autrui ? Nous sommes au-dessus de ces choses-là... bien davantage, permettez-moi de vous le dire, que vos Parisiennes.

Hélouin. — Aussi a-t-on baptisé Paris : la plus grande des villes de province.

Jeanne. — Il est inconvenant de lire, de s'instruire, de penser ? Nous le faisons sans le dire, c'est assez pour les convenances. Nous possédons un bien inestimable, que vous autres vous nous envierez tou-

jours : nous avons le loisir. A Paris, qu'est-ce que c'est qu'une journée, à Paris?

Hélouin. — Quelques instants.

Jeanne. — En province, c'est bien une journée.

Hélouin. — Presque deux.

Jeanne. — Quand on est de loisir et libre, sans contrôle, élève de soi-même, pour ne pas devenir original, il faudrait le faire exprès ! Chacun vient au monde avec sa petite originalité, qu'il ne s'agirait que de dégager, mais tout la dérobe, l'opprime, et l'éducation l'étouffe. Ah ! si l'on était seul au monde !... Nous autres, nous sommes originales parce que nous sommes des solitaires... Oh ! nous avons aussi les défauts des solitaires : parfois nous poussons notre originalité jusqu'à l'excentricité, comme disent les Anglais. Mais enfin nous sommes nous-mêmes, et cela vaut mieux que de n'être rien du tout... C'est bien votre avis?

Hélouin. — J'allais le dire. Vous m'inspirez le plus vif désir d'étudier les mœurs provinciales que je vois que j'ignorais. Je les connaissais bien un peu par *Mme Bovary*, mais vous avez dépassé cette dame. Et encore, *Mme Bovary*... je ne l'ai pas relue depuis des années. Je ne lis presque plus, c'est effrayant ! Vous avez raison, nous manquons de loisir. Et nous perdons un temps !...

Jeanne (*se levant*). — Adieu, Monsieur.

HÉLOUIN. — Comment, vous vous en allez? Vous avez fait le voyage de Paris pour venir me raconter que les jeunes filles de province sont originales, et puis maintenant vous vous en allez ! Ce n'est pas possible ! Vous aviez autre chose à me dire que ça ! Dites-le.

JEANNE (*riant*). — Si vous voulez... Je ne suis plus intimidée du tout... Ça va vous paraître fou... Tant pis !... Au fait, peut-être pas... Vous avez bien lu aussi *Modeste Mignon ?*

HÉLOUIN. — Oui, autrefois... Oh ! c'est loin, loin !..

JEANNE. — Cette jeune personne qui aime, par correspondance, un poète illustre...

HÉLOUIN (*effaré*). — Vous ne voulez pas me proposer d'entrenir une correspondance amoureuse avec vous ? Je suis incapable d'écrire une lettre de plus de quatre lignes !

JEANNE. — Non, ce n'est pas ça... Écoutez-moi un peu... sans rire !... La jeune fille que je viens de vous crayonner... enfin, moi... car... c'était mon portrait.

HÉLOUIN. — Eh bien, je m'en étais douté !

JEANNE. — La jeune fille en question n'est pas seulement une... intellectuelle (pardon) !... Elle a aussi beaucoup de solidité, de sens pratique... Elle se rend justice et n'ignore pas qu'elle serait une... associée... de premier ordre... Je vous ai dit qu'elle

a le loisir de penser... Une des choses à quoi elle pense le plus, naturellement, c'est au mariage. A quoi rêvent les jeunes filles, sinon à cesser de l'être?

HÉLOUIN. — Très joli.

JEANNE. — Vous devinez que j'ai une façon... grave, honnête et... positive de considérer le mariage... Quand je me marierai, ce sera tout de bon et pour la vie. Je n'épouserai donc qu'un homme pour qui je sois faite, comme je sentirai qu'il est fait pour moi.

HÉLOUIN. — Ah!... A votre idée, vous et moi, nous sommes...

JEANNE. — Faits l'un pour l'autre, oui... C'est ce que je vous démontrais dans ma lettre, que vous avez prise pour une demande d'autographe après n'en avoir lu sans doute que les deux premières lignes. Je vous communiquais les résultats d'une étude approfondie que j'ai faite de vous.

HÉLOUIN — De moi?

JEANNE. — Ah! dame, en province, nous n'avons pas beaucoup de ressources. La liste des maris possibles n'est pas interminable, le choix est médiocre. Nous sommes obligées de chercher plus loin.

HÉLOUIN. — Ah! oui, vous avez du temps à perdre!

JEANNE. — Vous pensez bien que je n'ai pas demandé de renseignements à une agence : j'ai mené mon enquête moi-même.

HÉLOUIN. — Tant mieux !

JEANNE. — Vous me plaisiez déjà physiquement. Vos photographies traînent partout. Elles accusent depuis deux ans un vieillissement un peu rapide. Vous qui étiez si extraordinaire !...

HÉLOUIN. — Tircis, il faut songer à faire la retraite.

JEANNE. — Justement... Outre vos photographies, il y a le cinématographe et le phonographe.

HÉLOUIN. — Comment ?

JEANNE. — Vous avez prononcé l'année dernière, pour l'inauguration d'une statue, un très beau discours... un peu trop éloquent, avec trop de gestes...

HÉLOUIN. — Qu'est-ce que vous en savez ?

JEANNE. — Je l'ai entendu et, si je puis dire, je l'ai vu quatorze fois.

HÉLOUIN. — Oh ! là là !

JEANNE. — Enfin, j'ai lu et médité vos livres. Je ne peux pas vous dire en cinq minutes tout ce qu'ils m'ont révélé de vous. Je m'en tiendrai à un seul point. Vous savez que les hommes aiment toujours la même femme sous des noms différents. Rien n'est plus facile que d'imaginer leur idéal, notamment

l'idéal d'un homme de lettres : on n'a qu'à lire entre les lignes. J'ai constaté de cette manière, entre votre idéal et moi, une si prodigieuse ressemblance que je n'ai pu me défendre de vous écrire : « Vous m'attendiez : je viens. Si vous êtes disposé à m'accueillir, ne prenez pas la peine de répondre. » Vous n'avez pas répondu !... Oh ! par politesse ne regrettez rien... D'ailleurs, vous n'avez rien à craindre : je vais repartir.

HÉLOUIN. — Avec votre petit sac ?

JEANNE. — Oui. Ne regrettez pas non plus. Cette fois ce serait poli, mais pas sincère.

HÉLOUIN. — Vous partez ? Sérieusement ?

JEANNE. — Très sérieusement ; et je m'excuse de vous avoir fait perdre cette journée.

HÉLOUIN. — Vous ne pouvez pourtant pas partir comme ça !

JEANNE. — Pourquoi ?

HÉLOUIN. — Je ne sais pas, moi... mais ça me paraît... ça me paraît... pas possible.

JEANNE. — Vous voyez, vous n'avez aucune raison valable à me donner... Ne me retenez pas... et ne me reconduisez pas...

HELOUIN. — Alors... au revoir ?

JEANNE. — Mais non !... Adieu.

HÉLOUIN. — Comme vous voudrez. (*Elle sort. Il entend battre la porte. Il sonne. Entre le valet de chambre.*)

Félix !... Si jamais cette dame revient... C'est peu probable, mais, si elle revient et si vous ne lui dites pas que je suis en voyage, eh bien, je vous f... rai à la porte, vous entendez ? je vous f...rai à la porte !

FÉLIX, *calme.* — Oui, Monsieur... Je me doutais bien que c'était une folle.





VI

Le petit roi.

Le roi, 18 ans.
Son aide de camp, la cinquantaine.
Gabrielle de Rolleboise, la trentaine.
Louise, vingt ans de plus.

Chez Gabrielle de Rolleboise. Hôtel particulier. Le boudoir qui communique à la chambre de parade. Rideaux vert-gris damassé de blanc. Beaux meubles, un peu disparates (cadeaux) : on se croirait dans le magasin d'exposition des saisies-warrants. Des photographies, comme chez un photographe; des fleurs, comme chez un fleuriste; et des gravures anciennes en couleur, comme aux *Trois-Quartiers*. Le téléphone sur un rognon à côté de la principale bergère.

Gabrielle téléphone, debout, respectueusement.

Louise Prudent, sa vieille amie, dont le couvert est mis tous les jours et qui a une chambre sous les toits, se prélasse dans la bergère et fume une cigarette à bout doré.

GABRIELLE (*raccrochant le récepteur*). — Il vient! Il est en route! Tu vas me faire le plaisir de remonter chez toi.

LOUISE. — Rien ne presse. Au coup de sonnette. (*Gabrielle, affairée, bouscule les sièges, les bibelots.*) Tu en fais des histoires! On dirait que c'est la première fois que tu reçois un homme!

GABRIELLE. — Ce n'est pas même la première fois que je reçois un souverain. Mais celui-ci n'est pas comme les autres.

LOUISE. — Espérons que si.

GABRIELLE. — Je veux dire qu'il n'a pas roulé. Il a dix-huit ans, et Monsieur l'Ambassadeur vient de me faire connaître qu'il est... comment dirai-je?... il est... tout neuf!

LOUISE. — Tu sais, ça n'en est pas plus drôle.

GABRIELLE. — Ça n'en serait pas plus drôle, s'il s'agissait d'un monsieur quelconque, d'un particulier comme toi et moi. J'aurais même l'honneur de lui dire : « Mon cher, vous vous trompez d'adresse. Je n'ai pas pour habitude d'essuyer les plâtres, — si j'ose m'exprimer ainsi. » Mais un roi, penses-tu? Un roi!

LOUISE. — Eh bien, quoi?

GABRIELLE. — Oh! toi, tu ne sens rien. Mais je suis bouleversée! J'entre dans l'histoire. Je serai son premier souvenir, le terme de ses futures comparaisons.

Je vais peut-être décider de tout son avenir amoureux. Quelle responsabilité! Sa mère, qui le tient au doigt et à l'œil depuis sa naissance, n'a jamais voulu consentir que la chose ait lieu chez lui, dans son royaume. Elle s'est même fait tirer l'oreille (Monsieur l'Ambassadeur vient de me le confirmer) pour autoriser l'addition de cet article, un jour ou l'autre indispensable, au programme du voyage à Paris. Je ne puis me défendre de songer à cette mère inquiète. Je la respecte. Elle est fichue de me mépriser : mets-toi un peu à sa place! Il me semble que je vais faire quelque chose de mal. Mais il me semble aussi que je vais faire quelque chose de bien, d'utile, et je suis si contente que j'ai envie de pleurer.

Louise. — Tout ça veut dire que Sa Majesté ne s'embêtera pas. Toi non plus.

Gabrielle (*rêveuse*). — En effet... je crois... (*Un temps.*) Tu sais que je viens d'obtenir ce que je voulais?

Louise. — Ah!... Qu'est-ce que tu voulais?

Gabrielle. — Le roi devait me visiter incognito, affublé de je ne sais quel nom et quel titre... (*Avec dédain*) un titre de duc!... Ça me chiffonnait. Cet incognito me coupait la moitié de mon plaisir. J'aurais eu beau sous-entendre « Sire » et « Majesté » en l'appelant « Monsieur le duc », jamais je n'aurais pu me figurer que c'était un vrai roi, un roi comme

au théâtre. Monsieur l'Ambassadeur vient de m'autoriser, d'ordre du roi lui-même, à traiter le roi en roi.

LOUISE. — Il serait peut-être beaucoup plus commode de ne pas lui rendre les honneurs royaux, vu la circonstance.

GABRIELLE (*haussant les épaules*). — Une femme comme moi ne s'attache pas à la commodité. D'ailleurs, « Sire » est aussi commode et plus joli qu'un petit nom. Il fait grand effet quand on le crie avec passion : « Sire!!! » Il est délicieux quand on le susurre : « Sire... » quand on le soupire les lèvres closes, les dents serrées : « Sire... Sire... »

LOUISE. — Tu répètes tes intonations?

LE VALET DE PIED (*ouvrant la porte à deux battants*). — Le roi!

GABRIELLE (*à Louise*). — Fous le camp!

Louise lève le siège précipitamment, ramasse son réticule, son mouchoir, son journal, sa boîte à cigarettes, son cendrier, et s'esquive par une petite porte. GABRIELLE court recevoir le roi au bas de l'escalier. Mais il est déjà monté. Il paraît. Elle plonge. Le roi (redingote) a l'air d'un grand potache. Il est maigre et dégingandé, le profil de Polichinelle, les yeux vifs, un genre bon garçon, rigolo et très intelligent. Il la regarde bien en face et dit : « Bonjour, Madame. » Il lui serre la main avec cette cordialité des rois, qui ont l'habitude de donner de cordiales poignées de main à des gens qu'ils ne connaissent pas du tout. Puis il se rappelle que GABRIELLE est une femme, et il lui baise la main.

GABRIELLE (*éperdue et oubliant toute étiquette*). — Ah! Sire!... Ce que je suis heureuse!... Et flattée!

Asseyez-vous donc... J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de Madame votre mère?

Le Roi (*souriant avec bonté*). — Excellentes, je vous rends grâce. (*S'effaçant, et désignant son aide de camp.*) Le général.

Gabrielle. — Quelle bonne surprise!

Le Général. — L'honneur est pour moi.

Le général est petit, sec, et rasé comme un notaire de province, avec les côtelettes. Redingote également. Il ne quitte pas le roi des yeux, même quand il adresse la parole à Gabrielle. On voit qu'il remplit auprès de Sa Majesté le triple rôle de précepteur militaire, de bonne d'enfant et d'agent de la police secrète.

Gabrielle (*au général avec condescendance*). — Asseyez-vous aussi.

Cependant, le roi, sans affectation, a passé et est allé jusqu'à la fenêtre, pour laisser au général le temps d'un aparté avec Gabrielle.

Le Général (*d'une voix sonore, qu'il étouffe de son mieux*), *mais ce n'est pas encore assez*). — Le roi, Mademoiselle, n'a qu'une demi-heure à vous consacrer. Le programme de la journée du roi est extrêmement chargé. Il vous est donc recommandé, Mademoiselle, de ne pas vous attarder aux bagatelles de la porte.

Gabrielle (*baissant les yeux*). — Compris.

Le roi est revenu s'asseoir dans la bergère précédemment occupée par Louise Prudent. Il indique en souriant à Gabrielle une autre bergère. Elle s'y asseoit. Le général déplace une petite chaise et va s'installer discrètement à l'écart.

Le Roi (*après un bon temps de réflexion*). — Mademoiselle de Rolleboise, nous devons d'abord nous excuser de vous rendre visite sans avoir l'honneur de vous connaître.

Gabrielle. — Votre Majesté se moque. Il est des personnages qui n'ont pas besoin d'être présentés. (*Le roi fait une légère inclination.*) Je le dis pour votre Majesté... (*Avec humilité et mélancolie.*) Je pourrais presque le dire pour moi-même.

Le Roi. — Oui... Il paraît que vous êtes célèbre?

Gabrielle (*baissant les yeux*). — Oh! Sire...

Le Roi. — Plusieurs de mes familiers m'avaient déjà parlé de vous, avant que je n'eusse le bonheur de vous rencontrer au Bois de Boulogne, par le plus grand des hasards.

Le Général (*de loin*). — Le jour de la revue.

Gabrielle. — Moi aussi, j'avais beaucoup entendu parler de Votre Majesté.

Le Roi. — J'ai croisé, sur le chemin de Longchamp, une quantité vraiment prodigieuse de jolies femmes, dans des voitures très bien attelées. Une seule m'intéressait.

Gabrielle. — Trop aimable.

Le Roi. — On m'avait montré votre photographie. Elle m'avait plu. Mais je dois vous confesser que je n'en avais gardé qu'un souvenir très vague. Et je me disais : « Reconnaîtrai-je parmi les autres cette

demoiselle de Rolleboise? Ou, si je ne la reconnais pas, la devinerai-je? » Soudain, vous parûtes. Je ne vous reconnus point et je ne saurais dire que je vous devinai. Mais je me dis : « Ah! fichtre! si ça pouvait être celle-ci, ça m'arrangerait joliment. » (*Il rit. Le général fait chorus.*)

Gabrielle (*trop pénétrée pour rire*). — Ah!...

Le Roi. — Je demandai alors à M. le Président de la République : « Quelle est cette femme ravissante? » Croiriez-vous qu'il l'ignorait?

Gabrielle. — Je le crois.

Le Roi. — Heureusement, M. le Président du Conseil était mieux informé. « Parbleu! dit-il, c'est Gabrielle... » Je répète ses propres paroles. Je ne me permettrais pas de vous appeler déjà par votre petit nom.

Gabrielle (*sur un regard de l'aide de camp, qui vient de consulter sa montre*). — Pourquoi tarder? (*Silence. Elle reprend.*) J'avais bien remarqué l'œil que Votre Majesté me faisait. J'ai vu aussi que le Président du Conseil me regardait avec malice, et je me suis dit : « Ça y est, il est question de moi. » Aussi ne dissimulerai-je pas à Votre Majesté que sa visite ne m'a pas surprise. J'étais en quelque sorte pressentie, je dirai même : officiellement. Enfin quelque chose me disait que Votre Majesté tomberait chez moi à quatre heures moins dix. Voilà.

Le Roi. — Voilà...

Gabrielle (*après un silence*). — Votre Majesté désire-t-elle que l'on serve le thé d'abord?... (*Rougissant.*) Je veux dire : tout de suite... Ou après?... Je veux dire : dans quelques instants.

Le Roi. — Je vous remercie, je ne prendrai rien du tout. C'est à peine si je sors de table, et j'ai fait un terrible déjeuner.

Gabrielle (*avec compassion*). — Oh!...

Le Roi. — Quinze plats!... Et des vins!... Comme je n'aime pas rester à ne rien faire, je mange un peu de tout, et je mange trop. Ah! pour régner, il faut de l'estomac!

Gabrielle. — Je suis sûre que ce n'est pas ce qui manque à Votre Majesté. Mais comme ces voyages doivent être fatigants pour elle!

Le Roi. — Oui, mais ça ne m'embête pas. Si je m'écoutais, je serais toujours par voies et par chemins. Il est vrai que je préfère les déplacements qui n'ont pas un caractère officiel.

Gabrielle. — Comme je vous comprends! Votre Majesté fait surtout beaucoup d'automobile?

Le Roi. — Infiniment.

Gabrielle. — On dit que Votre Majesté est si imprudente!

Le Roi. — Follement imprudente. Mais il ne m'arrivera jamais rien : j'ai un fétiche.

Gabrielle. — Qui n'a son fétiche? Et il arrive tous les jours des accidents!

Le Roi. — Parce qu'on a des fétiches qui ne valent rien. Ainsi, tenez, la reine d'Italie, la reine mère, a un énorme Saint-Christophe en argent, qui sert de bouchon à son réservoir d'eau. Je vous demande un peu à quoi peut être bon un Saint-Christophe qui sert de bouchon! Le fétiche ne doit pas être un accessoire, et c'est le chauffeur lui-même qui doit le porter sur soi. Moi, par exemple, je n'ai qu'une petite médaille, mais je la porte au cou, à même ma peau.

Gabrielle (*émue*). — Ah!...

Il glisse deux doigts entre son cou et son col et exhibe la petite médaille.

Le Roi. — C'est maman qui me l'a donnée.

Gabrielle. — Avec cette médaille, Votre Majesté ne court certainement aucun danger... C'est égal, si je pouvais me croire autorisée à lui témoigner quelque respectueux intérêt, je la supplierais de ralentir aux tournants.

Le Roi. — Je vous le promets. Je suis très touché.

Un silence. Le général donne des signes d'impatience.

Gabrielle (*abordant un autre sujet*). — J'ai lu dernièrement dans les journaux que Votre Majesté avait assisté à des expériences d'aviation?

Le Roi. — Oui. C'est épatant.

GABRIELLE. — On parle de sensations! C'est ça qui doit être une sensation : s'envoler!

LE ROI. — Je suppose. Malheureusement, l'étiquette, ou plutôt la Constitution, ne me l'a pas permis. Chez nous, le roi ne doit pas quitter le sol de la patrie sans un *exeat* du premier ministre. On a conclu de cet article, arbitrairement selon moi, que je ne devais pas quitter le sol en hauteur. C'est idiot, parce qu'il est clair que les rédacteurs de la Constitution ne pouvaient pas prévoir l'aéroplane.

GABRIELLE. — C'est idiot... Mais je m'étais laissé dire que Votre Majesté en prend à son aise avec cet article de la Constitution?

LE ROI. — Vous pensez! Quand je suis sur ma cent chevaux, le protocole peut courir à mes trousses! C'est alors qu'il n'y a plus de... frontières.

GABRIELLE (*enchantée d'avoir compris*). — Joli mot!

LE ROI. — Je ne suis pas un sans-patrie ni un antimilitariste... naturellement... mais je suis, à l'occasion, pour la suppression des frontières.

GABRIELLE (*souriant.*) — Ah! Ah! (*Sérieuse.*) C'est Sa Majesté la mère de Votre Majesté qui doit être aux cent coups quand Votre Majesté lui file entre les doigts!

LE ROI. — Maman est habituée... D'ailleurs, je ne file pas autant qu'on pourrait croire. (*Soupirant.*) Je suis très tenu.

Gabrielle (*avec intention.*) — Il y a les vacances.

Le Roi. — Oui... Ça dépend... Ainsi, je suis à Paris depuis quatre jours... Eh bien, tout mon emploi du temps est fixé... La liberté... la liberté qui sied à mon âge, je ne l'ai pas... C'est une chose presque inouïe que j'aie pu dérober ces trois quarts d'heure...

Le Général. — Il n'en reste plus qu'un.

Gabrielle. — Oh!...

Le Roi. — Oh!...

Le Général. — Dame! le temps fuit, et sans retour.

Gabrielle (*désolée, parlant très vite comme si elle voulait mettre les bouchées doubles*). — Sire, Votre Majesté m'autorise-t-elle à l'interroger? Quel sera le meilleur de vos souvenirs parisiens?

Le Roi (*avec la même volubilité*). — Non, Madame, vous n'avez pas besoin de me le demander. Il est évident que cette visite restera le plus inoubliable de mes souvenirs parisiens.

Gabrielle. — Ah! merci... Mais, ce souvenir-là excepté?...

Le Roi (*avec hésitation*). — Ce souvenir-là excepté...

Gabrielle. — Est-ce le gala de l'Opéra?

Le Roi. — Fichtre non!

Gabrielle. — Le dîner de l'Élysée?

Le Roi. — Vous voulez rire.

GABRIELLE. — Je demande au roi la permission de le féliciter de son toast.

LE ROI. — Merci.

GABRIELLE. — Il est allé au cœur de tous les Français.

LE ROI. — Merci encore.

GABRIELLE. — Ah! j'y suis : c'est la revue!

LE ROI. — Peut-être... Non... Non, c'est quand on a tiré sur nous, quand nous avons reçu le baptême du feu.

GABRIELLE. — Quelle horreur!

LE ROI. — Puisqu'on m'a raté!

GABRIELLE. — N'importe. Je n'oublierai jamais... ce que... j'ai senti... là. (*Elle indique son cœur.*) Je rentrais, je venais justement de vous apercevoir. J'entends crier *La Patrie*. Je vois de loin la manchette... un titre énorme : L'ATTENTAT. Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai pensé m'évanouir.

LE ROI. — Vraiment?

GABRIELLE. — J'ai pris sur moi. J'ai acheté ce journal, je l'ai lu. Ah! Sire, j'étais partagée entre la peur et l'admiration.

LE ROI. — Madame, il est bien doux d'inspirer de tels sentiments... à une personne... charmante... et que l'on n'a vue qu'en passant. (*Le général se lève, le roi se lève également.*)

GABRIELLE (*se levant*). — Ah! Sire...

LE ROI. — Ah! Madame... (*Ils se rapprochent.*)

LE GÉNÉRAL (*à Gabrielle, tout bas*). — Très bien, Mademoiselle de Rolleboise, très bien. Ça va, mais dépêchez-vous. (*Il retourne à la fenêtre et ne se présente plus que de dos.*)

GABRIELLE (*au roi*). — J'aurais été bien faible si vous étiez venu me voir juste à ce moment-là. J'aurais été... pour ainsi dire... à votre merci!

LE ROI. — Et maintenant?.. Diable! suis-je venu trop tard?

GABRIELLE (*avec une aimable confusion*). — Je ne dis pas cela... Il n'est jamais trop tard!

LE GÉNÉRAL. — Pour bien faire.

LE ROI. — Ah! je suis heureux!... Je suis bien heureux! Moi qui craignais... Je craignais... que cette entrevue ne fût... officielle, vous comprenez?... Je n'espérais pas... je n'espérais pas donner ma virginité à l'amour... En voilà une chance! Je n'y comptais guère!

GABRIELLE (*reproduisant la gamme d'intonations qu'elle étudiait avant l'arrivée du roi*). — Ah! Sire!... Sire!!... Sire!!!... Sire!... Sire...

LE GÉNÉRAL. — Bien. Très bien.

Mais, toujours discret, il ne se retourne pas. Il n'entend plus que des chuchotements. Puis il n'entend plus rien, que le silence. Et jamais il ne saura comment le roi et Gabrielle ont exécuté le

difficile jeu de scène qui consistait à passer du salon dans la chambre voisine.

Il tambourine sur les vitres.

Puis il tire sa montre et murmure :

Très bien. Mais il ne reste plus que dix minutes.

Il se remet à tambouriner. Puis il consulte de nouveau sa montre, et cette fois il ne la remet pas dans son gousset. Il suit de l'œil la petite aiguille des secondes.

Et ponctuellement, quand la dixième minute s'achève, il va gratter à la porte.





VII

Monsieur Vincent.

Au bord de l'eau (ligne de l'Ouest, rive gauche).

La nuit tombe, il fait très frais, et il n'y a presque personne dans le restaurant.

Une tonnelle. MONSIEUR VINCENT, petit employé de commerce, dîne avec GEORGETTE, première chez une grande modiste.

MONSIEUR VINCENT a cinquante ans en réalité, et en apparence cet âge triste qui s'appelle « pas d'âge ». Son visage est rasé si soigneusement et si luisant de propreté, sa jaquette est si méticuleusement brossée que cela se remarque. GEORGETTE a vingt-deux ans, elle ne paraît pas davantage et cependant elle n'a pas l'air très jeune, parce qu'elle a l'air trop raisonnable. Elle n'est pas très jolie. Elle est habillée très simplement. Comme elle a voulu, malgré la température, dîner dehors et qu'elle redoute la fraîcheur, elle a « rajouté » un petit boa de plumes.

MONSIEUR VINCENT. — Vous m'assurez que vous ne sentez pas le froid ?

Georgette. — Oui, Monsieur. Avec mon boa, je ne crains rien. (*Il tousse.*) Mais c'est vous qui n'êtes pas prudent. Vous n'auriez pas dû quitter votre chapeau. Remettez-le.

Monsieur Vincent. — Non.

Georgette. — Pourquoi?

Monsieur Vincent (*rougissant*). — Je ne saurais vous expliquer... Ce n'est pas par politesse... Mais il me semble que si je restais couvert, ça ne me ferait plus l'effet que je suis seul avec une dame dans un cabinet particulier.

Georgette. — Que vous êtes enfant!

Monsieur Vincent. — Ne dites pas cela, c'est ridicule à mon âge. Je ne suis pas enfant, mais je suis délicat. Je sens de certaines choses. (*Il tousse encore.*)

Georgette. — Vous êtes surtout délicat de santé. Si vous vous enrhumiez, j'aurais des remords. Je vous prie de remettre votre chapeau.

Monsieur Vincent (*se couvrant*). — C'est bien pour vous obéir... Retournez aux goujons.

Georgette. — Vous d'abord.

Monsieur Vincent. — Merci, je n'en use pas. Mon estomac craint la friture.

Georgette. — Si j'avais su, j'aurais désiré autre chose.

Monsieur Vincent. — Ce n'était pas une raison pour vous priver.

Georgette. — Vous auriez dû commander une seule portion. Il ne faut pas faire de dépenses inutiles.

Monsieur Vincent. — Je voudrais faire des folies pour vous : est-ce que vous me le défendez ?

Georgette (*souriant*). — Non, je ne dis pas qu'il ne faut pas faire de dépenses pour moi. Mais il ne faut pas en faire d'inutiles.

Monsieur Vincent. — Vous avez raison. Vous êtes très sage.

Georgette. — C'est ma nature... Pourquoi me regardez-vous?...

Monsieur Vincent. — C'est ce que j'ai à faire de mieux, puisque je ne mange pas.

Georgette. — Pourquoi souriez-vous en me regardant?... J'aime bien lorsque vous souriez. On dirait que c'est votre façon pour ne pas pleurer lorsque vous en avez envie.

Monsieur Vincent. — Comme vous dites de jolies choses !

Georgette. — Mais vous, vous ne me répondez pas.

Monsieur Vincent (*au garçon qui vient*). — Qu'est-ce que vous nous apportez là ?

LE GARÇON. — La suite : pigeon Clamart, c'est-à-dire aux petits pois.

GEORGETTE. — Oh ! on l'a coupé par le milieu du dos et de l'estomac !

MONSIEUR VINCENT. — Eh bien ?

GEORGETTE. — J'aurai trop de la moitié, et vous, qui n'avez pas mangé de friture, vous n'aurez pas assez.

MONSIEUR VINCENT. — Je ne suis pas sûr d'avoir faim.

GEORGETTE. — Si vous n'êtes pas sûr, c'est que vous avez faim tout de même. Permettez-moi de vous offrir cette petite patte en supplément.

MONSIEUR VINCENT. — C'est bien parce que c'est vous.

GEORGETTE. — Mais dites-moi pourquoi vous me regardez tout le temps ! pourquoi vous me dévorez des yeux.

MONSIEUR VINCENT. — C'est bien naturel ! Ce qui ne serait pas naturel, ce serait si je ne vous regardais pas ! Je vous mange des yeux parce que je vous trouve à mon goût. Vous avez des façons gracieuses. Je ne connais rien de si joli que vous quand vous croquez un petit poisson ou quand vous sucez une aile de pigeon.

GEORGETTE. — Vrai ?

MONSIEUR VINCENT. — Oui.

GEORGETTE (*secouant la tête*). — Je ne crois pas que ce soit la raison... Dites, pourquoi me regardez-vous drôlement!

MONSIEUR VINCENT (*baissant la tête*). — Parce que je ne peux pas croire que c'est arrivé.

GEORGETTE (*gaîment*). — Mais ce n'est pas encore arrivé!

MONSIEUR VINCENT (*géné*). — Oh!... Enfin, c'est tout comme.

GEORGETTE (*avec simplicité*). — Oui... (*Il rougit.*) Vous êtes drôle, vous rougissez comme une demoiselle.

MONSIEUR VINCENT. — Je suis extrêmement timide.

GEORGETTE. — Vrai ! je ne l'aurais pas cru.

MONSIEUR VINCENT (*qui semble très flatté*). — Ah?... (*Inquiet.*) Pourquoi me dites-vous ça, que vous ne l'auriez pas cru?

GEORGETTE. — Dame!... Un homme... un homme de votre âge, d'abord... Et puis un homme si effronté!

MONSIEUR VINCENT (*stupéfait*). — Qui ça, moi?

GEORGETTE. — Non, le chasseur. (*Elle rit.*) Je pense qu'il faut l'être effronté pour faire ce que vous avez fait.

MONSIEUR VINCENT. — Qu'est-ce que j'ai fait!

GEORGETTE. — Du premier coup que vous me voyez... Car c'était, sûr, la première fois. Sûr, vous n'êtes pas habitué de vous rencontrer à midi moins

dix au coin de la rue de la Paix et de la rue Daunou... Y en a qui sont habitués. Mais on les connaît.

Monsieur Vincent. — Non, je ne suis pas habitué. Je passais.

Georgette. — Vous ne m'aviez pas, des fois, aperçue ailleurs? Parce que je sors beaucoup, pour les affaires du métier. Je vais dans les théâtres, et presque tous les dimanches je vais aux courses, afin de piger les modèles des autres maisons.

Monsieur Vincent. — Je vais très rarement au spectacle, et je n'ai jamais fréquenté les champs de courses. Je vous voyais pour la première fois.

Georgette. — Et vous êtes resté planté devant moi! Vous me regardiez, vous me regardiez... tenez, comme en ce moment-ci... Et puis vous m'emboîtez le pas! Et puis vous m'adressez la parole! sans me connaître! Je sais bien que ça se fait, c'est l'usage. Mais jamais je n'ai compris comment on ose, jamais, surtout un homme.

Monsieur Vincent (*avec la chaleur de l'innocence faussement accusée*). — Mademoiselle Georgette, il ne faut pas dire ça.

Georgette. — Comment?

Monsieur Vincent. — Il ne faut pas dire ça, parce que ça n'est pas juste.

Georgette. — Vous ne m'avez pas suivie? Vous ne m'avez pas adressé la parole?

MONSIEUR VINCENT. — Non, mademoiselle. Je suis de parents modestes, mais ils m'ont donné de l'éducation. Jamais je ne me serais permis. Je n'aurais pas osé, comme vous dites si bien... C'est vrai que j'ai reçu en vous voyant, sauf votre respect, un coup là. J'étais cloué. Je vous ai regardée, je n'étais pas maître de regarder ailleurs. Mais je ne vous ai pas suivie.

GEORGETTE. — Vous ne m'avez pas suivie?

MONSIEUR VINCENT. — Non! A preuve que vous étiez clouée vous-même, si vous permettez. Nous stationnions tous les deux. Alors, comment vous aurais-je suivie?... Mais, la vérité, c'est que vous m'avez dit subitement: « Pourquoi me suivez-vous, malotru? » Et je l'ai remarqué pour la drôlerie de la chose, parce que nous étions sans bouger, vous comme moi, et moi comme vous. Je vous montrerai la place quand vous voudrez : c'était juste au tournant de la rue Volney, pas devant le tailleur, mais devant le fleuriste.

GEORGETTE (*rappelant ses souvenirs*). — Oui...

MONSIEUR VINCENT. — Vous voyez donc bien, Mademoiselle Georgette, que c'est vous qui m'avez adressé la parole premièrement. Sans quoi on s'ignorerait, car de moi-même je n'aurais point osé. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je suis extrêmement timide.

LE GARÇON (*reparaissant*). — Nous avons de jolies asperges qui sont toutes prêtes, à l'huile.

MONSIEUR VINCENT (*magnifique*). — Donnez-nous de jolies asperges et, pour finir, de la petite fraise des bois.

GEORGETTE (*attendrie*). — Oh ! c'est trop !

MONSIEUR VINCENT (*péremptoire, au garçon*). — Faites ce que je vous dis. (*Le garçon se retire. Un silence.*) Mademoiselle Georgette...

GEORGETTE. — Quoi ?

MONSIEUR VINCENT. — Pourquoi est-ce que vous ne dites plus rien ?

GEORGETTE. — Je réfléchis, je cherche à me rendre compte... C'est pourtant vrai que vous ne me parliez point et je vous ai adressé la parole... Vous ne me suiviez pas et je vous ai dit : « Pourquoi me suivez-vous ? »

MONSIEUR VINCENT (*plus bas, après un temps*). — Moi aussi, je voudrais bien me rendre compte... Parce que... comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je suis extrêmement timide... Alors je ne peux pas comprendre que deux personnes qui ne se connaissent pas se regardent, se parlent et dînent ensemble au Bas-Meudon le surlendemain... Ça m'a toujours paru une chose... impossible... et voilà que c'est arrivé !... Et c'est arrivé tout bonnement, comme un événement naturel... si facilement que vous voyez... vous

ne vous rappeliez pas vous-même... vous n'aviez pas remarqué... le détail... de la chose...

GEORGETTE. — Un petit peu plus de vinaigre ? Il me semble qu'il y a une idée trop d'huile.

MONSIEUR VINCENT. — En effet, mais elle est bonne, elle sent le fruit.

GEORGETTE. — Je préfère qu'elle n'ait pas de goût.

MONSIEUR VINCENT. — On est bien libre... Encore... que moi, j'aie été saisi en vous voyant... ça s'explique... Mais vous, à ma vue... Je ne suis plus jeune !

GEORGETTE (*simplement*). — Non.

MONSIEUR VINCENT. — Je n'ai jamais été ce qu'on appelle un joli garçon.

GEORGETTE. — Vous avez l'air bien honnête.

MONSIEUR VINCENT — Ce n'est pas ce qui rend un homme séduisant ... Oh ! je ne me flatte pas de vous avoir plu...

GEORGETTE (*naïvement*). — Non... Mais j'ai eu tout de suite dans l'idée que nous irions ensemble et que ça serait très bien.

MONSIEUR VINCENT. — Moi de même !

GEORGETTE. — Alors, si je vous ai dit : « Pourquoi me suivez-vous, malotru? » ce n'est pas parce que vous me suiviez, puisque vous ne me suiviez pas, mais je sentais que vous alliez me suivre ; j'ai parlé seulement un peu vite, vous comprenez ?

MONSIEUR VINCENT. — Très bien!

GEORGETTE. — Quand on a un sentiment que les choses vont arriver et qu'on n'y peut rien, qu'est-ce que ça fait de parler un peu plus tard, un peu plus tôt?

MONSIEUR VINCENT. — Évidemment!... Mais vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous aviez dans l'idée que ça serait bien si nous allions ensemble.

GEORGETTE. — Oh! ça serait long.

MONSIEUR VINCENT. — Dites.

GEORGETTE. — Il faudrait presque vous raconter toute ma vie.

MONSIEUR VINCENT. — Ce serait une preuve d'amitié... Si vous voulez que le sucre prenne bien sur les petites fraises, il faut les rouler en agitant l'assiette ainsi... (*Il joint le geste.*) Et, pour finir... les sauter... Un peu de vin?

GEORGETTE. — S'il vous plaît. Ça les aide à passer. Sans ça, c'est un peu froid sur l'estomac... (*Il lui verse du vin dans son assiette.*) Merci... Il faut vous dire que j'ai beau être dans les modes depuis quatre ans, — j'ai commencé à dix-huit — ça ne me disait pas d'aller avec quelqu'un.

MONSIEUR VINCENT. — Ah?

GEORGETTE. — Non... Oh! ce n'est pas que ça me paraisse mal. Je ne blâme personne. Mais ce n'était pas mon idée, voilà. Je me trouvais contente

comme j'étais. Seulement, n'est-ce pas ? on ne peut pas toujours faire comme on veut. Et puis, quand on se conduit différemment, on a l'air d'être à la pose. Sans compter que c'est difficile d'arriver avec ce qu'on gagne. Je ne dis pas ça pour moi, il me faut si peu ! Je mange comme un oiseau. Si je dois prendre sur ma nourriture pour m'habiller ou pour me blanchir, je préfère être soignée. Vous me croirez si vous voulez, je n'ai jamais dîné en telle quantité que ce soir.

MONSIEUR VINCENT (*radieux*). — Vrai ?

GEORGETTE. — Bref, un soir je soupire et je me dis : « Il n'y a pas à dire, il faut y aller. » Ce n'est pas le choix qui manque...

MONSIEUR VINCENT. — Les habitués?

GEORGETTE. — Oui. Mais vous avez pu remarquer que je suis sérieuse. Je me dis : « Pour tant faire que d'aller avec quelqu'un, il vaut mieux ne pas aller avec le premier venu ; et si c'est quelqu'un qui peut m'aider, quoique je n'aie pas autrement besoin, tant mieux. »

MONSIEUR VINCENT. — Sans doute !

GEORGETTE. — Juste, voilà un monsieur qui me trouve gentille, et moi aussi je le trouvais plaisant... Ça ne vous fâche pas ?

MONSIEUR VINCENT. — Voyons !

GEORGETTE. — C'est qu'il faut vous dire, je ne

peux pas comprendre d'aller avec quelqu'un sans un peu de sentiment.

MONSIEUR VINCENT. — C'est trop naturel!

GEORGETTE. — Alors, comme il n'était pas embarrassé pour parler, ni pour écrire, il me promettait des merveilles, de se mettre ensemble tout à fait et de me donner des deux cents francs par mois! Vous pensez, j'ai pris des renseignements : c'est facile par les concierges. Qu'est-ce qu'on me dit? Vous ne devineriez jamais.

MONSIEUR VINCENT. — Non.

GEORGETTE. — Il était marié, mon cher! Marié! Avec une femme et deux enfants!

MONSIEUR VINCENT (*scandalisé*). — Oh!

GEORGETTE. — Vous n'êtes pas marié au moins, vous?

MONSIEUR VINCENT (*rougissant*). — Non, non!

GEORGETTE. — Oh! ce n'est pas la peine de rougir. Il n'y aurait pas de honte.

MONSIEUR VINCENT — Non, mais... je ne suis pas marié.

GEORGETTE. — Bon, bon!

MONSIEUR VINCENT. — Alors?

GEORGETTE. — Quoi, alors?

MONSIEUR VINCENT. — Qu'est-ce que vous avez fait?

GEORGETTE. — Mais rien, pour sûr! Je lui ai écrit

un mot, et tapé : « Monsieur, je vous défends de continuer la correspondance. Je ne détourne pas les pères de famille, ce n'est pas mon genre. » J'ai eu du chagrin. Et puis il a passé. Et puis je vous ai rencontré l'autre jour. Et voilà.

MONSIEUR VINCENT (*souriant*). — Voilà toute l'histoire de votre vie ?

GEORGETTE. — Oui.

MONSIEUR VINCENT (*effaré*). — Comment ? ce... ce Monsieur... dont vous avez... en définitive... repoussé les avances... c'était... le premier... qui...

GEORGETTE. — Oui, je suis sage.

MONSIEUR VINCENT. — Allons bon !

GEORGETTE. — Ça vous fâche ? Je pensais que cela vous ferait plutôt plaisir ; sans ça, je ne vous l'aurais pas dit... Vous craignez peut-être la responsabilité ? Vous avez bien tort. Si ce n'est pas vous, ce sera un autre. Autant que ce soit un homme d'âge et d'expérience, comme vous.

MONSIEUR VINCENT (*éperdu*). — Sans doute, sans doute.

GEORGETTE (*s'approchant, et reposant sa tête sur l'épaule de Monsieur Vincent.*) — J'ai tant confiance en vous, parce qu'on sent que vous avez beaucoup vécu.

MONSIEUR VINCENT (*évasif*). — Oh !

GEORGETTE. — Vous devriez me raconter aussi. Ça ne me fâcherait pas. Au contraire.

Monsieur Vincent. — Ça ne serait... ça ne serait... guère plus long que vous.

Georgette. — Farceur!

Monsieur Vincent. — Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je suis extrêmement timide... Dans ma jeunesse, mes amis... se moquaient de moi... Rien n'y faisait... Et puis, les années passent... Ce qu'elles passent vite!... Tout d'un coup, on se trouve vieux... On a encore moins d'occasions... Et puis... quand on a toujours remis... passé un certain âge, on a encore plus honte... Alors, voilà... Je croyais bien... je croyais bien que ça n'avait plus aucune chance de m'arriver, quand je vous ai rencontrée au coin de la rue Volney.

Georgette (*ahurie*). — Qu'est-ce que vous voulez dire? Vous ne voulez pas dire que... vous...

Monsieur Vincent (*confus*). — Si.

Georgette. — Oh!...

Monsieur Vincent. — Vous me trouvez ridicule?

Georgette. — Non... Oh! non... Mais ça me fait drôle.

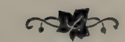
Monsieur Vincent (*se rapprochant d'elle timidement*). — Mademoiselle...

Georgette (*reculant*). — Oh! non!... Oh! je n'oserais pas... Ce n'est pas un motif pour ne pas rester amis, mais je n'oserais pas... Oh!... Oh! il me semble que vous êtes comme un prêtre.

MONSIEUR VINCENT. — Alors...

GEORGETTE. — Qu'est-ce que vous voulez? ça ne se commande pas. Pourquoi m'avez-vous raconté ça? Vous me plaisiez bien. Oh! c'est dommage.

MONSIEUR VINCENT (*consterné*). — Oui, je n'ai vraiment pas de chance.





VIII

Jeunes époux.

François de ***, 25 ans, tout juste (18, si vraiment on n'a que l'âge que l'on paraît).
Clotilde de ***, née de***, 19 ans.

Un train de luxe, qui file vers la Méditerranée. Case à deux lits : les couchettes encore dissimulées dans leurs logements.

François est seul dans cette case, et il semble s'apprêter à y demeurer seul : on ne dirait pas, à première vue, qu'il s'est marié cet après-midi et qu'il entame son voyage de noce.

Il a sur la banquette, autour de lui, une collection complète de journaux du soir, et il a déjà commencé à lire le *Temps*. Mais il est agité. Ce n'est pas un effet de la circonstance, mais de son tempérament. Il a un très grand corps, très mince, une physionomie agréable, un peu trop mobile, inquiète, avec des yeux assurés : des nerfs, mais de la confiance en soi. Très élégant.

On frappe. Il tressaille.

FRANÇOIS. — Entrez !... Ah ! c'est vous ? Entrez, entrez donc.

C'est elle, Clotilde. Elle est charmante (*ter*). Elle porte un costume tailleur de la plus élégante simplicité et de couleur ananas, un chapeau discret dont l'envergure n'excède qu'à peine celle des épaules, et qu'on pourrait appeler un chapeau des quatre-saisons ; car il réunit les attributs de l'été, de l'hiver, à ceux du printemps, de l'automne.

CLOTILDE. — Je ne vous dérange pas ?

FRANÇOIS. — Vous voulez rire.

CLOTILDE. — Justement ; et j'ai senti que je ne rirais guère si je restais seule. Nos deux cases communiquent...

FRANÇOIS. — C'est bien le moins.

CLOTILDE. — Je me suis permis de vous faire une petite visite...

FRANÇOIS. — Je vous la rendrai, ainsi que l'exige le protocole, dès que vous serez retournée chez vous.

CLOTILDE. — Je n'attendais pas moins de votre bonne éducation. Aussi, j'ai prié la femme de chambre de ne pas trop se hâter de faire mon lit... bien que j'y aspire, à mon lit : mais peut-on se coucher avant dix heures ?... Je suis rendue. Quelle journée !

FRANÇOIS. — A qui le dites-vous ?

La porte du couloir, qui est fermée à double tour et verrouillée à l'intérieur, s'ouvre néanmoins, de l'extérieur, sans aucune

difficulté. Le contrôleur paraît et regarde avec étonnement cette jeune dame installée dans un compartiment qui a été réservé pour un monsieur seul. Puis :

Le controleur. — Ah !... c'est Madame qui occupe la case voisine ?

Clotilde. — Oui.

Le controleur (*familièrement*). — Vous êtes ensemble ?

François. — Depuis ce matin. (*Clotilde rit. Le contrôleur se retire sans manifester ses sentiments.*)

Clotilde. — Je le replacerai. (*Regard interrogatif de François.*) Votre mot. Il est drôle.

François. — Un peu vieux. On l'a successivement attribué à tous les hommes connus qui vivaient — en libre grâce — avec une dame plus âgée. Mme X***, un soir de première, tend à l'ouvreuse le coupon de la loge. M. Y*** se glisse derrière Mme X***.: « Vous êtes ensemble ? » dit l'ouvreuse, et M. Y*** répond : « Depuis vingt ans ». Je m'excuse de vous resservir des histoires qui ont traîné partout.

Clotilde. — Elles m'amusent : je ne les connaissais pas. Je ne connais rien.

François. — Naturellement.

Clotilde. — « Depuis vingt ans » est spirituel, « depuis ce matin » est plus drôle... Je ris, parce que je me représente la stupeur de maman si elle nous entendait causer sur ce ton, si elle voyait

comme nous prenons gaiement et simplement ce qui nous arrive.

François. — Il ne faut jamais faire d'embarras. Ce qui nous arrive est très ordinaire, et, depuis la création du monde, les nuits de noce ne se comptent plus.

Clotilde. — Mais maman avait l'air de croire que ce qui nous arrive n'est jamais arrivé à personne ! Vous avez vu cette mine d'enterrement ?

François. — Oui, on aurait dit que c'était elle qui enterrait sa vie de garçon.

Clotilde. — Mon pauvre ami, ce qu'elle a dû vous embêter !

François. — Je suis trop poli pour le dire.

Clotilde. — Il ne faut pas m'en vouloir.

François. — Mais vous n'y êtes pour rien !

Clotilde. — Je vous fais tout de même mes excuses... Oh ! elle me rasait bien aussi, vous savez. Je suis bien contente d'avoir fui.

François. — Dans ces cas-là, il vaut mieux se défiler et s'isoler tout de suite.

Clotilde. — Et j'ai vu le moment où ça allait lui reprendre lors des adieux !

François. — J'ai pourtant bien fait tout ce que j'ai pu pour la rassurer.

Clotilde. — Ah ?... Qu'est-ce que vous avez donc fait ?

François. — Je lui ai dit carrément : « Mais soyez donc tranquille ! Votre fille arrivera demain à Nice aussi vierge qu'elle est partie. »

Clotilde. — Non ?

François. — Mais... si, ma chère... vous pensez que ce n'est pas ce soir... ici...

Clotilde. — Évidemment !... Je voulais dire : Non ? vous avez collé ça à maman ?... Eh bien... ça a dû faire un joli effet !

François. — Déplorable. Le coup dans l'estomac.

Clotilde. — C'est à cause du mot... du mot propre... Maman ne peut pas entendre de certains mots.

François. — Je n'en connais pas de plus convenable dans toute la langue française... Mais ce n'est pas le mot qui l'a scandalisée, c'est la chose.

Clotilde. — Comment, la chose !

François. — La chose... négative... Madame votre mère a le culte des traditions et la superstition des dates. Elle n'admet pas de solution de continuité entre le mariage religieux et le mariage au sens matériel. Il paraît qu'un usage immémorial nous interdit de... choisir notre moment. « Ménagez-la, » m'a dit cette mère inquiète. Mais, quand je lui ai répondu : « Je vous crois que je la ménagerai, nous passerons la nuit en chemin de fer, » elle m'a considéré comme un monstre. Elle m'eût, à la

rigueur, pardonné de vous enlever le soir même, si nous avions dû nous arrêter à Laroche. Non, à Laroche, voyez-vous ça?

Clotilde (*riant*). — Laroche! C'est bien une idée de maman!

François. — Je lui ai signifié que nous brûlerions Tonnerre et que nous irions à Nice d'une traite. Alors elle m'a dit que de son temps...

Clotilde. — Ah! quand elle parle de « son temps »...

François. — Vous vous félicitez d'être du vôtre?

Clotilde. — Oui. Je pense qu'il est préférable de venir au monde le plus tard possible.

François. — On n'y peut rien.

Clotilde. — Déjà, nous, nous entendons la vie beaucoup mieux que nos parents. Mais c'est nos enfants...

François. — Si nous en produisons.

Clotilde. — Et les petits-enfants de nos enfants, qui l'entendront mieux que nous encore et qui verront de belles choses!

François. — Je suis bien de votre avis. Rien, je le sais, n'est moins moderne que... d'être moderne. le dernier snobisme est de cracher sur l'époque présente. Moi, elle me plaît et je le dis. Pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas avoir eu lieu... sous Louis XIV, par exemple.

CLOTILDE. — Pouah !

FRANÇOIS. — Malpropreté corporelle ! ... *Et cætera*... Mais... vivre sous Fallières...

CLOTILDE. — Est-ce le rêve ?

FRANÇOIS. — Rien n'est le rêve... C'est l'à-peu-près de rêve. On s'arrange très convenablement.

CLOTILDE. — Confortablement.

FRANÇOIS. — Je ne dis pas qu'on ne vivra pas encore mieux dans trois ou quatre mille ans ; mais je n'en sais rien, vous non plus, ni personne. Qui est allé y voir d'avance ? On manque de lunette d'approche. J'avoue que ce temps-ci a ses petits défauts : il a aussi ses commodités.

CLOTILDE. — Dites donc... autrefois... la... la chose... qui nous arrive... enfin, se marier... et ce qui s'ensuit... est-ce que ce n'était pas... plus... comment dire ?... est-ce que ce n'était pas... moins ?...

FRANÇOIS. — Oh !!!... Infiniment plus... et infiniment moins.

CLOTILDE. — Ah ?... (*Un temps. Elle rit.*) Je serais curieuse de savoir... en quoi pouvait consister une... nuit de noces... autrefois.

FRANÇOIS. — Ma chère, « autrefois » est un terme vague. « Autrefois » commence au paradis terrestre et va jusque... au moins jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs.

CLOTILDE. — 1453... Oh ! pardon, ce n'est pas par pédanterie. Résultat d'une méthode d'instruction machinale : dès qu'on fait devant moi allusion à un événement historique...

FRANÇOIS. — La date vous vient ?

CLOTILDE. — Crac !

FRANÇOIS. — Une seconde période d' « autrefois », c'est encore les temps dits modernes...

CLOTILDE. — Jusqu'à la mort de Henri IV, 1610.

FRANÇOIS. — Ou jusqu'à la Révolution de 89 : 1789.

CLOTILDE. — Bravo !

FRANÇOIS. — Autrefois, c'est même naguère, toute la partie de l'histoire contemporaine qui a précédé l'année de ma naissance, — soyons poli : de la vôtre — Empire, Restauration, monarchie de Juillet, République de 48, second Empire, troisième République, monsieur Thiers, le maréchal, le père Grévy et Carnot.

CLOTILDE. — Je le savais... Eh bien... voyons... C'est toujours un sujet de conversation... Il est même singulièrement approprié à la circonstance... Que pouvait être une nuit de noces, au cours de ces différents passés ?

FRANÇOIS. — Eh bien, voilà... voilà... J'imagine, d'abord, une époque primitive... une sorte d'époque... mythique... où je crois que l'on attachait à ce genre d'accident une importance... exagérée...

Et puis, on fourrait alors la religion à toutes les sauces... Je me suis laissé dire qu'à cette époque-là... et d'ailleurs même de nos jours, chez certaines peuplades sauvages... le mariage se célébrait publiquement... J'entends le mariage privé, le mariage... intime.

Clotilde. — Quoi ?

François. — Oui, on ne se bornait pas à consacrer le mariage en public on le... on le réalisait en présence de la famille et de quelques amis assemblés... La ... cérémonie allait... si j'ose m'exprimer ainsi... jusqu'au bout... Je crains vraiment de... d'arrêter vos yeux... vos yeux de jeune fille, ma chère Clotilde... sur des images...

Clotilde. — Ça, mon cher ami, ne craignez rien du tout ; parce que, j'aime autant vous l'avouer franchement, je ne comprends pas un traître mot à ce que vous me racontez.

François. — Ah?... Tant mieux... Eh bien, puisque vous ne comprenez goutte, passons à une époque plus récente.

Clotilde. — Volontiers. Moi, d'abord, tout ce qui n'est pas d'aujourd'hui... ou à peine d'hier... ne me semble présenter aucun intérêt... Mais, tenez, ce qui m'exciterait... (j'entends « exciter » au sens américain...).

François. — Je l'espère.

Clotilde. — Ce serait de savoir ce qui pouvait bien, un soir comme celui-ci, se passer dans... mettons : dans le cœur, ou dans la tête... de mes deux arrière-grand'mères maternelles... et quelle était, de leur temps, la... procédure.

François. — Ah ! Ah !...

Clotilde. — Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai jamais vu mes deux arrière-grand'mères en personne : mais je les connais admirablement par leurs portraits, qui sont frappants... Ils sont frappants parce qu'ils sont comiques... Avez-vous remarqué que les anciens portraits ne paraissent vrais que par ce qu'ils ont pris, à la longue, de caricatural ?

François. — Très juste.

Clotilde. — Donc, je les connais, ces deux vieilles dames... non : ces deux anciennes jeunes dames... je les connais comme si je les avais interviewées... J'ai même pour elles un bout d'affection... et je grille d'apprendre sur leur compte tout ce que, certainement, elles ne m'auraient pas dit : car elles étaient d'un siècle où les vieilles gens se faisaient respecter... Vous comprenez ce sentiment-là, hein ?

François. — Le respect ?

Clotilde. — Non... la curiosité... la curiosité irrespectueuse ?

François. — Si je la comprends !

Clotilde. — Il faut vous dire que les deux grand'-mères en question étaient très différentes l'une de l'autre... différentes d'âge et... de genre... L'une, la plus antique, a sur son portrait un corsage en forme de cœur... le décolleté (si l'on peut dire), très chaste... en pointe... la coiffure... en forme de cœur également, mais retourné.., avec une houppette au-dessus, comme les langues de feu de la Pentecôte... et un Saint-Esprit... encore un!... mais celui-ci, colombe... au milieu du front... L'autre grand'mère est... toute en coques...

François. — Toute en coques?

Clotilde. — Oui, des coques de cheveux... un bonnet énorme auréolé de coques... avec des brides nouées en coques... La robe... de sainte mousseline et d'une entière blancheur, courte, bouffante, découvrant la cheville et le pied... un pied absurde, un pied de romance de Loïsa Puget... Vous qui savez tout...

François. — Moi?

Clotilde. — Dame! vous êtes mon mari et je suis une jeune fille bien élevée : je dois croire que vous savez tout. Dites-moi donc comment ces deux grand'-mères-là ont débuté, dites-le-moi?

François. — Je vous le dirai, je le sais. La dame fatale, la dame qui a l'air de deux cœurs retournés l'un contre l'autre, avec un Saint-Esprit colombe et

un Saint-Esprit langue de feu, appartient à l'époque du romantisme. Le soir de ses noces, dès que sa mère éplorée..., car ça, ça ne change pas: la mère est toujours éplorée... Dès que sa mère éplorée l'eût baisée au front et laissée seule dans sa chambre, elle se mit à trembler comme la feuille... Ça ne change pas non plus : la jeune personne tremble toujours comme la feuille.

Clotilde. — Est-ce que je tremble, moi ?

François. — Non, mais c'est que vous êtes dans le train... sans jeu de mots... Où en étais-je ?... Ah ! oui, la jeune épousée tremble et songe : « Ah ! ça, où diable est passé mon mari ? » Car il a disparu. Savez-vous où il est passé?

Clotilde. — Je ne m'en doute même pas.

François. — « Comment (s'est-il demandé) comment ferai-je pour envelopper de poésie, de poésie romantique, la chose assez triviale qui va s'accomplir tout à l'heure? Comment ferai-je pour frapper à tout jamais l'imagination de mon épouse ? »

Clotilde. — Comment fit-il ?

François. — Votre arrière-grand-père, je n'en sais rien. Mais l'on m'a raconté l'histoire d'un mari de cette époque et de cette sorte, qui s'était costumé en brigand calabrais, et qui était entré dans la chambre nuptiale par le balcon en défonçant les vitres de la croisée.

Clotilde. — C'est fabuleux !

François. — Clotilde, souhaitez-vous que je me retire un instant dans le compartiment voisin, et que je rentre brusquement dans celui-ci, déguisé en brigand calabrais ? Si vous y tenez absolument...

Clotilde. — Je ne le veux sous aucun prétexte.

François. — Alors 1909 ?

Clotilde. — 1909... Et l'autre?

François. — Quelle autre ?

Clotilde. — L'autre grand'mère.

François. — La dame aux coques?... Celle-ci, c'est toute une autre affaire. Je présume qu'elle avait l'âme comme sa robe : candeur et mousseline. L'exposition de blanc, quoi ! Elle ne savait rien, rien, rien de rien.

Clotilde. — Croyez-vous qu'en aucun temps il y ait eu des jeunes filles qui ne savaient rien, rien, rien de rien ?

François. — Je mettrais ma main au feu pour ce temps-là.

Clotilde. — Fichu temps !

François. — Pas drôle pour le mari.

Clotilde. — Je me mets à sa place.

François. — Il ne vous en demande pas tant... Je poursuis. La mairie, l'église, rien de particulier. Dîner de famille, égrillardé par des allusions de la

dernière grossièreté à tout ce que la candide jeune fille ne soupçonne pas. Après le café, sermon de la mère. Conseils précis, dont le moindre inconvénient est que la candide jeune fille n'y peut rien comprendre. Mais elle s'affole. Là-dessus on la fourre au lit, dans le grand lit de palissandre.

Clotilde. — Quelle horreur!

François. — Le goût a changé... Enfin, le garde national arrive. Il est amoureux. Six mois qu'il attend, et qu'il piaffe! Il a pris un bain ce matin même. Il se dévêt. Non, ces dessous! Et il bondit : c'est le satyre...

Clotilde. — Quel maladroit!

François. — J'allais le dire. Ma chère Clotilde, bénissez Dieu qui ne vous a pas fait naître en 1840, mais l'année de l'exposition, et qui vous a destinée à moi. Je ne suis ni un garde national ni un satyre, et j'ose croire que vous ne rirez pas de mes dessous. J'ai combiné une de ces tenues de nuit de noces!... Mais je me tais, je ne veux pas déflorer. Vous jugerez par vous-même, demain... ou après-demain... enfin quand le cœur vous en dira : car je sais vivre... Et maintenant, ma belle enfant, vous devez tomber de sommeil, car mes yeux se ferment. Une, deux, chacun chez soi.

Clotilde. — Vous m'aviez promis de me rendre ma visite.

FRANÇOIS. — Ce serait abuser. Garçon ! (*Le garçon paraît.*) Mon lit.

CLOTILDE. — Bonsoir. (*Ils se regardent, ils hésitent : comment doivent-ils se quitter ? Par bienséance, à cause de la présence du garçon, ils s'embrassent. Clotilde se retire chez elle.*)

FRANÇOIS (*bâillant*). — Elle est charmante. (*Le verrou.*)





IX

Le Péché.

JEAN, 24 ans, BLANCHE, 20 ans.
Ils viennent de se marier.

HÉLOISE, la vieille bonne qui a élevé Blanche, 50 et tant.

Le soir même. L'appartement du jeune ménage : cossu, mais petit, moderne : on dirait d'une pièce unique, coupée de paravents à petits carreaux.

JEAN, très grave, un peu pâle, est assis dans une bergère à oreilles, dans le salon. BLANCHE est dans la salle à manger : elle surveille et hâte HÉLOÏSE qui dispose, non sur la table, mais sur un guéridon, un petit couvert d'amoureux.

BLANCHE. — Tu as enfin fini?

HÉLOÏSE (*soupirant*). — Oui.

Blanche. — Alors, ma vieille, il faut déguerpir.

Héloïse (*soupirant encore*). — Oui.

Silence.

Blanche. — Allons!

Héloïse. — Embrasse-moi.

Blanche. — Volontiers. Ah! c'est le jour!

Héloïse (*l'étreignant*). — Ma chère petite Blanche!...

(*Héloïse fond en larmes.*)

Blanche. — Ah! zut! Mais qu'est-ce que vous avez tous? J'ai failli, tout à l'heure, ne pouvoir pas quitter la maison parce que maman jugeait à propos d'avoir une syncope. Quand elle a recouvré l'usage de ses sens, papa m'a empoignée : j'ai cru qu'on n'arriverait pas à me dégager de son étreinte. Et mon frère roulait des yeux!... A croire qu'il allait se jeter sur mon mari. C'est gai, un mariage!

Héloïse (*geignant*). — Non!...

Blanche. — Mais je me tue à vous dire que je suis heureuse. Je n'ai pas peur. C'est bien naturel! Si j'épousais, comme tout le monde, un monsieur que je ne connusse pas du tout, j'aurais peut-être de l'appréhension. Mais Jean, penses-tu? Jean qui m'a vue naître... puisqu'il a trois ans et demi de plus que moi. Jean que je tutoie depuis que je parle. Jean qui a reçu de moi ses premières gifles!... ET QUI ME LES A RENDUES!... Si j'avais peur de Jean, ce serait raide! Je te dis que je bous d'impatience d'être

« enfin seule » avec lui. Fiche le camp! Grimpe dans ta chambre, au sixième, et laisse-nous nous aimer tranquilles. Est-ce compris?

Héloïse (*soupirant*). — Oui.

Blanche. — Embrasse-moi encore une fois... Es-tu contente?

Héloïse. — Oui. (*Elle refond en larmes.*)

Blanche. — Ah! file, je vais te tuer! (*Héloïse se retire. Blanche ferme la porte de l'escalier, met les verrous et la chaîne de sûreté, puis entr'ouvre la porte du salon.*) Jean...

Jean. — Blanchette?

Blanche. — Veux-tu m'aider... Je *te* ferai remarquer en passant que je dis « *Veux-tu* ».

Jean. — Mais... naturellement.

Blanche. — Parce que nous avons beau être des gens chics, et appartenir à la meilleure société... à la meilleure société protestante... nous n'allons pas renoncer à nos vieilles habitudes, et nous dire « vous » sous prétexte que nous sommes mariés.

Jean. — Nous ferons comme il te plaira.

Blanche. — Sans doute... A la bonne heure... Ce que j'en dis, c'est parce qu'à la sortie du temple, tu m'as dit vous.

Jean. — Moi?

Blanche. — Je l'ai parfaitement remarqué. J'ai fait un faux pas : je m'étais pris le pied dans ma robe. Tu m'as dit : « Prenez garde de tomber. »

JEAN. — Vraiment?

BLANCHE. — Oui. Je n'ai pas attaché à cette inadvertance plus d'importance qu'elle ne mérite. Je l'ai mise sur le compte d'une émotion bien concevable. N'en parlons plus. Je reprends. Veux-tu m'aider à transporter notre petit souper dans le salon? Je n'ai jamais pu obtenir d'Héloïse qu'elle mît le couvert autre part que dans la salle à manger : elle trouve indécent que l'on mange ailleurs. Elle a des manies, c'est de son âge ; et puis mon mariage lui fait perdre la tête, je l'excuse. Moi aussi, je déteste la bonne franquette et la bohème, je ne mangerais pas n'importe où, tu sais. Mais je ne trouve pas logique de souper dans la salle du moment que le couvert est mis sur un guéridon. Mon idée était de souper chez nous, dans notre chambre. Ça te choque, je n'insiste pas... Si, si, je vois bien, ça te choque... Transigeons : nous souperons ici.

JEAN. — Où il te plaira.

BLANCHE. — Sans doute... Aide-moi donc à déménager. (*Ils apportent le guéridon, non sans peine, car il est volumineux, et chargé, non de victuailles, mais de nombreuses pièces d'argenterie disparates, prises au hasard, dans l'exposition des cadeaux. Les deux assiettes sont placées l'une vis-à-vis de l'autre. Blanche s'asseoit et, aussitôt, se lève.*) En voilà une idée, de nous établir à deux lieues!... (*Elle apporte son couvert tout contre le couvert de Jean, s'asseoit,*

puis se relève.) Non, décidément... (*Elle remet son assiette vis-à-vis.*) J'aime encore mieux être en face de toi : c'est plus commode pour se regarder. (*Jean lui sert d'un chaufroid de volaille.*) Merci... Sers-toi. (*Il se sert.*) Mange.

JEAN. — Je ne peux pas.

BLANCHE (*flattée*). — Tu n'as pas faim?

JEAN. — Je n'ai pas de fourchette.

BLANCHE. — Oh! mon pauvre chéri!... C'est vrai, on nous a mis toutes nos salières... six!... et une seule fourchette... sans compter celle du plat...

JEAN. — D'ailleurs, je n'ai pas faim non plus.

BLANCHE. — Ni moi! Chic!

JEAN. — Comment?

BLANCHE. — Il serait malséant que nous eussions de l'appétit... Nous ferons semblant de manger et de boire, et nous remplacerons la nourriture par une conversation vive et animée. (*A peine a-t-elle prononcé ces mots qu'ils cessent, l'un comme l'autre, d'avoir à se dire quoi que ce soit. — Après un assez long temps.*) C'est tout?

JEAN. — Ma chère petite Blanche...

BLANCHE. — Oui, oui... Ah ça, dis donc... est-ce que tu vas t'aviser, toi aussi, de me faire une mine d'enterrement?

JEAN. — Oh!...

Blanche. — Parce que nous sommes mari et femme, tu ne vas plus rien avoir à me raconter? Comme ça se trouve! Je me suis mariée précisément pour que tu me racontes enfin... des choses.

Jean (*inquiet*). — Quelles choses? Qu'est-ce que tu veux dire?

Blanche. — La plupart des jeunes filles ne se marient que pour aller dans les petits théâtres et, l'été, aux *Ambassadeurs*...

Jean (*gourmé*). — Cela dépend du genre d'éducation qu'elles ont reçu.

Blanche. — Ah! dame, je ne peux te parler que des jeunes filles de notre monde... Eh bien, moi, je me fiche des *Ambassadeurs* et des petits théâtres. Mais je me suis mariée pour connaître des coins de toi... qui sont comme les *Ambassadeurs* et les petits théâtres.

Jean. — Qu'est-ce que tu chantes, Seigneur Dieu? Quel langage! Si on t'entendait!

Blanche. — Si on devait m'entendre, j'emploierais un autre langage, c'est évident; mais tu me rendras cette justice que moi, je ne me suis jamais gênée pour toi... Tu ne pourrais pas en dire autant, ah! Dieu non! Je suis excédée de ta discrétion, de ton respect, de ta réserve, de ta timidité. Je ne me suis mariée que pour en finir avec tout ça, et pour te connaître... sous un autre jour!

JEAN. — Je pensais que nous nous étions mariés tout bonnement parce que nous nous aimions.

BLANCHE. — C'est bien ce que je dis... Enfin, nous le sommes, mariés? Ça y est?

JEAN. — C'est-à-dire...

BLANCHE (*haussant les épaules*). — Oui... Je comprends parfaitement à quoi tu fais allusion.

JEAN (*choqué*). — Oh! Blanche...

BLANCHE. — N'empêche que... « c'est commencé ».

JEAN (*souriant*). — Oui.

BLANCHE. — Je suis ta femme.

JEAN. — Ma chère petite femme.

BLANCHE. — Et je suis toujours ton amie?

JEAN. — A plus forte raison.

BLANCHE. — Ta camarade. Seulement, jusqu'aujourd'hui, tu ne pouvais pas tout lui dire, à ta camarade. C'était une jeune fille. Maintenant qu'elle est ta femme, tu lui diras tout?

JEAN. — Quoi : tout?

BLANCHE. — Ta vie... l'histoire de ta vie.

JEAN. — S'il y a quelqu'un au monde qui la connaît, l'histoire de ma vie!... Nous avons été élevés côte à côte. Nous ne nous sommes, pour ainsi dire, jamais quittés.

BLANCHE. — D'abord, ça n'est pas vrai. Tu m'as quittée trois fois.

JEAN. — Trois...

BLANCHE. — Compte. Tu as passé six mois en Angleterre, six mois en Allemagne, et deux ans sous les drapeaux : tu es revenu du service il y a un mois. Qu'est-ce que tu as bien pu faire pendant que je n'étais pas là pour y voir?

JEAN (*avec reproche*). — Oh!... Blanche!...

BLANCHE. — Réponds ?

JEAN. — Blanche! Ma chérie!... Mes deux années de régiment! Tu n'y penses pas! Nous étions déjà fiancés quand je suis parti.

BLANCHE. — Oui... Mais il paraît que... quand on reste fiancés si longtemps... N'importe. Tu veux me faire croire que l'idée de nos fiançailles a suffi pour t'empêcher de... Je n'en crois rien, mais je te sais gré de l'intention.

JEAN. — Ma petite Blanche, tu me fais beaucoup de peine.

BLANCHE. — Comment, quand je te dis que...

JEAN. — Tu méconnais mon caractère, ma conscience. Tu devrais savoir que je ne mens jamais.

BLANCHE. — Tu as bien de la chance! Comment peut-on faire pour ne jamais mentir?

JEAN (*avec chaleur*). — Voyons, tu sais mieux que personne comment j'ai vécu pendant mes deux années de service. Dès que j'avais la moindre permission, j'accourais auprès de toi!

BLANCHE. — Et là-bas?

Jean. — Là-bas, là-bas, mais je n'avais pas le temps de souffler !... Et puis j'évitais avec soin toutes les mauvaises fréquentations. Je n'avais qu'un seul ami, et qui tenait tout autant que moi à rester digne de sa fiancée.

Blanche. — Ah ! il était aussi fiancé ?

Jean. — A sa manière : il était séminariste.

Blanche. — Ça, c'est unique. Toi qui es protestant, tu t'étais lié avec un séminariste !

Jean. — Je suis très libéral.

Blanche. — Bon, il ne s'agit pas de théologie, et je pardonne volontiers à ton ami de n'être pas notre coreligionnaire, puisqu'il t'a donné l'exemple de la vertu. Mais tu n'avais pas d'ami séminariste en Angleterre ni en Allemagne ?

Jean. — En Angleterre, je logeais chez un digne pasteur. J'y étais traité comme le fils de la maison. Il était marié : tous les pasteurs sont mariés. Il avait quatre filles.

Blanche. — On dit qu'elles sont... fort libres.

Jean. — Qui ? Les quatre filles du Révérend ?..

Blanche. — Non... en général... les filles de pasteurs... ou de laïcs... qui prennent des jeunes gens en pension.

Jean. — C'est une calomnie.

Blanche (*un peu nerveuse*). — Bien, bien... Tu me le dis, je le crois : tu ne mens jamais... Et en Allemagne ?

JEAN. — Mais, quand je suis allé en Allemagne, j'avais à peine dix-sept ans !

BLANCHE. — Eh bien ?

JEAN. — Oh !!...

BLANCHE. — A dix-sept ans, mon frère Paul désolait la famille. Il la désolait même depuis deux ans. Il faisait une fête à tout casser. Papa avait commencé par en rire, mais il ne riait plus.

JEAN. — Je me demande comment tu peux savoir qu'à dix-sept ans ton frère Paul faisait une fête à tout casser, selon ton expression.

BLANCHE. — Je le sais, parce qu'on ne s'est pas gêné pour le dire devant moi.

JEAN. — C'est fâcheux... Tu ne regrettes pas, je suppose, que moi je n'aie pas fait la fête ni désolé ma pauvre maman ?

BLANCHE (*légèrement*). — Sans doute, sans doute.

JEAN. — Oublies-tu comment elle m'a élevé, dans quels sentiments et dans quels principes?

BLANCHE. — Oh ! tu sais, tout le monde n'approuvait pas ce genre d'éducation. J'ai entendu dire cent fois à papa : « C'est idiot d'élever un garçon de cette façon-là... » Si je te le répète, c'est que papa ne se gênait pas pour le dire à ta mère.

JEAN. — Mais toi, tu ne désapprouves pas, j'imagine, un genre d'éducation qui m'a réservé pour toi seule? Si je t'apporte aujourd'hui un...

cœur... aussi... net, aussi... neuf que le tien... c'est à ce genre d'éducation que tu le dois... Ma petite Blanche, ça ne t'émeut pas de penser que nous sommes... tous les deux... intacts?

BLANCHE. — Vraiment?... Oh!... Ça m'émeut, pour sûr... Tu penses bien... jamais je n'aurais osé... espérer... ni même souhaiter une chose pareille... J'avais entendu dire...

JEAN. — Tu as entendu dire trop de choses.

BLANCHE. — Peut-être... J'avais entendu dire que c'est un cas qui ne se présente pas une fois sur dix mille. Alors je me résignais... ou plutôt je me raisonnais. Mais j'étais jalouse!

JEAN. — Ma chérie!

BLANCHE. — Je te surveillais.

JEAN. — Non?

BLANCHE. — Mais oui! Si j'avais eu de l'argent à moi, je t'aurais fait surveiller par uneagence. Faute de fonds, j'étais obligée d'opérer moi-même. Comme j'allais souvent chez ta mère avec maman aux heures où tu n'y étais pas, je me glissais dans ta chambre, j'ouvrais tes tiroirs. Je t'ai volé des lettres!

JEAN. — Et tu n'as jamais rien trouvé.

BLANCHE. — Jamais rien. Je n'en étais pas moins jalouse. Je me figurais, je me forçais à croire que j'avais trouvé des choses...

JEAN. — Voilà un exercice intelligent!

Blanche. — Et, le soir, je m'empêchais de dormir pour pleurer en mordant le bord de mes draps.

Jean. — C'était bien la peine !

Blanche. — Non ! Dire que ce n'était pas la peine !... Oh ! j'ai souffert, va !... Et ce qui est enrageant, c'est de penser que j'ai souffert pour rien !

Jean. — Tu ne vas pas le regretter !

Blanche. — Non, certes... Oh ! je suis bien heureuse... Je n'aurais jamais cru que je serais heureuse à ce point-là... Dame ! pouvais-je croire que tu étais fait comme personne ?

Jean. — Tu as des manières de parler !... Comme personne !... Je n'ai pas voulu, tout à l'heure, m'inscrire en faux contre ta statistique de fantaisie ; mais je t'assure qu'il y a, au contraire, beaucoup de jeunes gens dans mon cas.

Blanche (*avec une sorte de colère*). — Mais non, il n'y en a pas ! Tu es le seul... Ah ! je suis bien heureuse, bien contente... Pourquoi veux-tu faire le modeste, diminuer ton mérite... ton originalité ? Tu es unique !

Jean. — Je t'affirme encore une fois que... dans notre monde protestant... beaucoup de jeunes gens prennent au sérieux les commandements de l'Église, et s'abstiennent de ce qu'elle considère comme un grave péché.

BLANCHE (*les yeux brillants*). — C'est vrai, c'est un péché !... Et tu m'as attendue... (*Un peu honteuse*) pour... le commettre... (*Elle se blottit dans les bras de Jean.*)

JEAN (*très tendre*). — Ma chérie, pour nous... ce n'est plus un péché.

BLANCHE (*s'écartant un peu de lui*). — C'est vrai, pour nous ce n'est même pas un péché !... Voilà une chose extraordinaire : c'était un péché hier matin, ce n'est plus un péché ce soir !

JEAN (*avec douceur*). — Petite Blanche, tu parles de ce que tu ne connais pas.

BLANCHE (*méchamment*). — Toi aussi.

JEAN. — Oh !... (*Il l'attire vers la chambre.*) Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

BLANCHE. — Mais si ! Au contraire ! Plus que jamais ! Après ce que tu viens de m'avouer !

JEAN. — De t'avouer !!...

BLANCHE (*en larmes*). — Ah ! ma pauvre maman !... Dans quel état elle doit être à cette heure ! Et moi qui me moquais de ses inquiétudes ! Comme je les comprends !

JEAN. — Blanche !... Je te fais peur ?

BLANCHE. — Oh ! non.... Oh ! non, je n'ai pas peur... Seulement... je... je n'ai... pas confiance, voilà, je n'ai pas confiance !...



X

Hippolyte.

Le père VAUTRIN, 45 ans.
Le fils VAUTRIN, Polyte, 17 ans qui paraissent 15.
AGATHE, 32 ans.

Chez le père VAUTRIN.

Un tout petit logement, très propre, tout en haut d'une maison ouvrière, dans un joli quartier pauvre : le « carré », deux chambres, une cuisine.

La porte du « carré » est ouverte. Et côte à côte, appuyés à la rampe de l'escalier, penchés à tomber, AGATHE, VAUTRIN père guettent.

VAUTRIN, qui est peintre en bâtiments, a une tête d'artiste, avec des cheveux qui foisonnent, grisonnent et bouclent, de bons yeux souriants, incapables de garder le secret d'une émotion. AGATHE, fine et sans âge, jolie, sans expression, regarde en bas presque fixement, presque stupidement, passionnément.

Parmi tous les bruits de la maison tumultueuse, soudain VAUTRIN père a reconnu le pas léger et fatigué de son fils HIPPOLYTE. Il crie :

— Voilà le garçon!

Et leste comme à vingt ans, il dégringole les six étages, embrasse Polyte, empoigne la malle de rien du tout que le jeune homme porte avec peine. Ils remontent, lentement.

Quand ils arrivent en haut, AGATHE a disparu.

VAUTRIN (*pour ne pas humilier le petit qui souffle*). — C'est haut.

POLYTE (*les deux mains sur sa poitrine*). — Oui.

VAUTRIN. — Entre. Assieds-toi. Prends ton temps. On causera tout à l'heure. (*Polyte s'asseoit devant la fenêtre et regarde la belle vue de Paris par-dessus le Père-Lachaise. Vautrin regarde Polyte. Long silence. Il reprend :*) Ça doit te faire plaisir, de revoir les choses? (*Polyte fait signe que oui.*) Tu es guéri?

POLYTE. — « Guéri » est un grand mot... Plus tard... Mais je me sens mieux... beaucoup mieux.

VAUTRIN. — Tu te plaisais aussi là-bas, à Berck?

POLYTE. — Oh! oui... Le pays est beau... L'air est vif... Et puis y a le ciel, sur la mer... (*Il ferme les yeux, pour revoir toutes les choses qu'il ne sait pas dire.*)

VAUTRIN. — Quand même, on est mieux chez soi, eh?

POLYTE. — Oui.

VAUTRIN. — Je suis aise que tu sois revenu.

POLYTE. — Moi aussi.

VAUTRIN. — Alors... maintenant... je vas travailler... Il est tantôt dix heures ; je serai toujours bien au chantier à la demie. Je jugerai de la besogne à faire cet après-midi, et je me ramènerai pour déjeuner à onze heures.

POLYTE. — Qui c'est qui fera la soupe?

VAUTRIN. — Ah ! oui... J'oubliais de t'aviser... Y a du changement.

POLYTE. — Ah ?

VAUTRIN. — Oui... Parce que... voilà... Depuis deux ans que nous avons perdu ta bonne femme de mère... avec toutes les inquiétudes que tu me causais... j'étais... j'étais occupé, quoi ?... Je ne me sentais pas veuf... Seulement, tu es parti... Tu es allé là-bas faire ta cure, comme ils disent... Alors moi... je suis resté seul... J'étais pas habitué, je savais plus où j'en étais... Sauf aux heures de travail, mais c'est pas ça qui peut occuper un homme : y en a pas tant... Et puis... j'ai à peine les quarante-cinq... A cet âge-là, un homme n'est pas fini, et de courir à droite, à gauche, ça n'a jamais été mon goût... Bref, je me suis mis avec quelqu'un, une dame.

POLYTE. — Ah !...

VAUTRIN. — Ça ne te fâche point ?

POLYTE. — Ça ne me regarde point.

VAUTRIN. — Tout de même : une belle-mère.

POLYTE. — T'es pas marié?

VAUTRIN. — Non. Je me suis mis avec quelqu'un comme on se met, quoi? Voilà.

POLYTE. — Tu me diras qui?

VAUTRIN. — Faudra bien.

POLYTE. — Peut-être que je la connais?

VAUTRIN. — Je comprends! C'est Mamselle Agathe, qui demeurait ci-dessous, faisant des ménages et des journées, qui montait à l'occasion savoir de tes nouvelles et m'aider à tes tisanes... Elle a continué à venir après que tu as été parti. Mais on ne savait plus quoi se dire. Alors on s'est mis ensemble.

POLYTE. — Ah!...

VAUTRIN. — Encore une fois, ça ne te fâche point?

POLYTE. — Non, que je te dis.

VAUTRIN. — Alors je vas l'appeler... bien que je n'aie pas lieu de te la présenter, et qu'elle ait déjà été quasiment une seconde mère pour toi... Elle s'est embusquée dans sa cuisine. (*Il appelle.*) Agathe!... (*Elle paraît.*) C'est le garçon.

AGATHE. — Je vois bien... Bonjour, Polyte.

POLYTE. — Bonjour Agathe.

Un silence.

VAUTRIN (*brusquement*). — Et puis maintenant, je fous le camp au chantier, parce qu'il ne faut tout

de même pas avoir l'air de se foutre des clients et des patrons.

Il sort. Polyte se retourne du côté de la fenêtre et regarde dehors sans rien dire. Agathe reste là et regarde Polyte. Après un temps très long :

AGATHE. — Alors, ça va ?

POLYTE. — Mieux.

AGATHE. — Faut dire que vous avez une fière mine.

POLYTE. — Je l'aurai plus fière quand je serai reposé du trajet.

AGATHE. — C'est beau, d'où vous venez ?

POLYTE. — Y a de l'air et du ciel, que tout ça n'est rien auprès.

AGATHE (*après un silence*). — Vous ne souhaitez rien ? (*Il secoue la tête.*) Vous êtes devenu peu causant depuis que vous êtes gaillard.

POLYTE. — Paraît.

AGATHE. — Vous n'avez plus besoin de mon service.

POLYTE. — Non. Vous pouvez retourner à votre fricot.

Un silence.

AGATHE. — Vous n'êtes point fâché ?

POLYTE. — A cause ?

AGATHE. — Y a du changement.

POLYTE. — Oui.

AGATHE. — Vous ne vous attendiez pas ?

POLYTE. — Non.

AGATHE. — Je vas vous dire...

POLYTE. — Je vous demande rien.

Elle se tait, mais elle ne bouge pas. Un long silence. Puis elle reprend, d'une voix sourde, monotone :

AGATHE. — Le jour que vous êtes parti... justement, j'avais toute ma journée de libre... Point de ménages... Et je me disais : « Comme ça tombe ! J'aurais pu tenir compagnie à Polyte ...» Je suis venue voir s'il n'y avait pas quelques petites choses à ranger... Un jour de départ!... Et puis juste que c'était lundi, je n'avais point songé... Le lundi, les travailleurs ne travaillent point... Le père était là, et alors nous sommes restés à faire des conversations, jusqu'au soir... Quand je dis des conversations... on n'avait point sujet... on se regardait plutôt... et on pensait à vous réciproquement... Le père, qui avait acheté un indicateur, disait de temps en temps : « Il est telle heure, Polyte est à telle station... si toutefois le train n'a pas de retard. » Il disait aussi : « Peut-être que l'administration nous enverra une dépêche : « Bien arrivé. » Attendez donc, Mamselle Agathe. » J'ai attendu, mais point de dépêche, et je dis tout d'un coup : « Seigneur ! Monsieur Achille, v'là qu'il est nuit close, avez-vous un dîner ? — Et vous, qu'il me dit, Mamselle Agathe ? » Moi ? pas davantage ! Si bien que j'ai descendu dare

dare, et j'ai eu encore bien du mal à trouver de la charcuterie.

Polyte. — Ah !

Un temps.

Agathe (*reprend*). — Vous sentez que je n'avais point fait les rangements. Il a donc fallu revenir le lendemain... Et puis, il n'y avait plus votre lit à faire, mais il y avait le lit du père Vautrin. Et qui se serait soucié de son manger, le cher homme ?... Je donnais bien aussi, chaque jour, un coup à vos petites affaires... parce qu'on a beau ne s'en point servir, elles prennent la poussière et les mites, et même pis que si on en faisait usage... Même que ça n'aurait pas été utile, ça m'aurait toujours fait penser à vous... J'avais coutume de vous soigner : j'ai continué tandis que vous n'étiez plus là... C'est donc comme ça qu'un beau soir le père il m'a dit qu'il voulait se mettre ensemble, et que je lui plaisais, des bêtises, quoi ? Moi, j'ai ri, selon les convenances. Mais il disait aussi des raisons. « Mamselle Agathe, qu'il disait, à mon âge on ne vit point célibataire. Je ne vous offre point le mariage, parce que, n'ayant point épousé ma première femme, je dois à sa mémoire de ne point épouser la suivante. Mais il en viendra toujours une : donc, autant vous qu'une autre, qui serait peut-être mal portée pour le garçon. Vous, je suis sûre : je vois bien que vous ne

savez point vous passer de lui. Alors faut rester, Mamselle Agathe, qu'il vous trouve installée ici quand il reviendra. » Moi, ça ne me disait rien Mais ça m'a fait tout drôle quand il m'a dit : « Vous ne savez point vous passer du garçon. » Même que je me suis mise à pleurer, et je disais : « Pour sûr non, je ne sais point m'en passer, je ne sais point. — Alors, qu'il répétait, faut rester. » Moi, je savais plus quoi répondre, et voilà comment ça s'est fait. Vous pouvez bien dire que c'est pour vous.

Silence.

POLYTE (*brusquement*). — Pourquoi que t'as fait ça? Dis? Pourquoi?

AGATHE (*interdite*). — Oh!...

POLYTE. — T'as donc rien vu?... Parce que ma santé m'a fait tardif, t'as cru que j'étais un gosse... Parce que j'ai dix-sept ans et que j'en parais quinze, qu'ils disent tous pour se foutre de moi... Parce que j'ai jamais encore pu faire la vie... T'as pas compris pourquoi je me plaisais à être malade, à me faire donner des soins.

AGATHE (*confuse*). — Si, Polyte, si, je sentais bien.

POLYTE. — T'as pas compris ce qui me faisait gros cœur quand je suis parti là-bas? Mais je prenais courage. « A cette heure (que je me disais) s'agit plus d'être crevé : faut forcir. » Et je riais

d'avance, de penser la tête que tu ferais, de m'avoir vu partir tout même et de me voir revenir un homme. Car je sentais que je ne te déplaisais point.

Agathe. — Oh ! non, Polyte, pour sûr.

Polyte. — Je suis neuf, mais je sais bien que je ne manque point de ce qui plaît. On se connaît. Je ne suis pas une brute comme le commun. Fils d'ouvrier possible, mais j'suis pas ouvrier moi-même, n'ayant jamais rien su faire de mes dix doigts. Regarde un peu ces mains. C'est-il des mains calleuses, dis ?

Agathe. — Non, Polyte.

Polyte. — Je suis quasiment un monsieur, puisque je travaille point. Et je pensais que tu y étais sensible, toi qui as de la distinction. Je pensais : « Elle ne fait semblant de rien. Elle me ménage, rapport à ma santé chancelante. Elle espère. Mais quand je reviendrai de là-bas guéri, ah ! mince ! » Voilà ce que je pensais, voilà !

Agathe. — Vous pensiez juste, M'sieur Polyte.

Polyte. — Savoir ! Alors pourquoi qu'tu t'es mise avec le vieux, qu'est taillé en déménageur et qu'a des couleurs variées plein sa blouse blanche, que c'est comme une palette de peintre artiste ? Un vrai ouvrier, celui-là, sauf le lundi et le dimanche ! Pourquoi qu't'as pas eu la délicatesse de m'attendre ? Pourquoi que j'te trouve avec le père ?

Agathe (*gravement*). — Polyte, tu peux penser de moi ce que tu veux, mais tu ne dois pas croire que je ne t'aime point. C'est sacré. Je t'aime depuis des mois. Je venais te soigner : c'était des prétextes. Mon idée n'était que de te voir et de te toucher. Ça date de la première fois que je t'ai rencontré dans les escaliers. Une autre première fois, c'est celle que je t'ai vu dans ton lit. Tu n'avais de gosse que la tête, et je te jugeais grand sous les draps. Et puis tu tenais tes petites mains posées sur l'édredon rouge... Ah ! tu parles qu'elles sont blanches !... Depuis lors je n'ai fait que penser au jour où je pourrais te dire sans te nuire ce que je te dis aujourd'hui. Mais je suis têtue et patiente, je sais espérer. Et je suis secrète : des fois, même que ça ne sert à rien, j'aime mieux mentir que de dire tout uniment ce qui est. J'ai donc fait la garde-malade, pour te choyer sans en avoir l'air. Quand tu es parti, et ensuite, quand j'ai su que tu allais revenir, j'ai voulu me domicilier ici. J'ai aguiché le père : il croit que c'est lui ! Et quand il m'a dit de se mettre ensemble, après des manières comme il est convenable, j'ai dit oui, à cause de toi.

Polyte. — Non, faut en entendre ! Mais à qui que t'espères faire gober cette bourde ? A qui ?

Agathe. — Gobe, ou ne gobe point, c'est ton affaire. Moi, j'sais bien que je m'suis comportée

comme j'devais. J'ai bien songé, va. Depuis que t'es parti, je ne pense qu'à ça, et même, avant, je ne pensais pas à autre chose. Je n'en soufflais mot : je suis secrète, que je t'ai dit. Écoute donc ce que je te parle, et tâche de te faire une raison. Fallait bien lâcher mes journées, mes ménages et me rendre libre. Alors ? Alors, il me fallait un homme pour gagner ma vie. De quoi que tu penses être capable d'ici à longtemps, mon pauvre Polyte ? L'en fallait donc un autre, et dans quel quartier qu'il m'aurait emmenée ?

Polyte. — C'est juste.

Agathe. — J'aurais pas demeuré ici, où toi, tu restes toute la journée tandis que le père il va à son travail. J'ai fait pour le mieux, que j'te dis. Dame ! je préférerais si on était riche l'un et l'autre ; mais, comme ce n'est point le cas, faut s'arranger, faut se contenter. On ne fait point toujours ce qu'on désire, dans la vie ?

Polyte. — J't'écoute, j't'écoute, et je ne sais pas si ça me donne plutôt envie de rire ou de te cogner. Vois un peu à raconter dans la maison, pour voir l'effet que ça y fera, que tu t'es mise avec le père pour ma commodité.

Agathe. — J'ai pas besoin de raconter dans la maison. Je suis secrète.

Polyte. — Et si je lui disais, à lui ?

AGATHE. — A qui ?

POLYTE. — Au père.

AGATHE (*haussant les épaules*). — Tu ne feras point cela.

POLYTE. — Chiche !... Si je lui disais que, tandis qu'il n'est point là, tu me fais des agaceries ?

AGATHE. — Tu ne feras point cela. Il te croirait point.

POLYTE. — Savoir !

AGATHE. — Alors je lui dirais que c'est toi.

POLYTE. — Il ne te croirait pas non plus.

AGATHE. — Que si. Et il te mettrait dehors. Je te suivrais. Mais où qu'on irait tous les deux ? Faut vivre.

La porte s'ouvre. Le père Vautrin reparaît.

VAUTRIN. — Onze heures ! La soupe est prête ?

AGATHE. — Point commencée.

VAUTRIN (*menaçant*). — De quoi ?

AGATHE (*désignant Polyte*). — Demandes-y !

POLYTE (*embarrassé*). — C'est ma faute... On s'est oublié à causer... Ce n'est pas tous les jours le jour que je reviens.

VAUTRIN (*de mauvaise humeur*). — Raison de plus pour soigner le fricot.

AGATHE (*rassurée, retournant à la cuisine*). — Gronde pas, je vas mettre les petits plats dans les grands.



XI

L'usage.

Elle, vingt-quatre ans.
Lui, quarante... ans.

Chez Lui. Très joli rez-de-chaussée avec portes-fenêtres et jardin sur l'avenue du Bois. Un grand salon. Peu de meubles, mais beaux et de prix. Sur la cheminée de marbre vert, un char Empire. Au centre, une table ronde, bois doré, dessus de glace, formée de plusieurs petites tables qui se raccordent en jeu de patience et que supporte une forêt de pieds fins. Autour, à distance, quatre méridiennes font cercle. Deux vitrines renferment sa collection de poupées.

De part et d'autre, deux chambres. L'une, où personne n'a le droit d'entrer, est la sienne, tendue de satin gris, meubles noirs.

Au mur, dans chaque panneau, nymphéas de Monet. L'autre est la chambre d'amies. Très élégante, très cocotte : c'est là qu'il a coutume de recevoir des femmes du meilleur monde. Louis XV, naturellement.

Il va et vient dans le salon. Il attend, évidemment. Il attend sans fièvre, mais enfin, il va et vient. Redingote, cravate unie, très simple, perle.

Monologue :

— Quatre heures moins cinq. Elle doit venir à quatre heures : encore une heure d'attente. (*Silence. Puis, une horloge placée dans l'antichambre, sonne quatre coups. Encore un temps, puis l'horloge, qui répète, sonne encore quatre coups. Au même instant, sonnerie à la porte d'entrée. — Avec étonnement.*) Exacte ! Serait-elle honnête ? (*Il entr'ouvre la porte de l'antichambre. Bas, au domestique.*) N'ouvrez pas. Allez à la grille du jardin, et faites, de loin, signe à cette dame qu'elle doit entrer par là. Ça les amuse toujours. (*On resonne. Sans se presser*). Quand vous aurez introduit cette dame, vous pourrez aller vous promener au Bois. Il ne pleut pas trop fort. Vous aurez soin de ne rentrer qu'à six heures. Je m'habillerai.

Le valet de chambre. — Bien, Monsieur.

Il exécute les ordres. Elle entre par une des portes-fenêtres.

Elle (*d'un ton très déterminé*). — Bonjour. Vous savez que je m'en allais. Votre domestique m'a rattrapée au passage. Quel mystère ! Pourquoi m'a-t-on fait entrer par cette porte dérobée ?

Lui. — Merci d'être venue!... Ce n'est pas précisément une porte dérobée. Elle donne sur l'avenue du Bois, et, à quatre heures de l'après-midi...

Elle. — C'est-à-dire que tout Paris m'a vue entrer chez vous!

Lui. — J'espère que non!... Je l'espère pour vous: moi, je ne pourrais être que flatté.

Elle. — Trop aimable... Je ne me cache pas.

Lui. — Asseyez-vous.

Elle. — Attendez, je regarde.

Lui. — Vous avez bien le temps.

Elle. — C'est joli chez vous. Ça ne ressemble à rien... Oh! d'ailleurs, je dis ça :... je n'ai pas de termes de comparaison. C'est la première fois, je vous prie de le croire...

Lui (*vivement*). — Je le crois!

Elle. — Laissez-moi donc finir!... C'est la première fois que je mets le pied dans le logis d'un célibataire, d'un homme vivant seul.

Lui. — Bien entendu.

Elle. — Comment « bien entendu » ? Qu'est-ce que ça veut dire?

Lui. — Je vous demande pardon, c'est que... à votre insu... tout à fait par hasard, j'en suis persuadé... vous venez d'employer... une expression.. consacrée.

Elle. — Quand je vous ai dit que c'était la première fois ?...

Lui. — Oui... Il est très rare qu'une femme, qui fait à un homme l'honneur de lui rendre visite chez lui, ne lui dise pas qu'il est le premier. Lorsque la chose est... trop invraisemblable, elle consent tout au plus à lui dire qu'il est le second... J'ai l'air de vous décocher une impertinence, mais ce n'en est pas une en l'espèce, puisque, de votre part, cette affirmation banale et... mensongère habituellement... est l'exacte vérité.

Elle (*piquée*). — Qu'est-ce que vous en savez ?

Lui. — Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr.

Elle. — Parce que ?

Lui. — Vous n'allez pas vous fâcher ?... Parce que vous avez sonné en même temps que quatre heures.

Elle (*non sans dépit*). — Je ne suis pas adroite : je ne sais pas me faire désirer.

Lui. — Vous n'avez pas plus besoin de vous faire désirer que les gens spirituels n'ont besoin de faire de l'esprit.

Elle (*contente*). — C'est bien tourné ce que vous me dites là, c'est gentil, ça me fait plaisir. (*Soudain elle aperçoit les deux vitrines et paraît stupéfaite.*) Oh ! !...

Lui. — Quoi donc ?

Elle (*désignant les vitrines*). — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Lui. — Mais... ce sont mes poupées, c'est ma collection.

Elle. — Vous avez une collection de poupées ?

Lui. — Dame ! vous le savez bien, puisque c'est pour ça... Je vous ai invitée à venir la voir...

Elle. — Oui, mais... je n'ai jamais cru à l'existence réelle de cette « collection »... Je ne pensais pas qu'un homme bien élevé dût être... effectivement collectionneur... pour inviter une femme du monde à visiter ses collections... J'imaginais que... c'était aussi une expression consacrée.

Lui (*très emballé*). — Dieu ! que vous êtes amusante !... Non seulement vous êtes... la grâce même... jolie et désirable !... Mais vous avez tant d'imprévu ! Vous êtes si...

Elle. — Naïve ?

Lui. — Je n'osais pas le dire... J'avais encore peur de vous fâcher. C'est pourtant, je vous jure, un vrai compliment que je vous fais là... Mais j'y pense...

Elle. — Quoi ?

Lui. — Vous avez accepté mon invitation, et vous croyiez que j'étais un collectionneur pour rire ?

Elle. — Oui.

Lui. — Alors...

Elle. — Alors quoi ?

Lui. — Madame !... Qu'êtes-vous venue faire ici ?

Elle. — Ne m'obligez pas à le dire, c'est trop difficile.

Lui. — Vous l'avez dit.

Elle (*riant*). — Tout de même!

Lui (*avec feu*). — Jeannine!

Elle. — Je vous en prie, ne nous attendrissons pas. J'ai besoin de tout mon sang-froid.

Lui. — Au contraire! Il faut le perdre.

Elle. — Ça vous regarde.

Lui. — Otez vos gants.

Elle (*troublée*). — Déjà?

Lui (*plein de condescendance et de délicatesse*). — Non: quand vous voudrez. (*Elle s'asseoit, se dégante lentement. Un petit moment de gêne. Puis il prend une chaise tout près d'elle et, d'une voix émue, mystérieuse.*) Jeannine...

Elle (*toujours vaguement troublée*). — Mon ami?

Lui. — M'aimez-vous donc un peu?

Elle (*après avoir, comme par distraction, manqué la réplique*). — Ah!... Oui.

Lui. — Comme vous me dites cela!

Elle. — Mais... tout bonnement.

Lui. — On dirait... que vous n'y pensiez pas et que ma question vous a surprise.

Elle. — Je vous avoue que... je n'y pensais pas, sur le moment... mais... cela va de soi... Je vous aime, évidemment... Serais-je venue?

Lui. — Évidemment!... Évidemment, puisque...

vous ne coupiez pas dans mes collections... Pardon, je vais vous paraître... bizarre... peut-être même un peu sot : je suis... très modeste.

Elle. — Vous ?... Cette modestie aurait dû... aller en diminuant... à mesure que vos bonnes fortunes allaient en se multipliant.

Lui. — C'est le contraire qui est arrivé... Et cela se conçoit ; car, à mesure que mes... bonnes fortunes se multipliaient, j'avançais en âge. Je ne suis plus un gigolo, ma chère Jeannine ; et, en admettant même que j'aie pu naguère, autrefois, séduire... aujourd'hui !... Enfin, je suis... tout étonné... d'avoir... plu, c'est le mot... à une femme... exquise, jolie... jeune... tellement plus jeune que moi !... Jeannine, est-ce possible ?

Elle. — Vous voyez.

Lui. — Mais comment ?

Elle. — Ne me le demandez pas. Je ne me le suis pas demandé à moi-même et je n'en sais absolument rien.

Lui. — Ah ? Voulez-vous que nous cherchions ensemble ?

Elle. — Mon Dieu ! oui... si ça peut vous faire plaisir.

Lui. — Certainement, ça me fait plaisir !... La plupart des femmes ont la manie de nous expliquer leur caractère...

ELLE. — Bah?

LUI. — Oui... et elles ne soupçonnent pas que leur caractère nous est tout à fait indifférent... En revanche, nous les écouterions toujours avec intérêt si elles prenaient la peine de nous expliquer les sentiments qu'elles éprouvent pour nous.

ELLE. — Je ne me rends pas très bien compte du sentiment que j'éprouve pour vous.

LUI. — Ah?... Voyons... Je ne suis pas... je n'ai jamais été ce qu'on appelle un... très bel homme. (*Elle le regarde comme si elle ne l'avait jamais regardé. Lui, déconcerté.*) C'est bien votre avis?

ELLE (*après examen*). — Oui...

LUI. — Ah!...

ELLE. — Mais vous n'êtes pas mal non plus. Votre physique n'est pas un obstacle.

LUI. — Ah! merci.

ELLE (*après s'être excusée d'un geste assez négligent*). — D'ailleurs, vous êtes... comme il faut, correct... même élégant.

LUI. — Il doit y avoir quelque chose de plus, parce que... si je n'étais que correct... ou même élégant... m'aimeriez-vous avec... cette spontanéité, cet abandon?

ELLE. — Non, sans doute.

LUI (*la serrant de plus près*). — Jeannine, petite

Jeannine... regardez-moi bien en face... si vous osez !

Elle. — Mais oui. (*Et elle le regarde, en effet, bien en face.*)

Lui. — Vous venez de me parler... je rougis d'en parler moi-même... vous venez de faire allusion aux... bonnes fortunes qu'on me prête (on exagère)... Jeannine, vous êtes... toute neuve. Vous allez oublier vos devoirs pour la première fois : ne cédez-vous pas à l'attrait pervers qu'exercent, dit-on, les mauvais sujets, principalement sur les innocentes ? (*Avec fatuité.*) Jeannine, me prenez-vous pour un don Juan, et est-ce à ce titre que je vous plais ?

Elle. — Oh ! mon ami ! Non, franchement non. Je suis tout à fait inaccessible à ce genre de sentiment ; et vos bonnes fortunes passées, historiques ou légendaires, ne vous donnent pas à mes yeux plus de prestige qu'elles ne m'inspirent de jalousie.

Lui. — Ah !... (*Un temps.*) Peut-être... mon expérience ?...

Elle. — Plutôt... Un homme inexpérimenté ne m'inspirerait assurément pas de... de l'amour, comme vous dites... parce qu'il ne m'inspirerait pas confiance.

Lui. — Soit, mais... il ne suffit pas, j'espère... de vous inspirer confiance pour vous inspirer de l'amour ?

ELLE. — Non!

LUI. — Alors?... (*Un temps.*) Je devine!... Ma pauvre enfant!... Votre roman est celui de toutes les femmes mariées trop jeunes, et avant que leurs... comment dirais-je?... avant que leurs sens ne se fussent éveillés... Un beau soir, plus tard, ils s'éveillent, et c'est pour la plus grande joie d'un passant presque toujours indigne, que le hasard ou la Providence met ce soir-là sur leur chemin. Ah! Jeannine...

ELLE (*riant aux éclats*). — Oh! mon ami!... Oh! non, par exemple!... Des sens, du tempérament? Moi! Pour quelle femme me prenez-vous donc, et qu'est-ce que vous allez vous figurer là?

LUI (*impatienté*). — Mais sapristi! je me figure des choses... toutes naturelles, et vous ne seriez pas la première qui...

ELLE (*l'interrompant*). — Tenez, c'est beaucoup plus simple que tout ça. Je suis mariée depuis quatre ans, et dans les meilleures conditions. J'ai une jolie dot, mon mari a une jolie fortune. Je ne m'ennuie pas en sa compagnie et il ne s'ennuie pas en la mienne. Nous avons une sorte d'attachement l'un pour l'autre et nous ne nous sommes jamais aimés. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse. C'est la médiocrité dorée du cœur. Je n'ai ni grands soucis ni grandes joies : je me laisse vivre, je me laisse aller, je m'endors... sans rêve. Bref, les jours pas-

sent, les mois, les années... quatre années!... et je n'ai pas encore d'amant!

Lui (*avec quelque froideur*). — C'est scandaleux.

Elle. — C'est ce qu'on me dit. Il paraît que je suis la seule. Toutes mes amies du même âge, et mariées environ le même temps que moi, ont des liaisons avouées... ou cachées, et que l'on connaît d'autant mieux... En y réfléchissant, il ne serait pas impossible que Gabrielle... Mais vous n'êtes pas en relations, je crois?

Lui. — Non.

Elle. — N'importe. Je la soupçonne... d'être... comme moi... Mais elle a du moins l'hypocrisie, la prudence de se compromettre... à blanc peut-être... suffisamment toutefois pour ne se point singulariser... Oh! ce n'est pas que je redoute, plus qu'il ne sied, l'originalité... mais... dans le monde... il vaut mieux faire comme tout le monde... Et puis je n'aime pas que l'on potine sur mon dos.

Lui. — Et on potine?

Elle. — Oui.

Lui. — Parce que vous n'avez pas d'amant? C'est unique!... Alors?

Elle. — Eh bien, alors, voilà. Je vous ai tout dit.

Lui. — Vous... souhaitez prendre un amant... non point parce que vous êtes malheureuse en ménage... ni par dépit, ou par revanche... ni tout

bêtement par amour pour celui que vous élirez, ni par tempérament...

ELLE. — Fi !

LUI. — Ni même par curiosité.

ELLE. — Ma foi ! non.

LUI. — Vous voulez prendre un amant parce que « c'est l'usage ».

ELLE. — Ma foi ! oui.

LUI (*de plus près*). — Permettez-moi...

ELLE. — Ne sentez-vous pas que je suis disposée à vous permettre bien des choses ?

LUI (*d'un peu plus loin*). — Permettez-moi de vous donner un bon conseil.

ELLE (*surprise*). — Ah ?

LUI. — Oui, un bon... Puisque votre choix n'est pas déterminé par un goût... singulier... pour une certaine personne... enfin la personne même de l'élu vous est indifférente... D'ailleurs, jolie comme vous êtes, vous n'avez pas à craindre... qu'on vous rende le mouchoir que vous jetterez...

ELLE. — Je voudrais voir ça !

LUI. — Parbleu !... Alors... ne vous adressez donc pas à un vieux routier. Son expérience ni sa maturité ne vous seraient aussi utiles que vous le pensez, et on trouve chez ces gens-là, probablement parce que l'âge amortit leur fougue première, un incommode besoin de... de croire que c'est arrivé.

Elle. — De croire que c'est arrivé?

Lui. — Mon Dieu!.. ils ne le croient pas à la lettre… mais ils savent gré à leur partenaire… de leur jouer un peu la comédie, même s'ils n'en doivent pas être dupes. Ils ne se flattent pas d'être aimés, mais si on leur dit qu'on les aime, ils écoutent avec plaisir. Ils ne se flattent pas non plus d'éveiller le… pardon pour ce vilain mot… le tempérament d'une jeune femme. Mais si l'on veut… leur faire croire qu'ils l'éveillent… eh bien… ils renoncent très volontiers à leur scepticisme. Ils croient plus facilement encore qu'ils piquent la curiosité… et rien ne les pique eux-mêmes davantage. Faute de ces ingrédients, ils restent mornes et glacés… Adressez-vous donc de préférence à un de ces petits jeunes gens qui cherchent une maîtresse dans le monde, précisément pour le même motif que vous y cherchez un amant : parce que « c'est l'usage »… Adressez-vous…

Elle (*se levant*). — Pardon. Le conseil est bon en effet. Je le suivrai peut-être, je vous remercie. Mais le temps passe si agréablement dans votre société qu'il va falloir que je parte, et je n'ai pas encore visité vos collections.

Lui. — Il est bien heureux qu'elles existent. (*Il l'emmène devant une des vitrines.*) Voici d'abord des poupées espagnoles…

Mais elle ne l'écoute que fort distraitement.



XII

Le moment.

Charlotte N***, trente ans.
Jean de P***, dans tout l'éclat de la quarantaine.

Villa au bord du Léman, côté France. Charlotte, qui est chez elle, et Jean, qui est son invité, profitent d'une éclaircie pour faire, avant dîner, un tour de jardin. Le jardin est très vaste et arrangé dans le goût du Parc Monceau, mais avec des coins sauvages. Terrasses, quais, port, perrons-embarcadères, etc. Çà et là, dans ce jardin, plusieurs chalets, présentement inhabités.

Charlotte s'est arrêtée près d'une balustrade, elle contemple l'eau verte. Elle se tient droite et immobile. Cette attitude lui va

très bien. C'est une femme imposante, aux yeux calmes. Elle hait le mouvement qui déplace les lignes.

JEAN se tient debout près d'elle et contemple de la même façon. Toutes les attitudes lui vont également bien. C'est un très bel homme, célèbre dans le monde par ses succès.

CHARLOTTE (*tressaillant*). — Bon !... Avez-vous senti ?

JEAN. — Quoi ?

CHARLOTTE. — Une goutte.

JEAN (*la main tendue*). — Deux, trois.

CHARLOTTE. — C'est la pluie.

JEAN. — La pluie de cette année, la grande pluie.

CHARLOTTE. — Rentrons.

JEAN. — Nous n'aurons jamais le temps de rentrer au château ! Vous serez trempée !

CHARLOTTE (*riant*). — Vous aussi.

JEAN. — Ça vous fait rire ?

CHARLOTTE. — C'est l'excès de votre galanterie qui me fait rire. Vous ne sentez que l'eau qui tombe sur moi !

JEAN. — Que voulez-vous ? Je ne suis pas tout à fait du dernier bateau : alors, je suis à peu près bien élevé... N'y a-t-il pas un abri, un champignon près d'ici ?

CHARLOTTE. — Non, mais il y a le chalet. La clef est sur la porte.

La pluie tombe à flots, ils courent vers le chalet, sans que CHARLOTTE se croie obligée de pousser des petits cris. La clef est, en effet, sur la porte. Ils entrent. Effet de nuit.

Jean. — On n'y voit goutte.

Charlotte. — Quand j'ai trop de monde et que je loge dans cette cahute le surplus de mes amis, on démonte les volets : mais comme je n'ai encore exilé ici personne, ils sont resté clos depuis l'année dernière. Poussez-les.

Jean. — Ma foi, non. D'abord je ne saurais pas, je suis extrêmement maladroit. Et puis je ne hais pas le mystère de cette obscurité.

Charlotte. — Comme il vous plaira : vous êtes mon invité. Moi, ça ne me gêne pas, je connais la place des moindres objets. Laissez-vous conduire. Donnez-moi la main. Il y a un... (*Jean trébuche.*) Qu'est-ce que vous faites ?

Jean. — Dame ! vous me dites : « Il y a un pas. » Alors j'ai levé le pied. Je n'ai rencontré que le vide...

Charlotte. — Vous ne me laissez pas finir mes phrases ! Je ne vous ai pas dit qu'il y eût un pas. J'allais dire : « Il y a un canapé. »

Jean (*donnant du genou contre ledit canapé*). — Je m'en aperçois.

Charlotte. — Vous auriez décidément mieux fait d'ouvrir. Asseyez-vous. Inutile de vous asseoir si près de moi : c'est un vieux canapé de campagne, il est très grand. Poussez-vous... Mais pas de mon côté, naturellement ! De l'autre côté ! Je n'ai plus de place !... Hein ?... Vous êtes fou ?... Ah ça, voulez-

vous me laisser tranquille ?... Faites-moi le plaisir d'aller ouvrir la fenêtre et pousser les volets... Allez !

Il y va, penaud. Il se bat avec la fenêtre, dont le bois a eu tout un an pour jouer, et ensuite avec les volets qui ne se sont pas gênés pour en faire autant. Enfin un peu de jour pénètre dans le salon. Les meubles d'acajou sont rangés tout autour : canapés, fauteuils et chaises Restauration, drapés d'un pékin de laine vert sur vert. Dans la glace terne et verdâtre qui surmonte la cheminée, les vivants ont l'air de fantômes. Jean revient, toujours penaud.

JEAN. — Je vous fais toutes mes excuses.

CHARLOTTE. — Vous n'êtes pas fier ?

JEAN. — Il n'y a pas de quoi.

CHARLOTTE. — Vous venez d'être... je ne dirai pas odieux...

JEAN. — Oh ! non, ne le dites pas !

CHARLOTTE. — Je ne le dis pas parce que ça vous flatterait. Non, vous n'avez pas été odieux : vous avez été simplement ridicule.

JEAN. — Un peu.

CHARLOTTE. — Grotesque !

JEAN. — Vous exagérez.

CHARLOTTE. — A peine. Enfin vous avez manqué déplorablement d'originalité.

JEAN (*effaré*). — Comment ?

CHARLOTTE. — Sans doute ! Vous avez fait, — vous ! — ce que le premier venu aurait fait en pareille occurrence. Je retire « grotesque » et même

« ridicule ». Vous avez raison, j'en demeure d'accord : on ne saurait être ni l'un ni l'autre quand on se conforme à un usage séculaire et qu'on suit servilement l'exemple de tout le monde. Mais vous, qui vous piquez d'être bien élevé, c'ést-à-dire de ne ressembler à personne, je ne vous croyais pas capable de pratiquer si grossièrement et à la lettre ce qu'on appelle improprement la civilité puérile et honnête.

Jean. — La civilité... Je ne vous entends pas.

Charlotte. — Les hommes penseraient se perdre de réputation et nous offenser, s'ils ne se conduisaient pas comme des goujats quand ils se trouvent près de nous à table, ou tête-à-tête avec une de nous dans une voiture, dans un lieu désert comme ce salon.

Jean. — Mais...

Charlotte. — Laissez-moi parler... A table, où l'on est toujours deux fois plus serrés que la commodité ou la pudeur ne l'exigeraient, ils évitent nos coudes, mais ils recherchent nos jambes.

Jean. — Oh !!...

Charlotte. — Je sais ce que je dis... Ces façons n'avaient peut-être aucun inconvénient du temps des crinolines... Mais elles sont intolérables avec les robes-fourreaux d'aujourd'hui... Si encore vous ne recherchiez que nos jambes ! Mais vous vous attaquez à nos malheureux pieds.

JEAN. — Je vous proteste que jamais, quant à moi... D'ailleurs cet usage est complètement démodé.

CHARLOTTE. — Je m'en félicite. Je suis aise de l'apprendre. Mais vous n'allez pas me raconter qu'il est démodé d'attaquer brutalement une femme dès que l'on se trouve avec elle soit dans une voiture ou dans une île déserte. C'est au point que je n'oserais pas dire à un ami-homme, mineur de soixante-dix ans — et encore : — « Vous avez votre voiture, je n'ai pas la mienne, remettez-moi donc chez moi. » Autant lui dire tout de suite : « Allez-y ! » Avouez-le, quand vous êtes seuls avec une femme dans un endroits clos et couvert, vous croiriez manquer à tous vos devoirs et vous déshonorer, si à l'instant même vous ne faisiez satyre.

JEAN. — « Faire satyre » me plaît. J'aime cette expression.

CHARLOTTE. — Je vous y autorise. Je l'aime aussi, puisqu'elle est de moi. Mais je n'aime point la chose, et, qu'elle soit ou non de bienséance, je m'en moque : je la trouve d'une suprême grossièreté... La pluie cesse. Rentrons.

JEAN (*à la fenêtre*). — Où prenez-vous que la pluie cesse ?

CHARLOTTE. — Je vois l'arc-en-ciel.

JEAN. — C'est peut-être une promesse de beau temps pour demain. En attendant, la douche conti-

nue. Je ne veux pas que vous attrapiez un rhume parce que j'ai manqué à votre conception particulière du savoir-vivre. D'ailleurs, vous pensez bien que vous n'avez plus rien à craindre, après la douche que vous venez vous-même de m'administrer.

CHARLOTTE. — Oh ! vous auriez tort de vous formaliser. Je ne me suis pas permis de vous donner une leçon, et ce que j'ai dit avait un caractère de généralité.

JEAN. — Je vous remercie bien.

Un bref silence.

CHARLOTTE (*reprenant*). — D'ailleurs, personnellement, vous n'avez aucune excuse.

JEAN. — C'est évident.

CHARLOTTE. — Pas même de circonstances atténuantes.

JEAN. — Pas même.

CHARLOTTE. — L'accident qui vous vaut ce tête-à-tête avec moi est le plus banal. Nous nous promenions en causant de choses et d'autres, je ne me rappelle seulement plus de quoi...

JEAN. — Ni moi non plus.

CHARLOTTE. — Nous sommes obligés de nous abriter parce qu'il pleut...

JEAN. — Tout bêtement.

CHARLOTTE. — Oui, tout bêtement. Ce n'est que la pluie, ce n'est même pas l'orage. Il n'y a pas

d'électricité dans l'air. Je suis calme ! Très calme !

JEAN. — Je le vois bien.

CHARLOTTE. — Ce n'est que la pluie... la monotone, l'assommante, la fade pluie... Ah ! quelle saison, mon ami ! On devient enragé.

JEAN. — J'allais le dire.

CHARLOTTE. — Ce qui me froisse et m'irrite, c'est que des choses pareilles arrivent à moi, à moi !

JEAN. — Croyez-bien, encore une fois, — c'est au moins la troisième, — que j'ai conscience de mon crime. J'aurais dû me rappeler que vous êtes une exception.

CHARLOTTE (*piquée*). — Comment, une exception ?

JEAN. — Dieu ! que vous avez le caractère mal fait aujourd'hui ! Vous prenez tout de travers, même les compliments. Je dis que vous êtes unique, parce que vous êtes honnête.

CHARLOTTE. — Honnête, honnête, qu'est-ce que ça veut dire : honnête ?

JEAN. — Ma foi, je n'en sais rien. Vous devez vous y connaître mieux que moi.

CHARLOTTE (*de mauvaise humeur*). — Non, je ne suis pas honnête !

JEAN. — Ah ! bah ?... Tant mieux.

CHARLOTTE. — Ne faites pas le niais, vous comprenez très bien ce que je veux dire. Naturellement oui, je suis honnête.

JEAN. — Ah !

CHARLOTTE. — Mais je ne suis pas de ces femmes qui se font une spécialité de la vertu, comme certains hommes s'en font une... du patriotisme par exemple. Je ne suis pas davantage prude, et je n'ai aucune sorte de superstition. Ah ! je vous prie bien de croire que, si ça me chantait, je ne me gênerais pas. Mais...

JEAN. — Ça ne vous chante point ?

CHARLOTTE. — Non.

JEAN. — Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

CHARLOTTE. — C'est précisément ce que je vous dis.

JEAN. — Quel âge avez-vous ?

CHARLOTTE. — Vingt-neuf.

JEAN. — J'entends bien... Et, à... vingt-neuf ans... ? Ah ! votre mari a plus de veine qu'il n'en mérite.

CHARLOTTE. — Il peut dormir sur ses deux oreilles, je n'ai aucune curiosité.

JEAN. — Je vous répète que vous êtes unique.

CHARLOTTE. — Dites tout de suite que je suis un phénomène.

JEAN. — Vous vous fâcheriez.

CHARLOTTE. — Dame !

JEAN. — Vous n'avez pas de curiosité, mais vous avez des regrets.

Charlotte. — Ah ! Dieu !... Peut-on regretter ce qu'on ignore ?

Jean. — C'est juste.

Charlotte. — Allez, je suis contente !

Jean. — Pardon, vous ne pouvez pas plus être contente que vous ne pouvez avoir des regrets.

Charlotte. — Si ! Tout de même... J'ai une existence si paisible, si unie...

Jean. — Si vide !

Charlotte. — Je ne sens pas qu'il me manque rien.

Jean. — Parbleu ! Nous ne sentons jamais ce qui nous manque, à moins de l'avoir possédé d'abord, et ensuite perdu. C'est la différence qu'il y a entre les aveugles-nés et les aveugles par accident... Rien ne m'amuse comme d'entendre les aveugles disputer des couleurs.

Charlotte. — Je ne sais pas pourquoi j'en parle, ça ne m'arrive pas trois fois par an. C'est votre sottise de tout à l'heure, sans doute... J'ai horreur de ce genre de conversation ; mais il faut bien que nous causions de quelque chose, en attendant la fin de la pluie ; et avec vous, de quoi parler ?

Jean. — Vous avez raison : je ne pense qu'à ça.

Charlotte. — Ah ! certes non, je ne voudrais pas changer... Vous dites que je n'y connais rien. Mais j'ai des amies... qui ne me ressemblent pas.

JEAN. — Je vous dis que vous êtes unique.

CHARLOTTE (*agitée*). — Je commence à le croire... Elles ont la rage de me faire leurs confidences. Je me demande pourquoi.

JEAN. — Elles sont plus sûres de votre discrétion parce qu'un instinct les avertit que vous ne comprenez rien à leurs histoires. Ainsi, le barbier du roi Midas avait creusé un trou dans la terre, et il racontait matin et soir à ce trou que son client avait des oreilles d'âne.

CHARLOTTE. — Quand elles me racontent leurs grands chagrins et leurs petites joies, leurs mensonges, la cuisine et les hontes de l'adultère, ça ne m'amuse pas, mais ça ne me choque pas non plus, ça m'est égal. Ce qui me met hors de moi, c'est quand par hasard je les vois... comment dire ?... allumées.

JEAN. — Vous avez trouvé le mot du premier coup.

CHARLOTTE. — Je ne peux pas m'empêcher de me représenter...

JEAN. — Tiens ! vous avez aussi de l'imagination ?

CHARLOTTE. — Mais... comme une autre.

JEAN. — Dites-moi ce que vous vous représentez ça m'intéresse prodigieusement.

CHARLOTTE. — Je me représente... (*riant*) moi même... dans cette... situation, dans cet état...

JEAN. — Allumée ?

CHARLOTTE. — Oui... Et ça me paraît si absurde, si comique, si monstrueux, si... comment dire?... antiphysique...

JEAN. — Ah ! cette fois-ci vous allez un peu loin.

CHARLOTTE. — Mettons répugnant, révoltant, ignoble !

JEAN. — Bien.

CHARLOTTE. — Oh ! ce n'est pas tant la... la chose elle-même que... le partenaire...

JEAN. — Ah ! oui, je n'y pensais plus, il y a le partenaire.

CHARLOTTE. — Dame ! il faut bien être deux.

JEAN. — C'est classique... Alors, quand vous vous figurez... que vous êtes... allumée, comme vous dites... vous imaginez en même temps un... un objet?... Qui?

CHARLOTTE. — Oh ! n'importe qui. Tous les hommes que je connais me font le même effet à cet égard-là. (*Elle rit.*)

JEAN. — Pourquoi riez-vous ?

CHARLOTTE. — Parce que... parce que je pense à la chose la plus... la plus folle... la plus invraisemblable...

JEAN. — Ah? Ah?

CHARLOTTE (*riant aux éclats*). — Je pense... à vous... je pense...

JEAN. — Merci mille fois.

Charlotte. — Je pense que, si je n'étais pas... unique... en ce moment, c'est sur vous que je pourrais, que je devrais être emballée...

Jean. — Allumée.

Charlotte. — Ah! Ah!

Jean. — Ce n'est pas si drôle.

Charlotte (*riant de plus en plus nerveusement*). — Vous ne sentez pas?

Jean. — Pas du tout.

Charlotte. — Vous me voyez... rôdant autour de vous comme une chatte... faisant... les yeux doux... cherchant... vos mains...? Vous me voyez... amoureuse, frôleuse... vous me voyez...? (*Elle rit si fort qu'elle pleure en riant, et ne peut plus émettre que des mots entrecoupés, inarticulés, inintelligibles.*)

Jean (*inquiet*). — Mais qu'est-ce qui vous prend?

Charlotte. — Laissez-moi! C'est indigne! Laissez-moi!

Jean. — Vous en avez de bonnes! Je suis là bien tranquille...

Charlotte. — Ah! comme c'est lâche! Vous profitez...

Jean. — De rien! Tout à l'heure, je ne dis pas, mais... je vous jure qu'en ce moment...

Charlotte (*suppliante*). — Respectez-moi!... Jean!

Jean (*à part, se frappant le front*). — Ah! parfaitement... Suis-je bête!



XIII

Lionne pauvre.

PAULETTE DE V..., vingt-quatre ans.

LA COMTESSE PESCHER, quarante... ans.

ADOLPHINE, la femme de chambre de Paulette, très respectable, presque une gouvernante, cheveux gris.

Un boudoir très élégant, peu personnel. PAULETTE, en robe de chambre également très élégante et peu personnelle, est nonchalamment étendue sur une méridienne à haut dossier. C'est une jolie femme, elle a l'air sage. Elle revoit des comptes et range des notes. Elle s'y perd, preuve qu'elle est ordonnée jusqu'à la manie et qu'elle range les choses trop bien. ADOLPHINE, debout, à six pas, la regarde avec bienveillance, mais avec ironie.

PAULETTE. — Ma pauvre Adolphine, je ne peux pas retrouver cette facture des *Galeries*. Dites à

l'inspecteur que l'on ait la complaisance de m'envoyer un *duplicata :* je paierai aussitôt.

ADOLPHINE. — Il n'en croira rien, c'est la sixième fois que Madame le remet, sous divers prétextes.

PAULETTE. — Il croira ce qu'il voudra. Je suis au-dessus.

ADOLPHINE. — Sans doute... Mais l'inspecteur va me dire que Madame a trop de mémoire pour ne pas se rappeler le chiffre. C'est bien, en effet, mille vingt et un francs soixante-quinze.

PAULETTE. — Je ne puis payer sans avoir le détail sous les yeux : c'est un principe.

ADOLPHINE. — Madame sait qu'on ira lui chercher son détail au magasin, qu'on le rapportera dans une heure, et que Madame ne sera pas plus en mesure de payer dans une heure que présentement.

PAULETTE. — Dans une heure, je serai sortie.

ADOLPHINE. — Madame ne peut pas toujours être sortie.

PAULETTE. — Évidemment ! Mais comme je n'ai pas ces mille vingt et un francs sur moi, et qu'en effet je ne les aurai pas davantage dans une heure...

ADOLPHINE. — Oh ! Madame n'aurait qu'à vouloir

PAULETTE. — Comment ?... Enfin, allez répondre ce que je vous dis.

ADOLPHINE. — Oui, Madame.

Elle sort. Paulette continue à classer. Elle rentre et prend l'attitude quasi-militaire de la femme de chambre qui attend avec patience que sa maîtresse daigne lui adresser la parole.

Paulette (*après un assez long temps, sans lever le nez*). — Il a grogné ?

Adolphine. — Pas trop. Moins que je ne redoutais

Paulette (*encore après un temps*). — Voulez-vous m'expliquer, maintenant, je vous prie, la phrase que vous venez de...

Adolphine (*innocemment*). — Quelle phrase ?

Paulette. — « Madame n'aurait qu'à vouloir ».

Adolphine (*avec beaucoup de dignité*). — Je prie Madame de m'excuser. Je suis moi-même stupéfaite... j'ai honte d'avoir pu dire une chose pareille. C'est la faute de mes antécédents. Madame n'ignore pas que j'ai servi chez des femmes légères, puisque Madame, pour ce motif, hésitait à m'engager. La grande bonté de Madame l'a fait passer là-dessus. Je viens de manquer à la gratitude en offensant Madame. Je me suis permis de parler comme si Madame n'était pas du monde, ou du moins comme si Madame était une femme du monde pareille aux autres.

Paulette. — Je ne suis pas une femme du monde pareille aux autres ?

Adolphine — Ah ! que non, puisque Madame n'a pas d'amant (je le saurais). Madame est un cas. Et

non seulement Madame n'a pas d'amant, mais elle ne paraît pas susceptible d'en avoir. C'est à peine si les candidatures se posent, et elles ne se maintiennent pas. Ainsi, M. René... je veux dire M. le vicomte...

PAULETTE (*pensive*). — Oui, il s'est retiré bien vite!

ADOLPHINE. — Sans même tenter une démarche auprès de moi !

PAULETTE. — Vraiment, il n'a pas tenté ?... Mais que voyez-vous là de surprenant ? (*On sonne.*) Allons, bon ! Courez dire que je n'y suis pas, et revenez aussitôt m'habiller.

(*Adolphine sort. Paulette commence à se dévêtir.*)

ADOLPHINE (*reparaissant*). — C'est Mme la comtesse Pescher.

PAULETTE. — Tiens !... Qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir à me dire ?

ADOLPHINE. — Mais... elle va le dire elle-même à Madame.

PAULETTE. — Comment, vous ne l'avez pas renvoyée ?

ADOLPHINE. — Oh ! non, Madame ! Naturellement

PAULETTE. — Hein ?

ADOLPHINE. — Mme la comtesse Pescher n'est pas une personne que l'on renvoie. J'ai toujours vu qu'on était là pour Mme la comtesse Pescher.

PAULETTE. — Qui : on ?... « Vous avez toujours vu !... » Vous n'avez pas la prétention de connaître

mieux que moi mon amie Mme Pescher, et ce n'est pas, j'imagine, dans les maisons d'où vous sortez...

ADOLPHINE. — Oh ! si Madame... Mme la comtesse fréquente dans les deux mondes, et je l'ai même entendue dire qu'il y a beaucoup plus à faire chez les femmes honnêtes que chez celles qui ne le sont pas.

PAULETTE. — Je ne comprends pas un mot à toutes vos histoires... Faites entrer.

Entre la comtesse PESCHER. Elle n'est plus toute jeune, mais elle a ce teint frais, ce visage plein, ce regard posé, qui témoignent que l'on a bien réglé sa vie, et que l'on ne connaît définitivement plus les orages de la passion, ou même qu'on ne les a jamais connus. Elle porte un costume tailleur, et elle se présente, elle marche, elle parle, avec l'autorité des femmes qui gagnent leur vie, — qui la gagnent sans déroger, et qui n'en sont pas moins femmes du monde avant tout.

PAULETTE. — Chère amie... (*Elles s'embrassent.*)

LA COMTESSE. — Pardonnez-moi d'avoir forcé votre porte.

PAULETTE. — Mais... on ne vous a pas dit...

LA COMTESSE. — Non. Mais on aurait dû me dire que vous n'étiez pas là... puisque vous alliez sortir précipitamment, et que vous aviez donné ordre de ne recevoir personne.

PAULETTE (*riant*). — Comment le savez-vous ?

LA COMTESSE. — Je sais tout.

PAULETTE. — Vous êtes de la police ?

LA COMTESSE. — Je ne saurais pas grand'chose.

PAULETTE. — Alors vous faites du journalisme?

LA COMTESSE. — Je n'en suis pas encore là. (*Mélancoliquement.*) Ça viendra peut-être... Je n'ai qu'un instant. Permettez-moi de vous poser... en amie... sans aucune précaution oratoire... une question... qui pourrait au premier abord sembler indiscrète... mais qui ne l'est pas, parce que je m'intéresse à vous de tout mon cœur.

PAULETTE. — Merci bien... Je permets.

LA COMTESSE. — Comment pensez-vous... vous tirer de là?

PAULETTE. — D'où ?

LA COMTESSE. — Oh !... Si vous croyez m'embarrasser !... Je n'ai jamais hésité à mettre les points sur les *i*... Comment comptez-vous payer la note de mille vingt et un francs soixante-quinze, que l'on vient de vous présenter, des *Galeries*, pour la sixième fois ?

PAULETTE. — Ma chère... vous avez beau vous intéresser à moi de tout votre cœur, vous avouerez que...

LA COMTESSE. — Nous sommes entre quatre yeux, ne posez pas pour la galerie. Votre femme de chambre elle-même n'est plus là. D'ailleurs... elle en a entendu bien d'autres.

PAULETTE. — Puisque vous êtes si bien informée... vous devez savoir, à fort peu de chose près, le

chiffre de nos revenus... Vous le savez peut-être mieux que moi?

La Comtesse. — C'est probable.

Paulette. — Donc, vous savez que mille francs...

La Comtesse.— Mille vingt et un soixante-quinze.

Paulette. — Oui... sont... négligeables au regard de...

La Comtesse. — Sans doute. Mais rien n'est décevant comme ces raisonnements sur les proportions. Mille francs ne sont rien pour vous, mais en attendant vous ne les avez pas. Comment allez-vous faire pour payer cette ridicule petite note, qu'on vous a présentée six fois, et qu'on vous représentera dans une heure?

Paulette (*nerveuse*). — Je donnerai une date... à un mois par exemple... et je ferai des économies le mois prochain.

La Comtesse. — Pas plus que le mois dernier : il s'en faut d'un bon tiers que votre pension de toilette ne vous suffise.

Paulette. — Je m'adresserai tout bêtement à mon mari, qui ne m'a pas fait de cadeau depuis assez longtemps.

La Comtesse. — Je vous crois!... Votre mari s'endette de son côté, sans dépenser un sou de plus que ce qui est nécessaire eu égard à votre situation mondaine... Et puis... est-ce à un mari que l'on s'adresse?

PAULETTE. — Dites donc !... Me prenez-vous pour une... comment disait-on... autrefois?... Vous savez, c'est même le titre d'une pièce?

LA COMTESSE. — *Les Lionnes pauvres ?*

PAULETTE. — Oui. Je ne suis pas une *lionne pauvre !*

LA COMTESSE. — Mais si ! Je ne vous le dirais pas, pour ne pas vous humilier, si vous étiez la seule. Mais, par le temps qui court, toutes les femmes de notre monde sont des lionnes pauvres.

PAULETTE. — Allons donc !

LA COMTESSE. — Toutes. Les vraies fortunes deviennent de plus en plus rares, et rien n'est si dangereux qu'une fortune moyenne : la pauvreté sincère vaudrait mieux. Tous les maris sont obligés à la rigueur de dépenser plus que leurs revenus. Toutes les femmes... riches... sont des lionnes pauvres. Elles ont toutes, cinq ou six fois par an, la surprise de manquer de cinquante louis, ou même de vingt-cinq, qu'il leur faut se procurer... dans l'après-midi... et que la plupart se procurent... vous savez comment, puisque vous m'avez cité vos auteurs.

PAULETTE (*sarcastique*). — N'y a-t-il pas d'autres métiers?

LA COMTESSE. — Je n'en connais pas.

PAULETTE. — Celui que vous faites?

La Comtesse. — Ça dépend des âges et des goûts.

Paulette. — Je comprends ce que ma femme de chambre me disait de vous tout à l'heure !... Faut-il que je sois naïve ! J'ai pu me lier avec vous presque intimement, sans jamais m'apercevoir de rien !... Ce que je ne m'explique pas, après une si longue dissimulation, c'est votre cynisme d'aujourd'hui.

La Comtesse. — L'heure a sonné ; et, encore une fois, nous sommes tête à tête.

Paulette. — Je pourrais bavarder.

La Comtesse. — Vous n'apprendriez rien à personne, et précisément tous ceux qui le savent ne vous croiraient pas.

Paulette. — Si je vous mettais à la porte ?

La Comtesse. — Quelle imprudence !

Paulette. — Je ne vous y mettrai pas. Et je vais même bien vous étonner : je ne vous en veux pas autrement.

La Comtesse. — Ah ?

Paulette. — Ma situation... me fait comprendre bien des choses. Mes idées... deviennent larges... parce que je suis très embêtée.

La Comtesse. — A la bonne heure !... Pauvre petite !

Paulette. — Je comprends... vous voyez que je vais loin... je comprends celles qui se laissent aller

à faire... ce dont il s'agit... Je ne leur jette pas la pierre, je les excuse...

La Comtesse. — Parbleu!

Paulette. — Seulement, je préfère ne pas les imiter. J'aime encore mieux mon embêtement... J'aurais voulu que vous entendissiez ce que ma femme de chambre me disait à ce propos tout à l'heure

La Comtesse. — Adolphine s'y connaît.

Paulette. — Et elle me connaît... Je suis... je suis ce qu'on appelle encore une honnête femme.

La Comtesse. — Certes !

Paulette. — Oh! je n'en tire pas vanité : je suis honnête naturellement... sans lutte... sans même y penser... Je n'ai pas de préjugés... guère de religion... Mon mari est un bon ami, que j'aime comme un ami.

La Comtesse. — Oui, cela revient à dire que vous ne l'aimez pas.

Paulette. — Si vous voulez. Mais nous sommes dans les meilleurs termes.

La Comtesse. — Vous savez vivre.

Paulette. — Je n'ai rien à lui reprocher, je n'ai pas même de représailles à exercer contre lui... Avec cela, je ne suis pas romanesque...

La Comtesse. — A quoi bon ?

Paulette. — La... la sensualité et moi...

La Comtesse. — Ça fait deux.

PAULETTE. — Vous voyez que je ne suis poussée à l'adultère par aucun des motifs... usuels.

LA COMTESSE. — Le plus... usuel de tous est le seul dont vous n'avez pas parlé.

PAULETTE. — Mais n'est-ce pas celui dont nous parlons ?

LA COMTESSE. — Ah ! oui.

PAULETTE. — Eh bien, sans être... superstitieuse à l'excès... je me sentirais humiliée que ma première faute... car ce serait la première... eût un motif de cet ordre.

LA COMTESSE. — Vous ne sauriez pourtant souhaiter de circonstances plus atténuantes.

PAULETTE. — Ce n'est pas mon avis. Et tenez, il y a une chose que je ne me pardonnerais pas.

LA COMTESSE. — Quelle chose ?

PAULETTE. — Si je devais aujourd'hui céder à vos... sollicitations... je ne me pardonnerais pas de n'avoir pas auparavant... couronné la flamme du vicomte... ne fût-ce que pour débuter proprement. Le vicomte, vous savez ?...

LA COMTESSE. — Oui, oui.

PAULETTE. — Il ne me déplaisait pas.

LA COMTESSE. — Bravo !

PAULETTE. — Il a été très emballé sur moi.

LA COMTESSE. — Pas longtemps.

PAULETTE (*un peu vibrante*). — Justement. C'est

encore ce que mon Adolphine observait tout à l'heure. Le vicomte a senti du premier coup qu'il n'y avait rien à faire, et s'est retiré en me saluant très bas.

La Comtesse. — Adolphine est psychologue. Le vicomte ne l'est pas moins. Il a senti, comme vous dites... ou à peu près... qu'il faisait fausse route, et que le protocole ordinaire, la conversation... directe... suffirait à mettre en fuite une petite femme aussi ombrageuse, aussi délicate que vous. Alors...

Paulette. — Alors ?

La Comtesse. — Comme il est une des nombreuses personnes à qui vous n'apprendriez rien s'il vous prenait fantaisie de lui rapporter que je fais... « ce métier-là... » il est tout bonnement venu me confier ses... aspirations.

Paulette. — Bah ?

La Comtesse. — Et... sans s'oublier jusqu'à des... précisions... dont ma pudeur naturelle ne s'offenserait pas moins que la vôtre... il m'a témoigné son désir très vif... de vous obliger... Il sait vos ennuis... Il vous en voudrait à mort si vous acceptiez d'autres services que les siens... Et il m'a priée... de conduire la négociation.... afin de vous épargner, ainsi qu'à lui-même... ce que des pourparlers de cette sorte ont toujours d'un peu gênant pour les personnes intéressées.

PAULETTE (*au comble de l'indignation*). — Oh !!!...

LA COMTESSE (*sans se démonter.*) — Il n'ignore pas que l'à-propos... et la promptitude... doublent le prix d'un bon office... et il s'est félicité d'apprendre que l'urgence de votre besoin répondait à celle de son désir très respectueux.

PAULETTE. — Ma chère comtesse, cela passe la permission : vous allez me faire le plaisir de ficher le camp.

LA COMTESSE (*très calme*). — Comme il vous plaira.

Elle se lève. Mais la porte s'ouvre et Adolphine reparaît.

ADOLPHINE. — Madame, c'est l'inspecteur des *Galeries* qui revient, avec le détail de la note.

LA COMTESSE. — Au fait, chère amie !... Je m'en vais, et j'oubliais de vous remettre le montant du chèque que vous m'avez priée de toucher pour vous !...

La comtesse ouvre son petit sac. Paulette rencontre le regard d'Adolphine. Elle baisse les yeux et rougit.





XIV

La débutante.

JEAN DE PRÉFAIL, trente-cinq ans.
JACQUES OURLIER, de même.
LA BARONNE DE TOUQUES, pas loin de cinquante.

Chez M. DE PRÉFAIL, entresol, avenue Henri-Martin, tout près du cimetière — qu'importe ? Appartement de garçon, puisque M. DE PRÉFAIL n'est pas marié ; mais point garçonnière : il a trente-cinq ans et il est maître des requêtes. C'est un homme de foyer, à bonnes fortunes. Personne, à sa vue, ne s'écrie : « Ah ! qu'il est beau ! » Mais toutes les femmes disent : « Ah ! qu'il est bien ! » Complet bleu marine, le veston croisé ; cravate et mouchoir marron d'Inde.

Il se tient dans son cabinet de maître des requêtes, où il reçoit à l'occasion des dames (Empire, acajou, bronzes). Il distribue des fleurs dans les vases (roses poupres, roses thé). Il

fait cette besogne en conscience, mais sans nul enthousiasme.

Un valet de chambre du meilleur ton, un peu trop solennel (Conseil d'État), un peu trop discret (femmes), ouvre la porte, et JACQUES OURLIER entre, comme chez lui.

OURLIER. — Oh ! pardon...

PRÉFAIL. — De quoi ?

OURLIER. — Je te dérange.

PRÉFAIL. — Non. Il est dit, une fois pour toutes, que tu as l'entrée libre : la porte ne t'est jamais défendue. Et comme je te fais signe dès que tu me dérangerais, tu ne saurais, en tout état de cause, me déranger.

OURLIER. — Merci. Mais je me sens de trop

PRÉFAIL. — Non et non.

OURLIER. — Tu attends une femme.

PRÉFAIL. — Ça saute aux yeux.

OURLIER. — Justement! Tu n'avais pas jugé à propos de m'avertir, et encore moins de me dire le nom. Je pénètre ce double secret : je suis donc indiscret doublement. (*Préfail l'interroge, d'un mouvement des paupières.*) Je comprends le langage des fleurs.

PRÉFAIL. — Il te suffit de voir ces roses poupres et ces roses thé ?...

OURLIER. — C'est comme si l'état civil de la personne était écrit sur tous les murs. (*Préfail rit.*) Tu doutes ?

PRÉFAIL. — Va, va, fais ton petit Sherlock.

Ourlier. — Elle a cinquante ans.

Préfail. — Ah ! non ! S'il te plaît !

Ourlier. — J'ai forcé la note, à peine, pour t'arracher ce cri. Mettons quarante-neuf. Les cinquante ne sont pas encore sonnés, mais déjà la sonnerie se déclenche... Extraordinaire pour son âge.

Préfail. — Cliché !

Ourlier. — Toujours vrai. Du meilleur monde.

Préfail. — Comme c'est malin !

Ourlier. — Elle t'aime.

Préfail. — Tu ne voudrais pas que ce fût moi ?

Ourlier. — Enfin, tu te laisses faire.

Préfail. — Dame !

Ourlier. — Tu es même flatté : on ne disait trop rien d'elle...

Préfail. — Ça, mon petit, nous ne pouvons pas savoir : ce ne sont pas des histoires de notre temps.

Ourlier. — Tiens, tu avoues ?... Je t'aide : c'est la ba.....

Préfail. — Eh ! là !

Ourlier. — Laisse donc ! Tu en seras quitte pour me dire : « C'est toi qui l'as nommée, » comme dans je ne sais plus quelle pièce.

Préfail. — *Phèdre.*

Ourlier. — J'enchaîne : baronne de Touques.

Préfail (*boutonné*). — Mon cher !...

Ourlier. — Pour être franc, les fleurs ne m'auraient rien appris, si je n'avais ouï d'abord les potins.

Préfail. — Comme c'est agréable !

Ourlier. — Tu deviens province ! Tu n'as pourtant pas la prétention d'acquérir une femme du monde, et irréprochable, sans que tout Paris le sache au moins vingt-quatre heures avant toi.

Préfail. — Je n'en suis pas moins fort embêté.

Ourlier. — Oui. Mais tu n'es pas embêté qu'on le sache : tu es inquiet de ce qu'on en peut dire. Et tu grilles de me demander ce que j'en pense.

Préfail. — Qu'aurais-tu fait, à ma place ?

Ourlier. — J'aurais marché. Précisément à cause de l'âge.

Préfail. — Bah ?

Ourlier. — La femme idéale, selon moi, est celle qui touche cinquante ans, à condition, bien entendu, qu'elle marque les trente à peine.

Préfail. — C'est une théorie.

Ourlier. — C'est une théorie... extrêmement pratique. Je m'y connais aussi bien que toi, tu sais. Tu es un homme à bonnes fortunes... officiel, mais je te rendrais des points. Pour nous autres, qui jouissons d'un appétit solide, et qui avons passé l'âge de nous amuser aux hors-d'œuvre... ou qui ne l'avons pas encore atteint, une seule femme est à

redouter : la débutante. Et avec une demi-centenaire...

Préfail. — Oui, on peut être tranquille.

Ourlier. — Moi, j'ai horreur des jeunesses qui ne peuvent grimper dans un wagon de chemin de fer sans pousser de petits cris niais, comme si elles accomplissaient une prouesse dont il sied de prendre toutes les personnes présentes à témoin. Parle-moi de celles qui se sentent chez soi dès que la portière du sleeping est refermée.

Préfail. — Joli style.

Ourlier. — Je n'insiste pas. Il est cinq heures, et Mme de Touques doit être exacte (c'est encore une des vertus de l'âge). Je me sauve, et je te laisse à un bonheur que je t'assure que j'envie.

Préfail. — Merci. Tu m'as réconforté. J'apprécie mieux ce qui me tombe. Je suis nerveux ce soir, et je ne supporterais pas les petits cris.

Ourlier. — Tout va bien. On se revoit, après dîner?

Préfail. — Sans aucun doute. Adieu.

Ourlier sort. Et comme la baronne de Touques est, selon les pronostics de cet expert, la ponctualité même, elle paraît presque aussitôt.

Elle a revêtu pour la circonstance une toilette appropriée, mais appropriée plutôt à l'automobilisme qu'à l'adultère. Elle porte un immense manteau boutonné jusqu'au ras du sol, qui la met à l'abri de toutes les entreprises et du vent. Un voile de gaze enveloppe son chapeau : on distingue assez bien cependant son visage, en effet singulièrement jeune, et peut-être chiffonné,

mais nullement flétri. Comme elle n'a point de lunettes, — heureusement ! — on voit aussi ses grands yeux gris et craintifs. Le sac qu'elle porte à la main est un peu trop ample, il tient le milieu entre le réticule et le sac de voyage, et M. de Préfail se demande avec inquiétude ce qu'elle a cru devoir apporter là-dedans. Elle semble complètement affolée.

Préfail (*avec âme*). — Hélène !

La Baronne (*qui ne sait ce qu'elle dit*). — Je ne suis pas en retard ?

Préfail (*stupide*). — Oh ! Dieu ! non... (*Se rattrapant.*) Et comme je vous remercie !

La Baronne. — Il n'y a pas de quoi.

Préfail (*souriant avec supériorité*). — Mais si, je vous assure... Asseyez-vous.

La Baronne (*épouvantée*). — Oh ! non !

Préfail. — C'est pourtant la moindre des choses.

La Baronne. — Oui. (*Elle s'asseoit.*)

Préfail (*lui prenant le sac des mains*). — Posez cela.

La Baronne (*retenant son sac avec l'énergie du désespoir*). — Je vous en prie !

Préfail. — Il ne faut pas trembler comme ça.

La Baronne (*se mettant à claquer des dents*). — C'est plus fort que moi.

Préfail. — Vous êtes une sensitive. (*Elle le regarde avec passion.*) Ne me regardez pas ainsi, vous allez me rendre horriblement fat. (*Il essaie de plaisanter.*) Je trouve injuste que vous jouissiez de ma vue et que vous me priviez de la vôtre. Otez ce voile.

La Baronne. — Jamais ! ! !

Préfail. — Deux mots qu'il ne faut point dire : Jamais, — toujours.

La Baronne (*naïvement*). — Ah ?

Préfail (*se jetant sur elle*). — Oh ! les premiers baisers à travers la voilette !...

La Baronne (*ravie*). — On dirait un vers.

Préfail. — Oui !... Il n'est pas de moi... Je vous en ferais volontiers, mais, vous voyez, ce n'est pas la peine, ils sont tous faits, tout est dit. (*Malgré le charme des baisers à travers la voilette, il soulève cette gaze ennemie et...*)

La Baronne (*extasiée*). — Jean !... Oh ! Jean !... (*Il respire, alors elle réfléchit. Elle le regarde d'un air consterné.*) Qu'avons-nous fait ?

Préfail. — Des choses élémentaires. Ce n'est qu'un petit commencement.

La Baronne. — Qu'allez-vous penser de moi ?

Préfail. — Rien que du bien, mais vous mériteriez que je ne vous le disse pas.

La Baronne. — Je suis sûre que vous me méprisez.

Préfail. — Ah !... ça, non, non, par exemple ; non ! c'est trop !

La Baronne (*étonnée, mais humble*). — Ne vous fâchez pas. Qu'est-ce qui vous prend ?

Préfail. — Excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis. J'ai soif de vous !

La Baronne (*enchantée*). — Comme c'est joli !

Préfail. — Non, c'est même fort ordinaire... Cela, du moins, a le mérite de la sincérité.

La Baronne. — Quelles superbes fleurs !

Préfail. — Elles sont pour vous.

La Baronne. — Oh ! merci... Mais je craindrais de me faire remarquer.

Préfail. — Je ne vous propose pas non plus de les emporter... A moins que vous n'ayez raconté à votre mari que vous alliez faire une visite à la campagne.

La Baronne. — Oh ! non ! Je ne lui ai rien raconté du tout.

Préfail. — C'était le plus simple.

La Baronne. — J'aime aussi beaucoup votre appartement.

Préfail. — Il n'est pas mal. Vous plaît-il de le visiter ?

La Baronne (*se levant*). — Oui !

Préfail. — Je n'ai que trois pièces. Je présume que la salle à manger ne vous intéresse pas. Ici est le salon, dont j'ai fait mon cabinet de travail. Il ne nous reste à voir que la chambre à coucher.

La Baronne (*se rasseyant*). — Ah !...

Préfail. — Venez.

La Baronne (*éperdue*). — Non, non !

Préfail. — Si, si.

LA BARONNE. — Tout à l'heure.

PRÉFAIL (*tendrement*). — Tout de suite.

LA BARONNE. — Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !...

PRÉFAIL (*hors de lui.*) — Écoutez, j'aime autant vous le dire, je déteste ça.

LA BARONNE (*suffoquée*). — Quoi ? Comment ?

PRÉFAIL (*pataugeant*). — Excusez-moi... encore une fois... de vous parler ainsi... Mais, maintenant que c'est fait... Voyons, Hélène, nous ne sommes plus des enfants, ni l'un ni l'autre...

LA BARONNE (*avec mélancolie*). — Moi surtout.

PRÉFAIL. — Alors... Non, vous ne pouvez pas comprendre... Figurez-vous... peu d'instants avant votre arrivée... votre chère arrivée... (*Il lui prend la main*) je recevais la visite... d'un de mes bons amis... La conversation... est tombée... par le plus grand des hasards... sur l'article... sur l'article...

LA BARONNE. — Femmes ? Il vous a parlé de moi ! Il vous a dit du mal de moi !

PRÉFAIL. — Mais non ! Calmez-vous. Nous n'avons cité personne... bien entendu.

LA BARONNE (*respirant*). — Ah !

PRÉFAIL. — D'ailleurs... qui pourrait se douter ?

LA BARONNE. — N'est-ce pas ?

PRÉFAIL. — Les gens ne sont pas sorciers, rassurez-vous... J'en reviens... aux choses... empreintes du plus grand caractère de généralité... que me disait

mon ami... mon ami... Ourlier : au fait, vous le connaissez très bien !

La Baronne. — Intimement ; il dîne une fois par an à la maison.

Préfail. — Vous voyez !... Il me faisait... une théorie... il me disait... Il me disait que, selon lui, on ne goûte bien le plaisir... mettons : le bonheur... qu'entre... partenaires... doués d'assez d'expérience pour s'épargner l'un à l'autre... tout un protocole incommode... d'effarouchements et de petits cris.

La Baronne. — Ah ?

Préfail. — Il... blaguait... et même assez drôlement : il a de l'esprit, Ourlier.

La Baronne. — Oui.

Préfail. — Il... blaguait... les femmes qui se croient obligées de pousser des petits cris quand elles montent dans un wagon de chemin de fer ou quand elles arrivent à un rendez-vous... Là-dessus, vous arrivez... et... ne vous fâchez pas... vous vous mettez... vous-même... à pousser de petits cris... De charmants petits cris, Hélène, charmants... et je suis bien ingrat... (*Il veut lui reprendre la main.*)

La Baronne (*tristement*). — J'ai été ridicule.

Préfail. — Pas le moins du monde !

La Baronne. — Oh ! si... Les petits cris ne sont plus de mon âge.

Préfail. — Ne parlons pas de ça.

LA BARONNE. — Mais, ce qui n'est surtout pas de mon âge... c'est... ce que je fais...

PRÉFAIL. — Hélène !...

LA BARONNE. — Si vous saviez comme c'est douloureux... enivrant et douloureux... de se sentir... envahie... dominée... par un sentiment qui ne vient pas à son heure...

PRÉFAIL (*pour détourner la conversation*). — Vous m'aimez donc un peu ?

LA BARONNE (*les yeux au ciel*). — Ah !...

PRÉFAIL (*cherchant à l'entraîner*). — Alors...

LA BARONNE (*de nouveau affolée*). — Oh ! non, non...

PRÉFAIL (*excédé*). — Je vous en supplie, ne recommencez pas ! Nous avons l'air de jouer le cinquième acte d'*Hernani*... vous savez, quand... Chose... enfin, Hernani... essaie d'attirer l'autre... Sol... Dona... Sol... dans la chambre nuptiale... Hélène !... Vous venez de m'avouer votre tendresse en des termes... qui ne permettent plus le doute... à ma modestie... D'ailleurs, il est bien certain que vous ne seriez pas là si vous ne m'aimiez pas... Mais moi aussi je vous aime, puisque j'y suis... Non... Enfin, je vous aime. Je vous aime passionnément... Ne faites pas... ne faites pas... la débutante.

LA BARONNE (*très bas*). — Il faut bien. (*Long silence.*) Si j'avais su !... je ne serais pas venue, oh ! non...

Mon ... inexpérience... est encore plus ridicule que... mon sentiment...

PRÉFAIL. — Hélène !...

LA BARONNE.— Si je pouvais vous la dissimuler!... Mais, vous qui n'êtes pas neuf!... Et puis, j'aime mieux tout vous dire, il me semble que ça me fera du bien... Voilà... Je me suis mariée...

PRÉFAIL. — Non, ne parlons pas de ça !

LA BARONNE. — Oh ! il y a si longtemps!... D'ailleurs, vous le savez bien, que je suis mariée. Je vais vous dire à mon tour : Pas d'enfantillage. (*Il se tait.*) Je me suis mariée très jeune... Ça ne me rajeunit tout de même guère, puisqu'il y a plus de trente ans... J'ai fait un mariage... modèle... Mon fiancé m'aimait... Moi, si je n'étais pas, à proprement parler, amoureuse de lui, c'est que j'étais innocente comme beaucoup de jeunes filles en ce temps-là... J'ignorais... Mais, ensuite, je l'ai aimé... oui... aimé... Nous avions des goûts simples, réguliers, sédentaires... nul souci... assez de fortune, point trop... Il travaillait beaucoup, je le regardais travailler... Les années ont passé tout doucement... Nous avons vécu ensemble une vie... une vie complète... Et l'amour d'autrefois est devenu peu à peu une amitié... une amitié inaltérable.

PRÉFAIL (*piqué*). — Alors, je me demande...

LA BARONNE. — Vous n'exigez pas que j'aie été

malheureuse en ménage ?... Quant à ma... fidélité, elle n'a aucun mérite : l'idée ne m'était jamais venue que je pusse tromper mon mari... C'est bizarre, je suis... très indulgente pour les autres, je trouve tout naturel... qu'elles s'amusent. Si je n'ai pas fait comme les autres, ce n'est pas que je sois sévère pour moi ; mais pour moi, ça me paraissait... impossible... Voilà... J'ai déjà fini de vous raconter l'histoire de ma vie. Mon histoire, c'est qu'il ne m'est rien arrivé.

PRÉFAIL. — Heureux les peuples...

LA BARONNE. — Oui... Mais depuis il m'est arrivé un grand malheur... le pire des malheurs... Et dire que tant de femmes m'envieraient !... *Il m'est arrivé de ne pas vieillir.* Mon mari, mon pauvre cher mari, prenait, comme tout le monde, une année de plus tous les ans. Moi, je m'étais arrêtée vers la trentaine.

PRÉFAIL. — Je ne m'en plains pas...

LA BARONNE (*douloureusement*). — Oh !... Pour le visage, peu importe... C'est même assez agréable quand on se regarde dans la glace... Mais il y a le cœur, qui a le même âge que la figure... Un beau jour, j'ai aperçu que j'avais l'air d'être la fille de mon mari... Ça n'aurait rien été si je ne vous avais pas rencontré... Je dois avoir quinze ans de plus que vous, et il m'a semblé que nos âges étaient assortis... Et l'amour est venu, si naturellement, si nécessai-

rement que... la chose que je fais aujourd'hui... il me serait aussi impossible de ne pas la faire... qu'il m'aurait été impossible de la faire voilà quelques années... Je n'en suis pas moins, comme vous dites.. une débutante... Voilà pourquoi j'ai poussé les petits cris ridicules qui vous agacent... Vous êtes tout déconcerté maintenant...

Préfail (*bas*). — Gêné...

La Baronne. — J'ai eu tort évidemment de vous raconter ça... C'est une maladresse de plus... Je sens bien que je n'ai plus qu'à partir...

Préfail. — Non!

La Baronne. — Mais si... Et comme ça vaut mieux!

Préfail. — Hélène...

La Baronne. — Vous avez eu beaucoup d'aventures; mais on prétend que vous n'avez jamais... détourné personne. Vous ne pouvez pourtant pas commencer... avec une femme... de mon âge.

Préfail. — Pourquoi pas?

Elle soulève son voile, écarte ses cheveux et lui montre une petite, une toute petite mèche blanche.

La Baronne. — Regardez... Ils sont bien cachés... Mais il y en a quelques-uns... et il devrait y en avoir tellement plus!... Une femme qui a des cheveux blancs, peut-elle faire... son premier faux pas?



XV

Sur les planches.

La loge de JEANNINE PÉRUSSET au Théâtre-Vignon. (Le Théâtre-Vignon, rue Vignon, est une bonbonnière, où l'on joue la grande comédie.)

JEANNINE PÉRUSSET a débuté au Théâtre-Vignon, parce qu'elle ne trouvait pas d'autre théâtre où débuter, mais elle vise la Comédie-Française. Cela se voit à l'ameublement (Louis XVI anglais, médaillons de Wedgwood), le tout fourni par un tapissire qui n'a pas compté une minute qu'on le paierait, mais qui sait que Tout-Paris défilera dans cette loge. Car JEANNINE n'est pas une étoile ordinaire. Ses parents sont bourgeois. Son père fut notable commerçant. C'est une jeune fille du monde.

Pendant le deux, JEANNINE, qui n'est point de cet acte, défait

et refait son maquillage. Elle est assise devant la coiffeuse, chargée de boîtes de Saxe. Elle est en combinaison et peignoir (bleue pâle, assorti aux médaillons de Wedgwood).

On frappe, doucement. L'habilleuse (Mme Louis) entr'ouvre la porte. Une voix jeune et timide murmure : « Mademoiselle Jeannine reçoit-elle ? » Échange de regards entre l'habilleuse et l'artiste. Mme Louis introduit un jeune homme agréable, et même élégant, mais de ce genre d'élégance particulier aux tout jeunes gens, à qui leur maman demande encore, avant de les laisser sortir, s'ils n'ont rien oublié d'essentiel, par exemple de mettre leur cravate ou de se laver les dents.

JEANNINE. — Lucien ! Quelle bonne surprise ! (*Machinalement.*) C'est gentil d'être monté me voir. Vous êtes dans la salle ? Il y a du monde, n'est-ce pas ? Vous pouvez rester un petit quart d'heure : je ne suis pas du deux.

LUCIEN. — Je sais : j'ai déjà vu la pièce.

JEANNINE. — Ah ?

LUCIEN. — Le jour de la générale : vous pensez que je n'aurais pas manqué vos débuts.

JEANNINE. — Et vous n'êtes pas venu me féliciter !

LUCIEN. — J'ai craint d'être indiscret. Il y avait foule.

JEANNINE. — C'est vrai.., Madame Louis !... (*A Lucien.*) Vous permettez... (*A Mme Louis.*) Je n'y suis pour personne. (*Lucien lui jette un regard de gratitude. Au même instant, on frappe. Mme Louis passe dans la minuscule antichambre qui précède la loge, et revient armée d'un bouquet d'orchidées gros comme les deux poings, mais à cinq louis la fleur. Jeannine regarde le carton et sourit.*) Dans le

grès flammé. (*Elle a plusieurs vases, qui attendent : elle a tout prévu. A Lucien.*) Qu'est-ce que vous dites de la pièce ?

Lucien. — Vous voulez mon avis sincère ?

Jeannine. — Naturellement. Je ne suis pas l'auteur.

Lucien. — Eh bien... il n'y a que vous.

Jeannine. — C'est ce qu'on dit.

Lucien. — Je n'ai pas eu le courage de revoir le deux.

Jeannine. — Le fait est... (*Long silence.*) Vous n'êtes pas bavard.

Lucien. — C'est que je suis ému.

Jeannine. — Pas de me voir ?

Lucien. — Si.

Jeannine. — De vieux camarades comme nous !

Lucien. — Il me semble que nous sommes de toutes nouvelles connaissances. Je ne me sens pas à mon aise et je ne trouve rien à dire.

Jeannine. — Remettez-vous.

Lucien. — Vous allez vous moquer de moi : c'est la première fois que j'entre dans une loge d'actrice. Ah ! si on m'avait dit que la première actrice chez qui je serais reçu... ce serait vous !... Ça me fait un drôle d'effet.

Jeannine. — J'imagine que vous n'avez pas de prévention contre le métier ?

LUCIEN. — Oh ! non... Au contraire... Seulement... Vous me permettez de tout vous dire ?

JEANNINE. — Allez, allez.

LUCIEN. — Vous n'ignorez pas... Je vous demande pardon... Enfin, la plupart... de vos camarades... Du moins les professionnelles...

JEANNINE. — Oh ! mon cher, ici, je vous arrête. Je ne suis pas entrée au théâtre en amateur. Je suis une professionnelle, et c'est me faire injure que d'en douter.

LUCIEN. — Pardon, je ne savais pas... Vous avez d'ailleurs bien raison : quand on se résigne à prendre un métier...

JEANNINE (*avec force*). — Honorable.

LUCIEN. — C'est bien ce que je dis !... Quand on fait les choses, autant les faire franchement... Excusez-moi, j'ai perdu le fil.

JEANNINE (*qui ne le perd jamais*). — Vous me disiez que la plupart de mes camarades ?

LUCIEN. — Ah ! oui... Ont une existence... libre, c'est le mot... (*Elle fait un signe d'assentiment*). Alors, quand un jeune homme... Du moins je le suppose, car je n'ai pas d'expérience... Comme je vous le disais précédemment, c'est la première fois de ma vie que je m'aventure dans des coulisses... Je suppose donc qu'un jeune homme, qui s'adresse à une... de vos...

Jeannine. — Pareilles.

Lucien. — C'est bien ce que je dis... doit le faire plus hardiment... parce qu'il ne peut pas douter du succès... et rien ne rend hardi comme d'être sûr d'avance qu'on réussira.

Jeannine. — Évidemment.

Lucien. — Eh bien, chère Jeannine, moi, c'est tout le contraire.

Jeannine. — Ah?

Lucien. — J'ose à peine lever les yeux vers vous, maintenant que vous êtes étoile.

Jeannine (*modeste*). — Pas encore.

Lucien. — Mais si, mais si... J'ai beaucoup moins de toupet avec vous qu'au temps où vous étiez une jeune fille du monde, comme moi.

Jeannine. — Hein?

Lucien (*rougissant*). — Non, je veux dire : au temps où nous étions du monde tous les deux. (*Avec chaleur.*) Car en ce temps-là, Jeannine, vous ne pouvez pas l'avoir si vite oublié, nous étions très bons amis... Nous étions amis dans toute la force du terme... Vous n'étiez pas de ces jeunes filles bégueules... surannées... qui se croient perdues de réputation parce qu'un ami discret les a serrées dans ses bras et a goûté leurs lèvres...

Jeannine. — Non, mais appelez-moi demi-vierge pendant que vous y êtes !

LUCIEN. — C'est bien ce que je dis !... Oh ! pardon... Non, ce n'est pas précisement ce que je voulais dire. Je voulais simplement vous demander si vous avez pu oublier les choses délicieuses...

JEANNINE (*nette*). — J'ai une excellente mémoire et je n'oublie jamais rien, surtout les choses délicieuses. Mais vous devez comprendre que la situation a changé.

LUCIEN (*en garde pour l'attaque*). — Justement.

JEANNINE. — Vous êtes bien le dixième, depuis le jour de mes débuts, à qui je suis obligée de dire la même chose.

LUCIEN (*rafraîchi*). — Ah ?

JEANNINE. — Il n'y a aucun rapport entre les libertés que peut, à la rigueur, se permettre une jeune fille du monde et celles qui sont, en quelque sorte, obligatoires pour une artiste professionnelle. L'artiste est tenue de faire ce que la jeune fille doit s'interdire, et en revanche elle doit s'interdire, par prudence ou par intérêt, tout ce que la jeune fille se permet sans inconvénient.

LUCIEN (*étonné*). — Si je comprends bien, vous dites qu'une artiste... jusqu'au jour où... parfaitement... doit être plus réservée qu'une jeune fille du monde ?

JEANNINE. — C'est hors de doute.

LUCIEN. — Eh bien, par exemple !... Voilà qui n'est pas ordinaire !

JEANNINE (*vivement*). — Maman !

LUCIEN. — Quoi : maman ?

JEANNINE. — Maman vient. Le deux est fini. Vous pensez bien qu'elle m'accompagne ici tous les soirs, elle me chaperonne. Mais elle aime tant le théâtre qu'elle reste dans la salle pendant tout le temps qu'on joue. Elle ne monte ici qu'à l'entr'acte.

LUCIEN (*éperdu*. — Ah ! mon Dieu !

JEANNINE. — Quoi ? Nous ne faisons rien de mal.

Entre Mme PÉRUSSET, et non seulement Mme PÉRUSSET, mais son époux. Depuis que sa fille est au théâtre, PÉRUSSET père a jugé à propos de se faire une tête : il a choisi celle d'un préfet du second Empire. Tout le poil qui l'encadre est jardiné à miracle, en parterre à la française. Dans sa barbe, le mélange des fils blancs et noirs forme comme un dessin de chiffres où l'on ne serait pas autrement surpris de reconnaître ses initiales. Quant à Mme PÉRUSSET, elle estime, comme JEANNINE, qu'il sied d'être professionnelle, et elle a si grand peur de ne pas ressembler à Mme Cardinal qu'elle lui ressemble assurément trop. Elle jauge d'un regard le jeune homme. PÉRUSSET père le toise. LUCIEN voudrait rentrer sous terre.

LUCIEN (*comme s'il demandait grâce*). — Je me suis permis d'apporter mes compliments respectueux à Mlle Jeannine.

MADAME PÉRUSSET (*le ravalant au rang d'un potache*). — Ah ! oui, c'est samedi.

MONSIEUR PÉRUSSET (*soupçonneux*). — Quelles superbes fleurs !

LUCIEN (*vivement*). — Ce n'est pas moi !

MADAME PÉRUSSET (*dédaigneuse*). — Parbleu !

LUCIEN. — Je ne peux pas attendre la fin de l'entr'acte : j'ai quatorze personne à déranger pour regagner mon fauteuil... Adieu, Madame... adieu, Monsieur. (*Correctement, il baise la main de Mme Pérusset. Il baise la main de Jeannine. Il baise même celle du père.*) Oh ! pardon...

MONSIEUR PÉRUSSET (*dont la pudeur outragée se révolte*). — Oh ! ! !

Lucien s'esquive.

MADAME PÉRUSSET (*à sa fille*). — J'espère que tu as tenu ce greluchon à distance ?

JEANNINE. — Tu parles ! N'allait-il pas se prévaloir de ses droits d'ancien flirt pour afficher la prétention de pousser plus avant sa pointe en raison de ce que je suis maintenant une comédienne !

MONSIEUR PÉRUSSET. — Exprime-toi plus clairement : tu parles comme ton rôle est écrit... Il va de soi qu'en montant sur les planches tu as fait litière d'un préjugé, mais tu as réservé ta vertu. Si j'en pouvais douter, ma place ne serait pas ici, et je retournerais à l'instant même dans la salle.

MADAME PÉRUSSET. — Jeannine est ma fille, elle sait se conduire. Vous ne la supposez pas capable d'un béguin désintéressé ?

MONSIEUR PÉRUSSET. — Fi !

MADAME PÉRUSSET. — Ce garçon n'a ni position ni fortune.

Monsieur Pérusset. — C'est une question subsidiaire.

Madame Pérusset (*se méprenant sur le sens de ce mot*). — Hein?

Monsieur Pérusset (*avec une grande dignité*). — Subsidiaire veut dire accessoire. J'entends que peu importe la situation de fortune de ce monsieur : riche ou non, Jeannine doit le tenir également à distance. Si je doutais qu'elle le fît...

Madame Pérusset. — Vous retourneriez dans la salle. (*A Jeannine.*) De qui sont les orchidées?

Jeannine. — De Pougatchef.

Madame Pérusset. — Je m'en doutais !... J'ai appris tout à l'heure chez Mme Baraquin (on sait tout chez les couturières)... A propos, j'ai obtenu d'elle ce que je voulais. Elle te fournira tous tes costumes, même de ville, sans aucune rétribution, et elle m'habillera par-dessus le marché.

Monsieur Pérusset (*s'oubliant*). — C'est dommage qu'elle ne puisse pas m'habiller aussi.

Madame Pérusset. — J'ai donc appris, chez Baraquin, que la fortune de Pougatchef, toute en pétroles, est évaluée à cent vingt-cinq millions.

Monsieur Pérusset (*se ressaisissant*). — Qu'importe?

Jeannine. — Cent vingt-cinq millions... de roubles?

Madame Pérusset. — Bien entendu.

Jeannine. — C'est-à-dire?

MONSIEUR PÉRUSSET. — Cela dépend des cours.

MADAME PÉRUSSET. — Je l'ai aperçu, tout seul, dans une baignoire grillée.

JEANNINE. — Il vient tous les soirs.

MADAME PÉRUSSET. — Il n'est pas si mal. Tu exagérais.

JEANNINE. — Tu trouves? Tant mieux!

MONSIEUR PÉRUSSET. — Cela peut faire de deux cent quatre-vingt-dix à trois cents millions.

JEANNINE. — Mais il manque d'initiative! Il s'asseoit là. Il me regarde. Et il ne dit rien! Je suis étonnée qu'il ait osé m'offrir des fleurs de ce prix-là. C'est la première fois. Il semble croire qu'on ne doit faire à une jeune fille du monde que des cadeaux sans importance.

MADAME PÉRUSSET (*indignée*). — Tu es une jeune fille du monde, mais tu es une professionnelle!

JEANNINE. — C'est que je me tue à lui insinuer. Il ne comprend pas! Il parle très mal français... Oh! il ne manque pas de générosité. Ainsi, chaque fois qu'il sort de ma loge, il met cinq louis dans la main de mon habilleuse.

MONSIEUR PÉRUSSET. — Quel gaspillage insolent!

MADAME PÉRUSSET (*judicieuse*). — Il y aurait peut-être lieu de faire comme dans les restaurants, où les

garçons empochent les pourboires, mais où ils paient pour servir.

On frappe.

JEANNINE. — C'est certainement lui.

MONSIEUR PÉRUSSET. — Je me félicite de ce que tu viens de nous apprendre, touchant les bonnes façons et la discrétion de ce monsieur. Je puis donc, jusqu'à nouvel ordre, lui serrer la main. J'en serai charmé.

Entre POUGATCHEF, énorme en hauteur comme en largeur C'est le paysan du Danube, mais en habit, avec une grosse perle noire au plastron.

POUGATCHEF (*fort accent russe, exagéré par la timidité*). — Je vous dis bonsoir.

JEANNINE. — Et moi, je vais vous gronder. Vous me gâtez trop. (*Il pousse une sorte de grognement.*) Maman, c'est M. Pougatchef, qui m'a envoyé les orchidées que tu admirais... Madame Pérusset, ma mère.

POUGATCHEF (*s'inclinant et rougissant*). — Madame... Hon !...

JEANNINE (*présentant*). — Mon père.

POUGATCHEF (*encore plus effaré à la vue de ce monsieur si distingué, si digne, vraiment trop digne pour un père*). — Monsieur... Hon ! (*La main.*)

JEANNINE. — Asseyez-vous.

En même temps, elle se lève et laisse tomber son peignoir. L'habilleuse lui passe sa robe. JEANNINE, qui est une profession-

nelle, s'habille et se déshabille devant témoins comme elle se moucherait. Mais POUGATCHEF, qui est la pudeur même, au lieu de se rincer l'œil, se tortille sur sa chaise comme s'il ne savait de quel côté se tourner pour ne rien voir. Il n'est pas autrement fâché que la famille soit présente, parce qu'il ne saurait que dire à JEANNINE ; mais il ne sait pas davantage que dire à M. et à Mme PÉRUSSET. Silence pénible. La mère constate à sa montre-bracelet qu'il lui reste deux minutes juste pour dire mille choses qu'elle veut avoir dites avant la fin de l'entr'acte, et, sans barguigner, elle attaque.

MADAME PÉRUSSET. — Mon mari est très heureux de faire votre connaissance. Il s'intéresse beaucoup aux pétroles. Il fut lui-même industriel.

POUGATCHEF. — Hon !... Charmé.

Les deux hommes se tournent l'un vers l'autre et s'inclinent.

MADAME PÉRUSSET. — Maintenant, il se repose, non pas, hélas ! après fortune faite. Ce sujet est douloureux : je glisse. Ma fille s'est courageusement résolue à gagner sa vie, et nous ne nous sommes pas reconnu le droit de la détourner du théâtre, malgré la méfiance que devait nous inspirer une profession en butte, si récemment encore, aux foudres de l'Église romaine.

POUGATCHEF. — Hon !

MADAME PÉRUSSET. — Vous êtes orthodoxe, sans doute ?

POUGATCHEF. — Hon !... Oui.

MADAME PÉRUSSET. — Si ma fille n'avait pas eu la vocation, je me fusse permis de lui faire observer

que le métier de comédienne coûte plus qu'il ne rapporte, et qu'il est bizarre de le choisir quand on n'a pas le sou et qu'on se propose de gagner honnêtement sa vie.

POUGATCHEF (*rougissant*). — L'exemple de Mlle Jeannine démontre que cela n'est pas impossible.

MADAME PÉRUSSET. — Elle a d'autant plus de mérite que cela est particulièrement difficile pour elle. Sa qualité de jeune fille du monde est une gêne de plus. Je m'empresse de dire qu'elle entend bien être professionnelle, à tous égards.

POUGATCHEF. — Hon!

MADAME PÉRUSSET (*à sa fille*). — Qu'est-ce que tu cherches?

JEANNINE. — Mon rang de perles.

MADAME PÉRUSSET (*comme une lionne*). — Tu l'as perdu!

JEANNINE. — Oh! pour ce qu'il vaut!

MADAME PÉRUSSET (*avec un regard d'intelligence à Pougatchef*). — Pauvre petite!

POUGATCHEF. — Hon! (*Rougissant.*) Il est en effet regrettable que Mlle Jeannine porte des perles fausses.

MADAME PÉRUSSET. — N'est-ce pas? (*L'habilleuse présente à Jeannine un verre de lait.*) Tu as faim?

JEANNINE. — Je n'ai pas dîné.

MADAME PÉRUSSET (*à Pougatchef*). — L'émotion... l'émotion quotidienne... (*A Jeannine.*) Tu souperas ?

JEANNINE (*riant*) Tu m'invites ?

Au même instant, une voix, dehors, crie : « Mademoiselle est prête ? » Branle-bas dans le corridor.

MONSIEUR PÉRUSSET (*comme un petit fou*). — Nous allons manquer le commencement du trois !

Il se précipite dehors. Mme PÉRUSSET court après lui. Presque aussitôt, Jeannine sort de sa loge et se dirige vers l'escalier tout en donnant à ses ongles un dernier coup de polissoir. Elle marche très vite. Pougatchef, qui la suit, a peine à la suivre.

POUGATCHEF (*haletant*). — Mademoiselle... oserai-je... Me feriez-vous la grâce... Enfin voulez-vous me permettre de vous inviter respectueusement à souper ?

JEANNINE (*sans se retourner*). — Volontiers.

POUGATCHEF. — Ah ! merci.

JEANNINE (*toujours courant*). — Vous êtes drôle, voyons ! C'est trop naturel.

Elle entre en scène.

Après le trois :

Elle est remontée dans sa loge. Elle s'habille. Pougatchef, en extase, la contemple.

MADAME PÉRUSSET (*entrant*). — Es-tu prête ? Ton père a préféré s'abstenir. Je l'ai mis en voiture.

JEANNINE. — Un moment. Asseois-toi.

POUGATCHEF (*à Jeannine, bas*). — Comment? Est-ce que vous ne venez pas souper avec moi, comme c'était convenu?

JEANNINE (*de même*). — Oui, oui...

MADAME PÉRUSSET (*qui n'a pas perdu un mot*). — Moi aussi. On se tue à vous dire que ma fille est une professionnelle : elle a donc une mère !





XVI

L'oubli.

Chez Rosine Frument, l'étoile d'opérette : trente ans de théâtre. et naturellement, elle n'a pas débuté le jour de sa naissance.

Son fameux petit salon de musique, dont les meubles essentiels sont un Erard grande queue, un canapé-corbeille Louis XV, beaucoup plus grand qu'un lit destiné à deux ou plusieurs personnes, et une admirable peau d'ours blanc devant ce canapé. — Au-dessus de la cheminée, le portrait de Rosine Frument dans son travesti de *Gavroche*.

Le piano est ouvert, une partition manuscrite est posée sur le pupitre. Un tout petit chien est attaché au pied d'un fauteuil par sa laisse, sur laquelle il tire de toutes ses forces ; mais c'est pour se donner une contenance, car il se tient parfaitement tranquille : il regarde, ou plutôt il vient de regarder.

Sur le canapé, Rosine Frument est à la renverse parmi cent coussins et les bouillons de son déshabillé soufre. Un tout petit jeune homme, proportionné au chien, est près d'elle, dans une attitude qui participe de l'agenouillement, de la position

horizontale et de la position assise. La toilette, extrêmement soignée, ne tire l'œil par aucun désordre, et sa physionomie n'est pas moins correcte que sa toilette. Ces données permettent de reconstituer la scène qui vient d'avoir lieu, et même le caractère des deux personnages.

Le petit jeune homme, JEAN-GABRIEL DUBOIS (vingt-deux ans), est venu lire à Rosine Frument la partition de son opérette en un acte, *Puzzles*, qu'elle doit prochainement créer sur la scène du théâtricule Tronchet. Il est arrivé en compagnie de Loup, son chien, qui ne le quitte en aucune circonstance, et d'abord il a attaché Loup au pied d'un fauteuil. Puis il s'est mis au piano. Rosine, debout près de lui, déchiffrait le chant. Dès la fin du premier numéro, l'enthousiasme de l'artiste a triomphé des suprêmes pudeurs de la femme, et elle s'est abattue sur l'épaule de Jean-Gabriel, de là sur le canapé, où il l'a suivie. Et voilà.

JEAN-GABRIEL (*à Loup, car Rosine n'est pas encore en état de soutenir une conversation*). — Eh bien, Loup ?

LOUP. — !!... !!... !!... (*Il jappe.*)

JEAN-GABRIEL. — A la bonne heure. Suffit. (*A Rosine.*) Voyez s'il a du tact : il attend que je lui dise : « C'est ici qu'il faut aboyer. » Vous permettez ? (*Il se lève, et va caresser Loup qui remue son bout de queue. Il revient se poser sur le canapé, cette fois dans l'attitude du monsieur en visite. Il sourit, — car il ne rit presque jamais.*) Je lisais — pure coïncidence — hier soir, une tragédie symbolique en vers libres d'il y a une quinzaine d'années. Au cours de l'intrigue, l'un des personnages mâles de cette tragédie saisit à pleins bras l'un des personnages femelles et vous lui applique un riche baiser en pleine bouche. La demoiselle se laisse faire, puis se dégage et crie : « Il m'a eue !

Il m'a eue! » C'est justement ce que vous pourriez dire, et moi je pourrais dire, de mon côté : « Je l'ai eue! Je l'ai eue ! » Ah! fichtre! ce n'est pas trop tôt ! (*Toujours sans voix, Rosine, à travers ses cheveux ébouriffés, jette à Jean-Gabriel un regard de gratitude, et elle lui presse doucement les mains, ce qui veut dire sans doute. « Vrai, mon amour, ça te taquinait depuis si longtemps ? » Il l'entend bien ainsi, car il réplique aussitôt :*) Savez-vous quand j'ai fait le ferme propos de vous avoir? Ça remonte au mois de janvier de l'année de ma première communion. Ma famille avait coutume de m'offrir le théâtre le jour de la Saint-Charlemagne ; mais un élève du catéchisme ne saurait mettre les pieds dans ces lieux de perdition sans y être autorisé par son confesseur. Vous jouiez alors, en travesti, l'opérette intitulée *Gavroche*. (*Il regarde le portrait.*) J'avais une envie folle de voir ce *Gavroche*. Je suggérai à l'excellent homme chargé de ma conscience que le spectacle était sans danger pour moi, puisque vous ne portiez même pas les habits de votre sexe, mais ceux du mien. Il fut dupe de cette fausse naïveté et me donna l'autorisation dont je le sollicitais. Je vous vis, et je résolus de vous avoir, comme parle l'autre. Et maintenant je vous ai eue.. Ma petite histoire ne vous paraît pas touchante?

Rosine (*d'une voix faible*). — Oh ! si... Mais elle me paraît aussi mélancolique. Il y a si longtemps!

Jean-Gabriel. — Dix ans juste.

Rosine. — Vous étiez un enfant...

Jean-Gabriel. — Douze ans sonnés. Et dégourdi !

Rosine. — J'étais déjà une vieille femme !

Jean-Gabriel. — Non : vous battiez votre plein... Savez-vous que vous êtes la seule femme que j'aie désirée dix ans ?

Rosine. — Je m'en doute... Moi, il n'y a pas dix ans, mais il y a bien des semaines, et même des mois, que je vous désire.

Jean-Gabriel. — Vrai ? Alors pourquoi vous êtes-vous fait prier si longtemps ? Pourquoi n'avez-vous pas marché tout de go ?

Rosine (*choquée*). — Oh ! Gabriel !

Jean-Gabriel (*la reprenant*). — Jean-Gabriel.

Rosine. — J'avais peur.

Jean-Gabriel. — Seigneur ! De quoi ?

Rosine. — J'avais peur de gâter notre amour, si délicat, si fragile... si pur !...

Jean-Gabriel. — Hein ? Quoi ? si pur ? Où avez-vous vu ça ? Vous êtes une amie très agréable, un bon camarade... artiste, célèbre, et intelligente par-dessus le marché. J'éprouve le plus grand plaisir à faire un bout de causette avec vous. Mais le sentiment que vous m'avez inspiré dès la première minute est ce qu'il y a au monde de moins innocent. Vous venez de me démontrer vous-même... ou alors je ne

sais plus lire entre les lignes... que ce qui vous plaisait davantage en moi, ce n'était ni ma belle âme, ni mon cœur tendre, ni mon grand esprit.

ROSINE (*pudique*). — Peut-être... Il ne faut pas le dire.

JEAN-GABRIEL. — Mais si ! Quelle drôle de superstition ! Ça ne me froisse pas. Au contraire. Je suis bien plus fier de ma figure que de mon talent.

ROSINE (*avec un peu de mélancolie*). — Nous n'avons pas la même façon de sentir : nous ne sommes pas de la même génération.

JEAN-GABRIEL. — C'est juste... Vous avez raison : laissez-vous aller à votre nature. Vous êtes d'un sentimentalisme légèrement suranné. Je ne déteste pas ça non plus. Ça ne se rencontre plus guère, c'est amusant.

ROSINE (*après un temps*). — Et puis... je n'osais pas.

JEAN-GABRIEL. — Quoi ?

ROSINE. — Je n'osais pas... aller de l'avant.

JEAN-GABRIEL. — Vous aviez vraiment tort de vous gêner.

ROSINE. — Je croyais bien voir que... je ne vous déplaisais pas... Mais ça me paraissait si extraordinaire ! A mon âge !... Moi, que je vous aie désiré, c'est tout simple. Vous êtes si jeune, si frais...

JEAN-GABRIEL. — Eh !

ROSINE. — Si neuf...

Jean-Gabriel. — Oh ! neuf...

Rosine. — Mais moi...

Jean-Gabriel. — Je vous assure que vous êtes vous-même extrêmement désirable. Je pense vous l'avoir prouvé ?

Rosine. — Oh ! oui !... Et vous ne pouvez pas savoir combien je vous suis reconnaissante de m'avoir procuré cette joie... cette joie d'orgueil... tardive et inespérée... C'est comme un miracle qui se réaliserait...

Jean-Gabriel. — Loup !

Loup. — (*Il aboie vigoureusement.*)

Jean-Gabriel. — Vous voyez ce que pense mon chien des bêtises que vous me racontez là. Il n'y a pas de miracles. Mais puisque, selon vous, je suis venu passé l'heure et contre tout espoir, pourquoi diable, encore une fois, n'avez-vous pas sauté sur la félicité qui s'offrait, et pourquoi m'avez-vous fait poser si longtemps ?

Rosine (*baissant les yeux*). — J'avais des scrupules.

Jean-Gabriel. — Autre chose !

Rosine. — Vous ne pouvez pas comprendre...

Jean-Gabriel. — Je comprends tout.

Rosine. — Lorsque je vous ai vu... lorsque j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois... ce n'est pas d'abord... de la tendresse que vous

m'avez inspiré, ni du désir... c'est... de la peur... du respect.

JEAN-GABRIEL. — Parbleu ! *Maxima debetur puero...*

ROSINE. — Quoi ?

JEAN-GABRIEL. — Ne faites pas attention : je vous sers les trois mots latins que j'ai appris.

ROSINE. — Rien que vos yeux...

JEAN-GABRIEL. — Mes yeux ne sont pas rien.

ROSINE. — Mais vous ne pouvez pas vous rendre compte... On ne se voit pas...

JEAN-GABRIEL. — D'autres m'ont dit.

ROSINE. — Vos yeux !... Ils sont d'une... fluidité, d'une transparence... On voit jusqu'au fond... et cependant ils n'ont pas de fond... Quand on les regarde, on est comme pris de vertige... C'est ce vertige-là qui m'a révélé que je vous aimais... Et instinctivement, — vous comprenez ? — je me retenais, je me cramponnais...

JEAN-GABRIEL. — Faut pas.

ROSINE. — Avez-vous remarqué que certains détails... physiques... sont des signes?... Si je ne savais, d'autre part, que vous êtes fin et exquis, je le devinerais... (*timidement*) à votre oreille.

JEAN-GABRIEL. Vous lisez dans l'oreille !... Je ne peux pas dire que vous y lisiez de travers.

ROSINE. — Il n'y a pas que les lignes de la main... Comme vous avez aussi de jolies mains !...

Jean-Gabriel. — Merci pour elles.

Rosine. — Je dois vous paraître stupide?

Jean-Gabriel. — D'honneur, pas du tout.

Rosine. — Ce qui en dit plus long que tout le reste, c'est... le grain de la peau... Je ne pourrais pas aimer un homme qui eût la peau piquetée, la peau d'orange.

Jean-Gabriel. — Comme je vous comprends!

Rosine. — Vous... vous êtes d'une étoffe... si rare... qu'on a des frémissements au bout des doigts quand on la touche seulement des yeux.

Jean-Gabriel. — J'ai gardé ma fleur. Ce n'est pas faute d'avoir été tripoté.

Rosine. — Oh! taisez-vous.

Jean-Gabriel. — Vous n'avez pas la prétention de m'avoir eu sage?

Rosine. — Non...

Jean-Gabriel. — Si vous en tenez pour l'innocence, vous êtes mal tombée avec moi. Mais, ma pauvre chère amie, à vingt-deux ans — et je ne me vieillis pas — ce que j'ai déjà roulé, c'est fabuleux!

Rosine. — Hélas!

Jean-Gabriel. — Moi, je ne le regrette pas. Il faut tout connaître. J'ai fait mon éducation, primaire, secondaire et supérieure. Je ne veux pas dire que je sois blasé. Je suis jeune de cœur. Mais je sais. J'ai tâté de tout... et même du reste.

ROSINE (*scandalisée*). — Oh ! Jean...

JEAN-GABRIEL (*la reprenant*). — Jean-Gabriel... Mettez-vous bien dans la tête que j'ai tous les vices.

ROSINE. — Cachez-les-moi.

JEAN-GABRIEL. — Si vous préférez... C'est drôle ! Presque toutes les autres femmes me disent : « Montre-les ». Soyez tranquille, j'ai du tact, et je dose l'hypocrisie ou le cynisme selon le goût de mes petites amies. Je vous connais maintenant : vous êtes le genre prude : il est telles de mes aventures qui vous dégoûteraient.

ROSINE. — J'en ai peur.

JEAN-GABRIEL. — Comme nous nous ressemblons peu !... C'est pour cela, probablement, que nous nous entendons si bien... Mais vous... vous viendriez me raconter que je suis votre premier amour... en admettant que je puisse le croire... ça ne me ferait aucun plaisir.

ROSINE. — Aussi je ne vous le raconte pas... (*Soupirant.*) C'est pourtant vrai.

JEAN-GABRIEL. — Vous exagérez. A quoi bon? Quand je vous dis que je suis un vrai jeune ! Vous savez bien, ou vous devriez savoir, qu'aux yeux d'un jeune vraiment jeune, une femme n'existe pas si elle n'a pas un passé.

ROSINE. — Comment êtes-vous donc fait ?

JEAN-GABRIEL. — Comme tout le monde... Ouvrez-

moi votre tiroir aux souvenirs et montrez-moi vos lettres d'amour.

Rosine. — Je n'en fais pas collection. Je les brûle.

Jean-Gabriel. — Moi, je les garde.

Rosine. — C'est si triste de les relire !

Jean-Gabriel. — Seul. Mais que c'est amusant de les relire... avec la femme qui a succédé à la femme qui les a écrites !

Rosine. — Oh !

Jean-Gabriel. — Vrai, vous les brûlez ? Toutes ? Vous avez brûlé celles du marquis de...

Rosine (*vivement*). — Qui vous a dit ce nom-là ?... Il y a si longtemps !

Jean-Gabriel. — Pas si longtemps ! C'est précisément avec lui que vous étiez le jour où je vous ai vue pour la première fois. Ou plutôt, il vous a lâchée ce jour-là même. Et tenez, savez-vous pourquoi je vous ai désirée ce même jour ? Certes le travesti de Gavroche était fait pour monter l'imagination d'un collégien. Et vos jambes !... Je les vois encore... Je viens de les revoir, elles n'ont pas changé, compliments... Mais je ne regardais guère : j'écoutais. Le lâchage du marquis défrayait toutes les conversations. On en parlait devant moi, à mots prétendus couverts (oh ! là là !). « C'est embêtant, disait à ma sainte mère mon pauvre papa, on ne sait pas si Frument daignera jouer : Chose l'a plaquée cette

après-midi, elle est comme folle... Elle est comme folle chaque fois que cet accident lui arrive : elle devrait pourtant avoir l'habitude. » Enfin le rideau leva. La salle vous fit une ovation : c'était touchant et idiot. A l'entr'acte, papa monta dans votre loge. Ce que je rageais de ne pouvoir pas l'accompagner! Il revint consterné : vous ne vouliez pas jouer le deux. D'ailleurs, vous le jouâtes. Mais vous recommençâtes à faire les mêmes simagrées pour jouer le trois. Moi je pensais : « Dire qu'un jour elle sera aussi comme folle, parce qu'elle aura été lâchée par un autre... qui sera moi! »

ROSINE. — Hein?

JEAN-GABRIEL. — Naturellement! Puisque je prévoyais que je vous aurais, je prévoyais que je vous quitterais. Oh! moi je vois les choses comme elles sont et je n'ai pas peur de la vie.

ROSINE (*tristement*). — Non...

Un silence.

JEAN-GABRIEL. — A quoi pensez-vous?

ROSINE. — A ces choses d'autrefois, que vous venez de me rappeler... C'est vrai que j'ai souffert... Et il ne reste pas trace... Ça ne serait jamais arrivé que ça reviendrait exactement au même.

JEAN-GABRIEL. — Oh! Oh!...

ROSINE. — Si... Je comprends maintenant... vous

venez de me faire comprendre... comment je pouvais être sincère tout à l'heure, quand je vous disais que j'aime aujourd'hui pour la première fois... Le passé... Qu'est-ce que c'est que ça, le passé? Ça n'a de réalité que dans la mémoire... Je n'ai pas de mémoire : alors, je n'ai pas de passé... J'aime... follement... Je souffre le martyre... Et puis, quand je n'aime plus, quand je ne souffre plus, j'oublie... De sorte que... chaque fois, c'est la première fois.

JEAN-GABRIEL. — Très ingénieux. Mais vous auriez tort d'insister, ça me refroidirait... On refait un peu de musique?

ROSINE (*se levant*). — Si vous voulez.

LOUP. — (*Il aboie vigoureusement.*)

JEAN-GABRIEL. — Qu'est-ce que c'est?... Loup!... Voulez-vous bien vous taire !... Qui vous demande l'heure qu'il est?

LOUP. — (*Il continue d'aboyer.*)

JEAN-GABRIEL. — Je ne lui demande pas l'heure, mais il me la dit. Il m'avertit que nous avons juste le temps d'aller revêtir l'habit pour dîner... Quand poursuivons-nous cette lecture ?

ROSINE. — Demain?

JEAN-GABRIEL. — Ça va. Adieu. A demain. A la prochaine fois. A la prochaine première fois. Et, vous savez, merci tout de même.



XVII

La peur.

Elle (Jeanne de Blois), la cinquantaine, mais admirablement réparée.

Lui, l'Inconnu, ou l'Étranger, trente ans, très beau, de l'accent.

Ils descendent d'un simple taxi, devant l'un des immeubles les plus confortables du quartier Marbeuf.

Lui, boutonné, le col de sa pelisse relevé. Il a quelque peine à fouiller dans sa poche d'où il tire une bourse d'or. Il semble étonné de payer la voiture lui-même. Surtout, il ne se soucie pas de montrer sa figure au chauffeur, qui a peut-être de la mémoire et qui serait fichu de la reconnaître, le cas échéant.

Elle, épie ses moindres gestes. Elle est attentive et inquiète, mais bien imprudente : car elle est parée comme une devanture.

Sa pelisse entre-bâillée laisse voir autour de son cou et çà et là sur son corsage un étalage de perles, rubis, brillants, etc.

Il sonne. La porte cochère s'ouvre. Elle hésite une dernière fois, puis se décide et le fait passer devant. Elle repousse le lourd battant, et les voilà tous deux dans le noir. Vivement elle tire de son réticule la petite lampe électrique, presse le bouton et dirige le rayon vers Lui.

Elle murmure :

— Par ici.

Ils montent trois étages. Elle met la clef dans la serrure, hésite encore, puis ouvre, et en même temps tourne l'interrupteur. L'antichambre s'illumine. Lui et elle se regardent, comme il est naturel quand on ne s'est jamais tant vu.

Lui. — C'est bien, chez vous.

Elle (*d'une voix blanche*). — Oui. (*Elle accroche la chaîne de sûreté.*)

Lui. — Tiens, vous êtes peureuse?

Elle. — Oui. J'ai une affreuse peur d'être cambriolée, ou tuée.

Lui. — Ah?... (*Désignant, du bout de sa canne, des toiles, au mur.*) Tableaux de maîtres?

Elle. — Oui. J'ai eu beaucoup d'amis peintres, à une époque où la peinture se vendait bien.

Lui. — Et se donnait aussi.

Elle. — Naturellement.

Lui. — Possédez-vous des bibelots?

Elle. — Très peu. Je n'aime que les bijoux.

Lui. — Les vôtres sont de tout premier ordre. Je m'y connais. C'est eux, je le confesse, qui ont

d'abord attiré mes yeux sur vous. Mais j'ai cessé d'y prendre garde, quand vous m'avez autorisé à vous considérer vous-même de plus près.

Elle (*après un temps, brusquement*). — Nous n'allons pas rester dans l'antichambre?

Lui. — Je le regretterais. (*Il quitte enfin sa pelisse et regarde bien où il la pend, comme s'il craignait de ne pas savoir, plus tard, où la retrouver.*)

Elle. — Soyez tranquille, vous ne risquerez pas de confondre : c'est la seule.

Lui. — Je l'espère... (*Après un temps.*) Voulez-vous dire qu'il n'y a pas d'homme dans l'appartement, que vous y habitez, la nuit, réellement seule?

Elle. — Oh! non... Mon domestique mâle, et une femme, ont leurs chambres à portée de la mienne.

Lui. — Quelle imprudence! Je ne vous conçois pas, si vous êtes peureuse.

Elle. — Comment?

Lui. — Vous faites coucher ici un homme sur qui vous ne sauriez avoir que des renseignements controuvés, et une fille qui a sans doute un amant, quelque apache! Là est le danger. Votre clôture perfectionnée ne peut être forcée de l'extérieur, mais les gens de l'intérieur peuvent introduire des complices. Rien n'est sûr que la solitude et de bons verrous... Il est vrai que vous-même devez introduire ici des inconnus.

ELLE. — Moi! Quelle idée! Quel métier croyez-vous donc que je fais?

LUI. — Je vous prie d'agréer mes excuses. Je ne parlais pas ainsi par grossièreté, mais par modestie. Je n'avais pas la fatuité de croire que vous eussiez fait pour moi une exception.

ELLE. — Si... (*Il s'incline.*) Oh! je ne veux pas dire que ce métier-là, je ne l'aie pas exercé... naguère. Seulement, je ne l'exerce plus, depuis plusieurs années.. Je ne cache pas mon âge.

LUI. — Votre âge ne ferait certainement pas obstacle. Il est indéfinissable. Mais je suppose que vous n'exercez plus ce métier parce que vous êtes une femme ce qu'on appelle arrivée.

ELLE (*haussant les épaules*). — Si vous voulez.

LUI (*maniant les perles qu'elle a au cou, c'est une manière de caresse*). — Cela se juge à vos perles. Je les estime de tout premier ordre.

ELLE. — Venez dans ma chambre.

LUI. — J'allais vous le demander.

Dès qu'elle ouvre la porte, Lui, d'un coup d'œil rapide et sûr, étudie cette chambre, comme un bon manœuvrier étudie le terrain de la bataille. Le lit est immense, la pièce petite.

Silence prolongé.

Elle le regarde regarder.

Enfin, elle ouvre une autre porte, à droite du lit, et passe dans le cabinet de toilette, qui est très grand, très éclairé, avec une haute glace qui fait vis-à-vis à celle de la chambre, où on peut tout voir en tournant le dos.

Elle retire ses perles, ses bracelets, ses broches, ses bagues, qu'elle pose à même le marbre de la toilette ; et cependant elle suit dans la glace tous les mouvements de l'Inconnu.

Craint-elle qu'il ne dérobe quelques menus objets ? Il n'est pas si bête. Il s'est assis dans le fauteuil crapaud, au pied du lit, et on dirait qu'il ne bouge pas. Mais elle le voit bien qui glisse ses mains dans sa poche d'où il tire successivements trois objets :

1° Un très petit revolver, que d'ailleurs il remet aussitôt en place après l'avoir vérifié ;

2° Une balle de plomb, au bout d'un élastique solide et court qu'il fixe à sa gourmette d'or (car il porte une gourmette d'or au poignet) ;

3° Un eustache, le plus vulgaire des eustaches, arme de voyou, de quoi sans doute il ne se sert pas, mais qu'il oublie ensuite sur un meuble, pour dépister les policiers naïfs.

Puis il lève les yeux et, dans la glace, rencontre le regard épouvanté de la femme. Il comprend qu'il n'a plus un instant à perdre, et se lève pour sauter sur elle. Elle crie :

— Ne me tue pas !

Elle. — Ne me tue pas !... Pour quoi faire ?... Je te donnerai tout. Je te dis que je te donnerai tout !... J'ai posé... là... Tu n'as qu'à prendre... Après, tu partiras tranquillement... Il n'y aura pas de suites... Suppose que je porte plainte : contre qui ? Je ne sais pas ton nom... En admettant que je donne ton signalement, qui te reconnaîtra ? Personne ne te connaît... Je ne t'ai jamais rencontré nulle part, et je vais partout... Probablement, tu es arrivé d'hier ou de ce matin... De toute façon, tu serais obligé de quitter Paris... Si tu n'as pas tué, tu risques moins... Tu ne revendras pas mes bijoux plus cher parce quo

tu m'auras tuée... Raisonne : est-ce que cela ne vaut pas mieux?... Prends et file... Ne me tue pas.

Silence. Il réfléchit.

LUI (*avec le plus grand calme*). — Vous avez raison... Cette solution est préférable, pour moi comme pour vous... Je suis infiniment heureux que vous ayez arrêté mon bras; car je vous avoue que j'allais vous saigner sans la moindre hésitation. C'eût été avec regret. Mais j'ai des excuses. Si vous saviez dans quelle situation gênée... (*Elle fait un geste d'impatience.*) Je conçois que ma situation vous doit être indifférente... J'imagine également que ma présence vous doit être peu agréable. Aussi n'abuserai-je pas. Je ferai vite. Je vous aurais tôt débarrassée de ma vue. Mais pour Dieu! ne tremblez plus. Vous n'avez plus rien à craindre. Je vous affirme sur l'honneur... (*Elle fait un nouveau geste.*) Oui, ce mot est malheureux... Enfin, je vous affirme... tout simplement... que vous n'avez plus aucun sujet de craindre à partir de cette minute... Veuillez donc me passer ces joyaux... Par ordre de valeur, s'il vous plaît... Les perles d'abord, je vous prie... Merci mille fois... Vous permettez? (*Il mord légèrement une des perles, au hasard.*) C'est que l'on fabrique aujourd'hui des imitations si parfaites! Une huître s'y tromperait. (*Elle ne rit pas.*) Cette plaisanterie est sotte et déplacée. Veuillez m'excuser : l'habitude des Assises. J'ai des

mots de président... Oh! je n'emporterai pas toutes vos bagues. Je n'en aurais que faire... Pas celle-ci. C'est la plus jolie peut-être, mais la monture seule est intéressante, et c'est précisément ce que je ne puis conserver. Le brillant solitaire? Oui, sans doute... Cette perle noire montée sur un simple fil. Elle est baroque, mais à peine, et du plus bel orient... Je vous rends l'anneau... Je vous laisse également votre barrette, je me contenterai d'en détacher les trois saphirs. (*Il les fait sauter de la pointe de son eustache.*) Voilà donc qui est fait. Il me reste à prendre congé de vous et à vous renouveler mes excuses... Ne me reconduisez pas, je vous prie. J'apprécie votre intention courtoise, mais je vous interdis de m'accompagner, par mesure de précaution. Qui sait ce que vous seriez tentée de faire, une fois dans l'antichambre?... Oh! je ne redoute pas que vous appeliez vos gens. Ni votre valet, ni votre caméristе ne couchent dans l'appartement. C'est un petit mensonge que vous avez cru devoir me faire, mais vous pensez bien que j'ai pris des informations... Je vais même être obligé de vous enfermer ici à double tour, veuillez me donner vos clefs... Mais je répugnerais à vous bâillonner et à vous ligotter, ne m'y forcez point... Allons, adieu. Je ne vous dis pas au revoir, mais adieu.

ELLE (*d'une voix étranglée*). — Tu pars... comme ça?

Lui. — Sans doute. Vous devez avoir hâte...

Elle. — Non... Je te donne tout... emporte tout... Mais, d'abord...

Lui. — Ma chère, pas d'enfantillage.

Elle. — Écoute... Je sais bien... Ce sont mes bijoux qui t'ont tapé dans l'œil... Mais tu m'as dit... et tu pouvais le dire... que je ne parais pas mon âge... que je suis encore désirable et encore belle.

Lui. — Certes. Mais j'aurais scrupule. Je dois vous ménager. Vous ne disposez pas de vous-même librement. Vous êtes encore toute frissonnante d'effroi.

Elle. — Justement... Écoute... Écoute!... Ce que je suis, je n'ai pas besoin de le dire... ça se voit!... Et puis, tu as pris tes renseignements... Et puis... je t'ai levé dans un restaurant de nuit... Je n'exerce plus ce métier-là, je n'en ai plus besoin... mais je l'ai fait... Je recommence, de loin en loin... par distraction, par fantaisie... Eh bien, sais-tu pourquoi, ce soir, j'ai eu envie de toi?

Lui. — Vous m'avez fait l'honneur de me dire que mon physique ne vous déplaisait pas.

Elle. — Oui, tu es beau, crânement beau... Mais ce n'est pas pour ça... J'en ai vu bien d'autres .. Seulement pas un de ceux-là, pas un, ne m'a... émue, troublée, tu comprends?

Lui. — Oui.

Elle. — Or toi, quand je t'ai vu, si... équivoque...

si rastaquouère... j'ai deviné tout de suite ce qui se passerait si je t'amenais ici... J'ai eu peur... et le désir est entré en même temps que la peur dans ma peau... Je savais que tu allais me voler... Je savais que tu allais tenter de me tuer... Et l'épouvante qui me bouleversait était quelque chose de si neuf et de si délicieux que j'ai risqué ma vie... pour connaître, enfin, ce qu'à mon âge, après... toute une carrière, je ne connais pas encore... Alors, tu comprends... je veux bien te laisser mes bijoux... je m'en moque... je fais encore assez d'effet sur les hommes pour en trouver qui me remplacent ce que je te laisse prendre... Mais je ne veux pas avoir sacrifié tout ça... je ne veux pas avoir introduit un voleur et un assassin chez moi... pour rien... Fais ton choix, fais ton paquet, file, personne ne t'inquiètera à la sortie... Mais, avant de filer...

Silence. Elle le regarde.

Lui. — Tout de même.



TABLE DES CHAPITRES

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS

57, RUE DE SEINE, 57



E. Capiomont et Cie
rue de Seine, 57
Paris.



